



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.





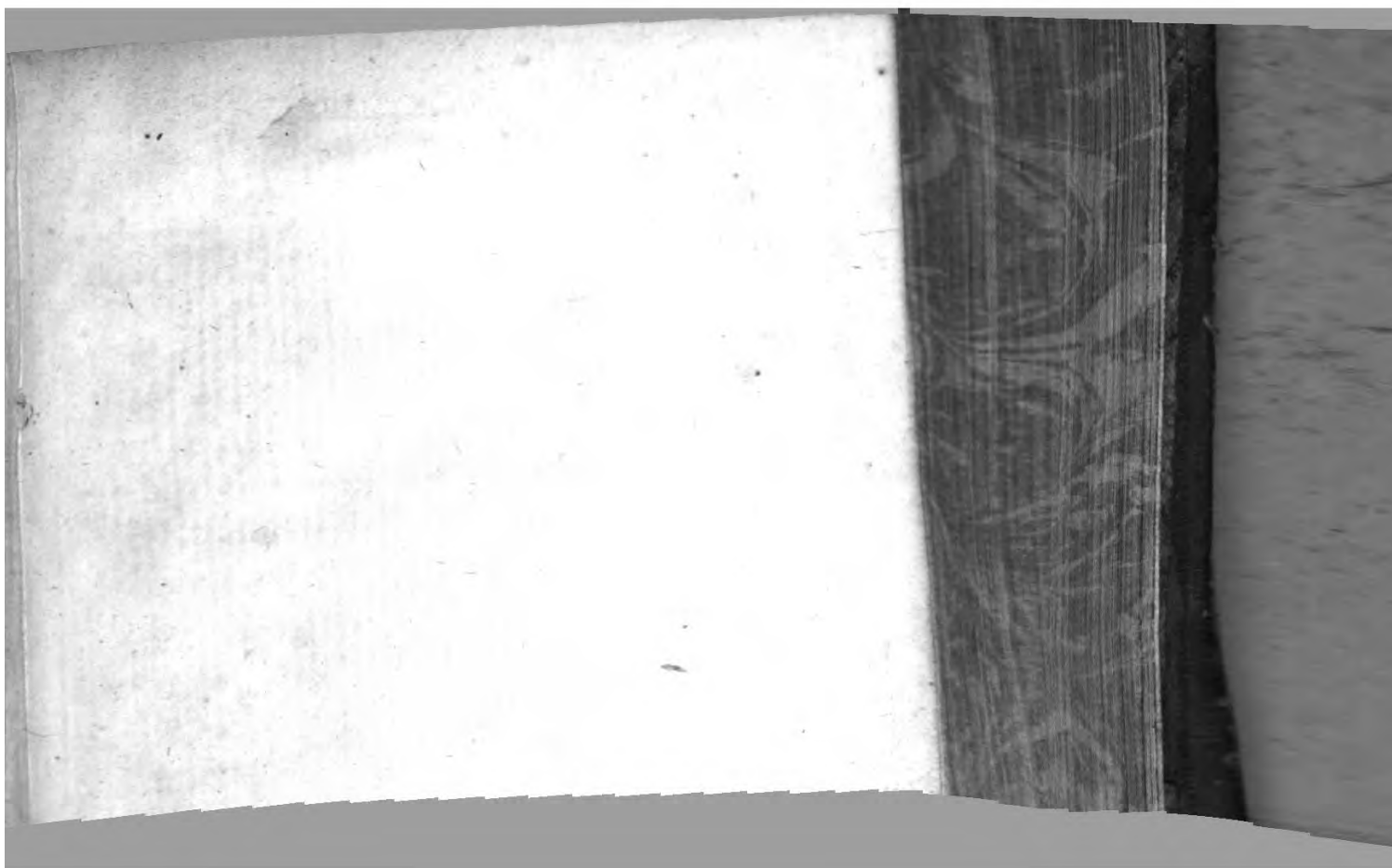
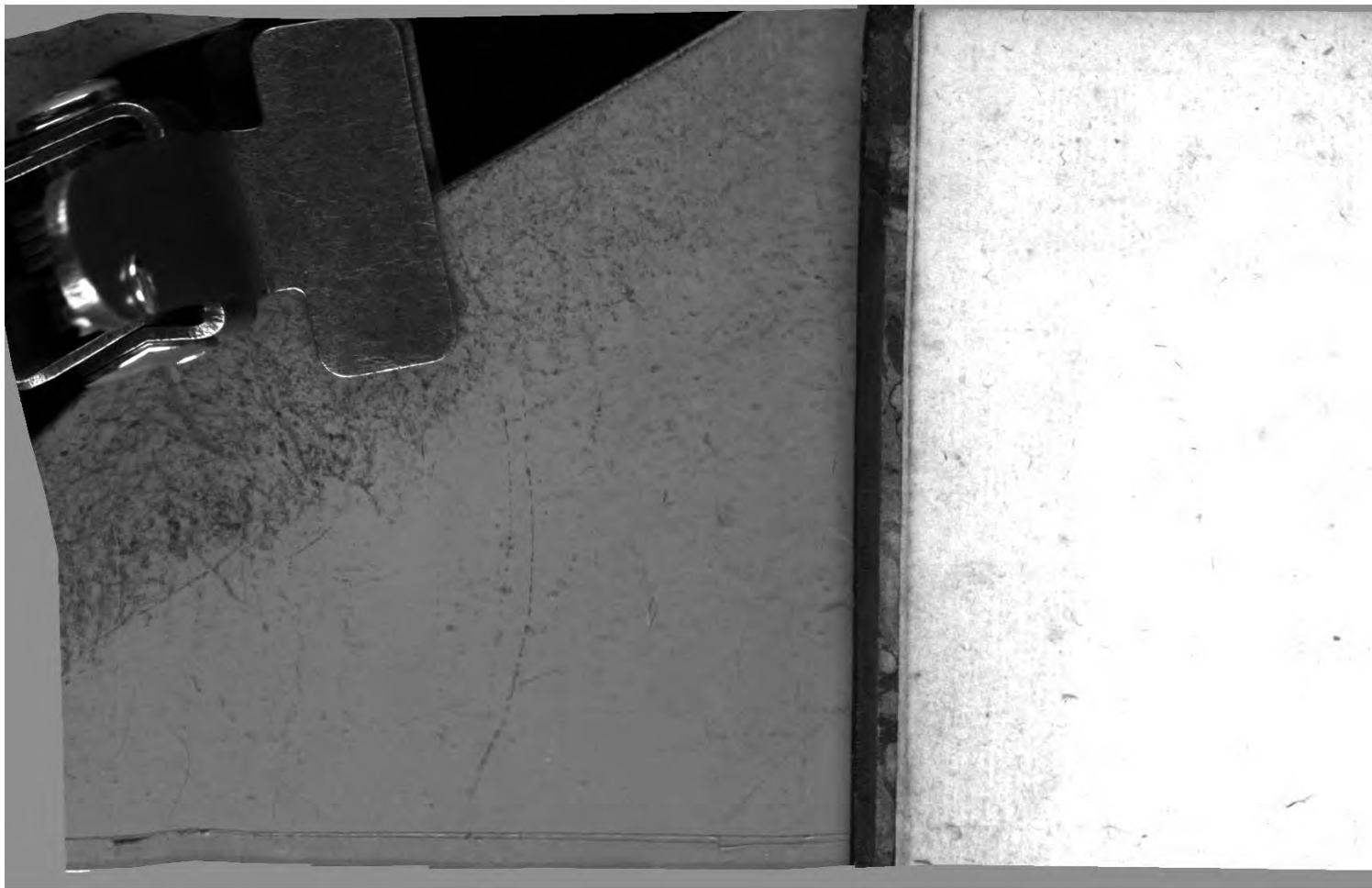
1#

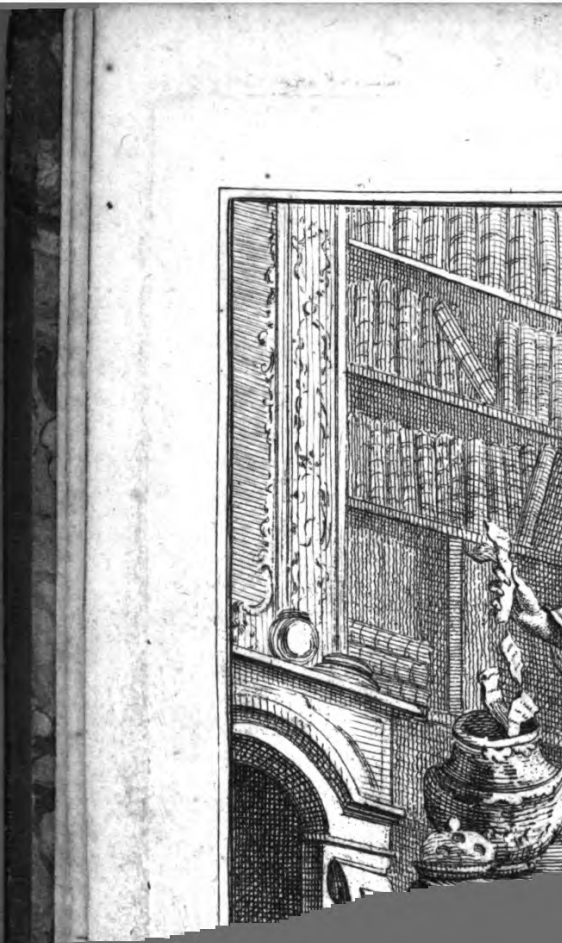
Bought from Libra

no 2998

Par le Comte de H.C.P. Caylus
ou André Le Tivré de Broges...

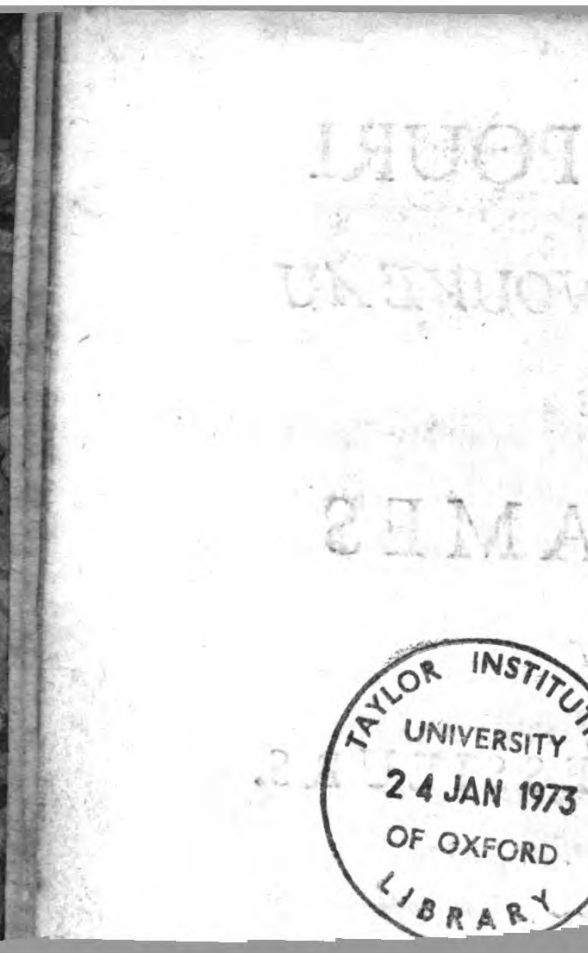
Ne se trouve pas dans les Œuvres
Complètes de Caylus.





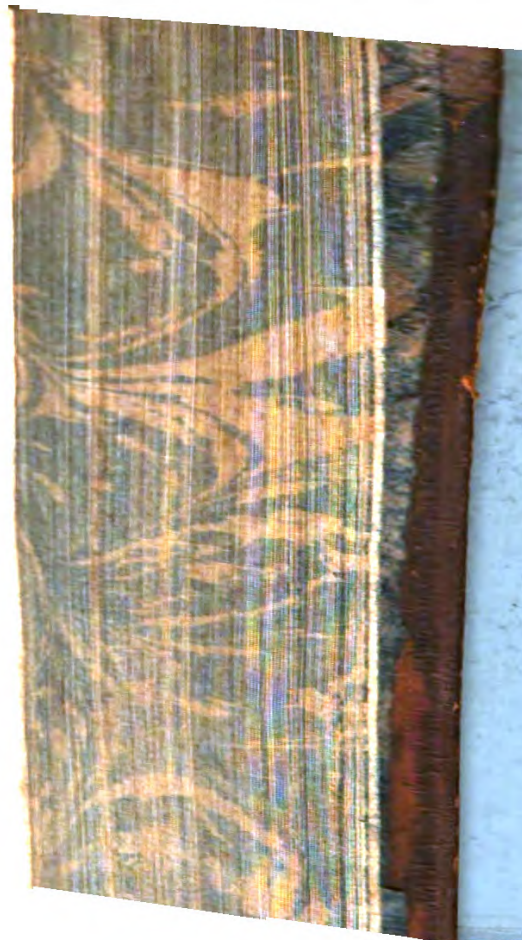
LE POT-POURI
OUVRAGE NOUVEAU
DE
CES DAMES
ET
DE CES MESSIEURS.





AVERTISSEMENT.

LE Public paroît fatigué des Brochures ; cependant il demande des nouveautés ; pour me soumettre à son goût , je lui donne en un Volume ce que j'aurois pû mettre en quatre parties séparées ; ces Pièces étant de differens genres & de differens Auteurs , le Titre de Pot-Pouri m'a parû convenir à ce Dessein. En effet



AVERTISSEMENT.

inconséquences ; les têtes sont légères , les sentimens sont rares , les foiblesses sont fréquentes , et) pour peu qu'on réfléchisse sur ce que l'on sent , sur ce que l'on pense et) sur ce que l'on fait , il y a peu de personne qui ne soit obligée de se reconnoître pour un vrai Pot-Pouri. Voilà ce qui m'a déterminé à donner un Titre si moral à un Recueil d'Ouvrages aussi graves : je n'en connois point les Auteurs ; tout ce que je demande , c'est d'en connoître les Lecteurs : si les uns m'ont trompé , je ne puis m'en dédommager qu'en attrapant les autres.

(1)



APHRANOR

ET

BELLANIRE.

*Histoire tirée des Annales du
Perou.*

L'Inégalité, les caprices, les
graces, les talens, l'esprit,
la beauté, tout est de mode
excepté l'amour véritable. Ce-
pendant, on n'a jamais tant fré-
quenté son temple, mais on ne
l'y trouve plus, & l'on ne s'en
amuse pas moins ; on traite ce
Dieu comme beaucoup d'hon-
nêtes gens, chez qui on ne se
divertit jamais plus, que lors-
qu'ils n'y sont pas.

A

Autrefois (car par malheur pour moi je suis un homme d'autrefois , & l'on ne m'en estime pas plus) autrefois donc , on n'alloit dans ce Temple qu'en secret & avec la plus grande circonfpection , à présent on y va avec des flambeaux. La premiere fois que ce Dieu s'en apperçut , il disparut avec le sien & ne laissa , que son bandeau ; la fantaisie s'en empara , se plaça à la porte , & depuis ce tems elle le met sur les yeux de tous ceux qui se présentent pour entrer. On croit sans doute que Bellanire voulut y faire un petit voyage ; elle n'auroit pû en être tentée que par un mouvement de curiosité : or , je ne sens pas ce qu'il y a de si curieux à voir dans un Temple où l'on a toujours les yeux bandés. La suite nous apprendra si la Princesse pensoit comme moi.

Elle passoit pour être fille d'O-

rizalchus Grand Yncas du Perou : mais je n'en répondrois pas ; car il étoit, dit-on, fort jaloux d'un certain Muzilanor, qui étoit pourtant Monsieur son frere, & de plus, Grand Prêtre du Soleil.

La Reine Zelenide étoit fort dévote, elle étoit presque toujours au Temple, on prétendoit que c'étoit pour le Prêtre, moi qui ai l'esprit bienfait, je pense que c'étoit pour le Dieu. En tout cas, si Muzilanor étoit le pere de la Princesse, je ne crois pas que cela vaille un Errata ; qui sçait même si on ne s'y tromperoit pas encore, & si Bellanire n'étoit pas comme tant d'autres, un Ouvrage de Société.

Il est certain qu'elle avoit de beaux traits, mais on pouvoit dire en la voyant, voilà le nés de celui-ci, voilà la bouche de celui-là, voilà le tour du visage de Monsieur un tel, voilà le men-

(4)

ton de Monsieur son Cousin ; en un mot , elle avoit un visage qui paroissoit appartenir à quatre ou cinq personnes , excepté à Monsieur son pere l'Yncas.

Son caractère paroissoit être comme sa figure , un composé de quatre ou cinq caractères contradictoires , ce qui faisoit une fort belle & fort maussade créature.

De son côté , Muzilanor avoit un fils nommé Aphranor , qui ne lui appartenoit peut-être pas plus que Bellanire à Orizalchus. Cependant , les présomptions parloient en sa faveur , il étoit vain , dissimulé , impertinent , intéressé ; en un mot , il sentoit le Prêtre. Après que ces deux bons sujets-là eurent été quinze ans , l'un entre les mains de Muzilanor , & l'autre entre les mains de Zelenide , ils s'apperçurent tous deux que leurs talens n'étoit pas

(5)

d'élever des enfans , ils voulurent réparer la sottise de leur éducation. Muzilanor crut y réussir en confiant la jeunesse d'Aphranor à un Salamandre de ses amis , nommé Telmais , & Zele-nide , en confiant celle de Bellanire à une Silphide , qui avoit beaucoup fréquenté les hommes , & qui avoit été trop souvent trompée pour ne pas instruire une fille à devenir trompeuse.

Le projet de l'Ynca étoit de marier sa prétendue fille à son prétendu neveu. On consulta l'Oracle sur cette alliance , l'Oracle répondit qu'il étoit impraticable , à moins qu'on ne vît arriver trois choses qui paroissent impossibles ; la première est , qu'Aphranor cessa d'être un sot , la seconde qu'une Princesse abominablement laide devint aussi belle que Bellanire , & la troisième que Bellanire & Aphra-

(6)

nor se rencontrâssent dans le Temple de l'Amour vrai. Ce dernier article me paroît aisé, dit aussi-tôt l'Ynca, il n'y a qu'à les envoyer tout à l'heure dans ce Temple. En sçavez-vous les chemins repliqua la Reine ? Qui, moi, Madame, reprit Orizalchus, je suis fait pour entretenir les chemins, mais je ne suis pas obligé de les sçavoir ; je me souviens seulement que vous voulûtes autrefois m'y conduire, mais vous m'égarâtes ; il est vrai, à ce qu'on m'a dit depuis, que je revins chez moi tout seul avec ma courte honte : mais je suis bien sot, continua-t'il, de ne pas demander à Telmais où est ce Temple ; il est bien loin, répondit Telmais ; sans doute, dit la Reine à la Silphide, vous sçavez où il est situé ; il est bien près, repliquât-elle ; oh ! il est bien près ; il est bien loin, s'écria la Reine,

accordez-vous donc tous deux ; pour moi, dit Orizalchus, je suis de l'avis du Salamandre, je pense qu'il est bien loin ; c'est reparti Telmais, parce que vous l'avez crû si loin que vous n'y êtes pas arrivé. Eh bien ! reprit la Reine, n'avois-je pas raison de dire qu'il étoit bien près ; c'est précisément, dit la Silphide, parce que vous l'avez jugé si près que vous n'avez jamais pû le trouver. En vérité, poursuivit Zelenide, d'un air irrité, je ne vous conçois pas, vous vous contredites dans le même moment, vous êtes de trop beaux esprits pour moi.

Nous nous entendons bien, reprit la Silphide, le Temple de l'Amour vrai est bien près des hommes, parce que rien ne les en détourne, leur gloire, leur vanité, leur bonheur sont leurs guides, leur réputation naît de

leur plaisir , ils vont à ce Temple par projet , & non par mode. Les femmes qui ont tous les préjugés contre-elles vont bien plus lentement , elles doivent toujours faire serment de ne jamais y aller ; même quand elles sont en chemin , elles doivent marcher à si petites journées , qu'elles s'imaginent se promener & non pas voyager ; il faut même , lorsqu'elles sont arrivées , qu'elles croient être dans le Temple de l'éternité , & qu'elles ne s'apperçoivent de leur méprise , que lorsque la porte du Temple est fermée.

Ah ! s'écria la Reine , voilà bien un système de Silphide , pour moi je vous avoue que la promenade m'a toujours ennuyée à mourir. Et moi , dit l'Ynca , les voyages à grandes journées m'ont toujours excédé de fatigue. Cela étant , dit le Salamandre , vous faites bien de nous remettre vos

enfans , tant que vous leur au-
 riez servi de guides , ils n'auroient
 jamais pû se rencontrer dans le
 Temple de l'Amour vrai. Eh
 bien , reprit l'Ynca , prenez - en
 donc soin , je ne m'en embarasse
 plus ; je prévois seulement que
 mon neveu arrivera dans le Tem-
 ple avant deux fois vingt-quatre
 heures , & déséchera d'ennui en
 y attendant ma fille qui n'y vien-
 dra que lorsqu'elle ne pourra
 plus avoir d'enfant. Eh , ce n'est
 pas mon compte , je vous en a-
 vertis , car j'aime mieux qu'ils
 ayent des enfans sans amour ,
 que de l'amour sans enfans. C'est
 assez discourir , dit la Reine , ils
 n'ont pas de tems à perdre ; ma
 chere fille , je prends congé de toi ,
 & je te souhaite d'heureuses pro-
 menades.

Après de si tendres adieux , la
 Silphide s'envola dans son Char
 avec Bellanire ; le Salamandre

dans le sien avec Aphranor , l'Ynca alla véger dans le Palais , & la Reine alla faire sa priere dans le Temple du Soleil , où Muzilanor , selon sa coutume , fit tout pour le mieux.

Après qu'Aphranor eut voyagé deux jours dans le Char de feu du Salamandre sans en pouvoir tirer un mot , il ne put pas s'empêcher de lui dire , Monsieur , je vous trouve bien froid , & je trouve votre Char bien chaud. Je vous entends , répondit Telmais , ma voiture vous incommode , & ma personne vous ennuye ; vous attendez peut-être de moi des leçons ; oh ! pour des leçons , reprit Aphranor , je vous en dispense volontiers ; mais j'attendois du moins de la conversation. Vous vous êtes trompé dit le Salamandre , je suis très-silentieux ; j'en suis fâché , repliqua Aphranor , car je suis très-

grand parleur. Consolez-vous ,
poursuivit le Salamandre , nous
ne vivrons pas long-tems ensemble ;
nous allons bien-tôt nous
quitter ; comment nous quitter ?
repartit Aphranor , vous vous
êtes chargé de mon éducation.
C'est , répondit le Salamandre ,
en vous abandonnant à vous-
même , que je vais en prendre
soin ; les avis , les maximes , les
préceptes glissent presque tou-
jours sur un homme de votre âge ;
on ne cesse d'être un sot qu'à for-
ce de faire des sotises , vous avez
toutes les dispositions possibles
pour vous instruire de cette fa-
çon. Afin que vous n'y trouviez
point d'obstacles , je vais chan-
ger votre figure , & vous en don-
ner une charmante , cela prêter-
a de la grace à tous vos ridi-
cules ; plus vous serez à la mode ,
plus vous vous acquérerez de
l'expérience en peu de tems &

pour lors vous vous direz à vous-même ce qu'il seroit inutile de vous dire à présent. Il le touche alors de sa baguette, Aphranor en perdant ses traits, sans perdre sa façon de penser, devint le plus joli sot du monde, & le Salamandre disparut à ses yeux.

Ce Prince, en voyant qu'il n'avoit plus sa figure, réfléchit qu'il seroit aussi-bien de ne pas garder son nom, & résolut de prendre celui de Zemire. Dans le moment qu'il formoit ce projet, il rencontra une jeune personne qui étoit un prodige de beauté & de bêtise, & qui avoit pour compagne un prodige de laideur & d'esprit; Aphranor l'aborda d'une façon légère, & lui fit avec grace un compliment dans lequel il n'y avoit pas l'apparence de bon sens. Elle en fut enchantée, & parut rassembler toutes les puissances de son ame pour répondre.

(13)

Oh ! pour cela Monsieur
vous avez bien raison ; elle a de
l'esprit comme un ange , s'écria
aussitôt Aphranor ; la compagne
qui croyoit que le Prince railloit ,
voulut saisir la conversation , &
parla avec toute la finesse imagi-
nable ; le Prince la regardant
avec dédain , dit à l'autre , vous
avez-là une amie qui me paroît
étrangement babillarde ; il est
vrai , répondit-elle , c'est la fille
d'une de mes gouvernantes , car
je suis Princesse au moins ; je le
crois bien , reprit le Prince , mais
pour cette bonne personne-là ,
n'a non plus l'air d'être la fille
de quelqu'un. Et dites - moi , je
vous prie , peut-on sçavoir où
vous allez ? Je voyage pour me
former , répondit la Princesse ;
vous vous mocqués , dit le Prin-
ce , il faut voyager pour vous
faire voir , vous trouverez tou-
jours des gens qui vous forme-

ront tant que vous voudrez. Et vous , ma belle enfant , dit-il , au prodige de laideur , quel est votre projet ? Monsieur , répondit-elle , je vais dans les Pays étrangers chercher à m'établir. Eh ! bien , répartit le Prince , c'est un service que vous rendez au vôtre.

La conversation se soutint quelque tems dans ce goût-là , je suis persuadé que le Lecteur s'imagine que la belle Princesse étoit Bellanire , & la laide étoit la Silphide ; c'étoit tout le contraire.

La Silphide ne fut pas plutôt dans son Char avec Bellanire , qu'elle lui demanda lequel elle aimoit mieux , d'être parfaitement belle , & parfaitement bête , ou complètement laide avec beaucoup d'esprit. La Princesse trouva l'alternative embarrassante , & demanda vingt-quatre heures pour y réfléchir. Le lendemain elle tint ce discours à la Silphide. Ma-

dame , il est bien joli d'être belle , mais il est humiliant d'être bête. Eh ! bien, répondit la Silphide , je vais vous rendre laide. Arrêtez , je vous prie, s'écria Bellanire , Je vois, poursuit la Silphide que vous vous déterminez pour la beauté ; cela suffit , je vais vous arracher un cheveu , & vous n'aurez pas le sens commun. Mais , Madame , dit la Princesse , en l'arrêtant encore , si j'ai de l'esprit , faut-il absolument que je sois laide ? Oui , repliqua la Silphide , si vous voulez avoir de l'esprit comme un ange , il faut que vous foyez laide comme un démon. Mais, poursuivit-elle , seriez - vous bien aise qu'on vous admirât ? Oui , dit la Princesse , il faut donc être belle , reprit la Silphide. Mais aimeriez - vous mieux qu'on vous aimât ? Ah ! sans doute , répondit la Princesse ; il faut donc être laide , dit aussitôt la Silphide. Vous m'éton-

nez , répartit la Princesse , je vous parle vrai , dit la Silphide , il n'y a que les laides qui sont sûres d'être sincèrement , solidement , passionnement aimées. Premièrement , on ne leur fait point de déclaration , sans avoir la tête absolument tournée , ce qui est un grand avantage pour une Femme , & il n'y a que des gens d'esprit qui en soient amoureux ; au lieu qu'il n'y a que des fots , qui par sottise , & par air le deviennent d'une belle bête. D'ailleurs l'habitude des yeux affoiblit également la beauté & la laideur. L'une devient insipide quand on la voit sans plaisir , l'autre devient dangereuse quand on la voit sans peine.

Je n'avois jamais imaginé , dit la Princesse , que la laideur fût essentielle , pour faire une grande passion. C'est que vous n'avez point d'expérience , répartit la Silphide ;

phide ; il n'y a rien de si heureux pour une Femme que d'être laide. Mais je dis laide à l'excès. Quand elle a de l'esprit, sa difformité devient un trésor pour son amour propre. Le premier moment est contre elle, j'en conviens, mais les momens qui suivent la dédommagent bien. Elle perd la victoire, avec sa figure, quie fit l'effet du hazard ; mais elle la rappelle, la remporte & la fixe par le charme de son esprit, qui est un lien dépendant d'elle-même. Les qualités de son cœur, la solidité de son caractère, la douceur de sa société deviennent un bandeau qui cache son visage, & un flambeau qui éclaire son mérite.

Oh ! je ne balance plus, s'écria Bellanire ? Je meurs d'impatience d'être laide ; la peinture que vous venez de faire, m'en donne une extrême impatience. Madame,

I. Partie.

B

je vous prie de me rendre promptement laide, autant qu'on le peut être ; volontiers , dit la Silphide : elle lui posa la main sur le visage , marmotta quelques paroles , & lui presenta un miroir , en lui disant , j'espere que vous aurez tout lieu d'être contente : Ah ! s'écria Bellanire , avec transport : Ah ! que je vais faire de passions , je suis abominable. Ainsi ce fut par la plus grande coquetterie , qu'elle se détermina à être laide.

Maintenant , dit la Silphide , je vais prendre la figure que je vous aurois donnée , si vous aviez voulu être belle , & je feindrai d'être aussi bête que vous l'aurez été , vous verrez que je ferai beaucoup de conquêtes , & que je ne ferai pas une passion.

Ce fut peu de tems après ces changemens , qu'elles rencontrèrent le Prince dont je vais reprendre la conversation. La Princesse

le trouvoit fort sot , & il trouva la Princesse fort laide : Peut-on ſçavoir , lui demanda-t'elle , où vous allez , où je vais , répondit-il ? Ah ! parbleu , je vais où certainement je ne vous trouverai pas , je vais au temple de l'amour. Comment , dit la Princesse , à qui l'esprit tenoit lieu d'expérience , vous allez au temple de l'amour de deſſein prémédité ? Sans doute , dit le Prince , je prétens devenir amoureux.

Ah ! croyez-moi , dit la Princesse , on ne le devient , que lorsqu'on ne veut pas l'être. Sçavez-vous bien , reprit le Prince , que voilà une déclaration détournée que vous me faites , mais je ſuis obligé de vous avertir , que toutes vos avances ne vous avanceront de rien. Paſſe pour cette Princesse ; il n'est pas poſſible de la voir ſans l'aimer. Bon , dit la Silphide , comment voulez - vous

me persuader votre amour ? Vous ne m'avez pas seulement demandé mon nom ? C'est un garçon qui ne sçait pas vivre , dit Bellanire. Je vous avoue , répondit le Prince , que je n'ai pas osé prendre cette liberté. Il est certain , repliqua Bellanire , que si c'est une liberté que de demander le nom de quelqu'un , il y en a d'autres qui méritent la préférence sur celle-là.

Le Prince s'approcha alors de la Silphide , en lui disant , c'est dommage que la Fille de votre Gouvernante soit si affreuse , elle ne manque pas d'esprit , mais en vérité elle est trop laide , elle abuse de la permission. Ha ! ha ! répondit la Silphide , avec un air chagrin , vous sçavez donc qu'on lui a donné la permission d'être laide ? Le Prince la regardant , en haussant les épaules , s'approcha de Bellanire ; il faut avouer ,

lui dit-il , que votre Princesse est au plus belle , mais elle est aussi trop bête. Bellanire , lui répondit par de grands éclats de rire. Je ne vois pas , dit le Prince , ce qu'il y a là de si risible. Voilà une jolie rencontre que je fais , deux personnes, dont il y en a une qu'on n'ose pas regarder , & l'autre avec qui on ne peut pas parler : Mesdames, continua-t'il, brusquement, je vous souhaite un bon voyage, mais comme je suis pressé de finir le mien , ne trouvez pas mauvais que je ne vous accompagne pas dans le vôtre.

Eh ! bien , dit la Silphide à Bellanire , ne trouvez-vous pas que je doive être fort flattée de l'admiration que je lui ai causée ; je n'en suis pas surprise , dit Bellanire , vous possédez le talent de la bêtise , à un degré si éminent , qu'il n'y a aucun Portrait qui ne l'emporte sur vous. Vous aimez

donc mieux rester comme vous êtes, poursuivit la Silphide ? Sans contredit, repartit la Princesse : Je me mire dans ma laideur, depuis que je vois votre sottise. Puisque vous pensez ainsi, dit la Silphide, je puis vous laisser le soin de votre conduite ; des affaires indispensables me rappellent dans le Royaume des Silphes. Mais je veux, avant vous quitter, vous marquer ma confiance : voilà deux petites Phioles, si vous voulez éprouver par vous-même, à quel point la beauté est inutile sans esprit, frottez-vous le visage avec trois gouttes de cette essence, vous deviendrez belle à ravir, & bête à impatienter. Lorsque vous vous verrez tentée de revenir à l'esprit, aux dépens de la figure, prenez trois gouttes de cette autre Phiole, vous reviendrez, ce que vous êtes à présent. Je dois seulement vous avertir de pren-

dre garde de casser la premiere Phiole , car la liqueur en s'évaporant , vous rendroit votre figure naturelle ; il est vrai que s'il se trouvoit avec vous quelqu'un de transformé , l'enchantement cesseroit , & il paroîtroit sur ses véritables traits.

La Silphide , après cette instruction , quitta la Princesse , en lui recommandant de changer de nom , & de s'appeller Phyliride. Phyliride la remercia , & la pria de ne l'abandonner jamais.

Elle marcha quelque tems , n'ayant point de honte d'être laide , parce qu'elle ne rencontroit personne ; peu de tems après , elle vit un Etranger l'aborder , la regarder , la considérer , & s'écrier avec joye , ah ! le voilà trouvé à la fin ; c'est un trésor pour notre Reine que cette Fille là ; assurément , continua-t'il , en s'adressant à elle , il faut que vous soyez

bien heureuse pour être aussi laide ; car ce n'est pas vous flatter , mais je n'ai jamais rien vû d'aussi laid que vous. Je ne vois pas , repliqua Phyliride , qu'il y ait là de quoi tant vanter mon bonheur : Comment , reprit-il , vous ne sçavez pas apparemment que vous allez devoir la plus grande fortune à votre laideur ? Oui , sans doute , continua-t'il , je n'ai point vû de visage plus propre à faire une Dame d'honneur. Il y a trois ans que par l'ordre de la Reine , je cours le monde pour trouver une Femme aussi hideuse , pour obtenir l'amitié de la Princesse sa Fille ; je n'ai rencontré que des laideurs auxquelles on s'habitue , mais la vôtre aura toujours la grace de la nouveauté , qu'il me tarde que la Princesse vous voye , vous êtes laide à faire plaisir.

Certainement , dit Phyliride , je sens cette préférence comme
je

je le dois , j'en suis pénétrée de reconnoissance ; mais oserois-je vous demander le nom de la Reine & de la Princesse sa Fille ? Je vais vous satisfaire , dit cet Homme. Notre Reine s'appelle la Reine inconséquente , & Monsieur son Mari , le Prince sans conséquence. Voilà des noms , dit Phyliride qui promettent beaucoup , je réponds qu'ils tiennent parole , répondit l'étranger ; & la Princesse , reprit Phyliride ? Elle s'appelle , répartit l'étranger , la Princesse aux Passades , apparemment , dit Phyliride , c'est une principauté qu'on lui a donnée pour ses menus plaisirs ? Elle a bien son agrément , repliqua l'étranger , mais elle n'est pas avantageuse pour l'établissement d'une Princesse ; comme la nôtre est fort belle , elle a beaucoup d'Amans , & comme elle a un bon caractère , elle a beaucoup de bontés

pour eux , mais elle a le malheur de n'en pouvoir garder aucun ; ses Dames d'honneur lui en ont tant enlevé , qu'elle s'est résolue de n'en avoir plus qu'une seule , qui fut d'une figure à ne lui point faire craindre de rivalité.

En s'entretenans ainsi , ils arriverent au Palais de la Reine inconléquente ; tout y annonçoit le caractere de celle qui l'habitoit , les tapisseries étoient de velours , & les portieres de toiles peintes , les lits avoient quatre couvertures d'aidre-don , il n'y avoit point de rideaux , on ne faisoit jamais de feu , & les cheminées étoient garnies d'écrans , toutes les portes étoient fermées avec des paravants par-dessus , & toutes les fenêtres étoient ouvertes.

Phyliride fut étonnée de cet arrangement , elle remarqua qu'il n'y avoit pas un siège , pas même un tabouret , elle en demanda la

raison à son guide , c'est , lui répondit-il , parce que la Reine , qui est la bonté même , veut qu'on soit toujours assise devant elle.

On s'assied donc à terre , dit Phyliride , il faut , reprit le guide , que vous ayez bien de l'esprit , pour avoir pû deviner cela.

Enfin , ils parvinrent à l'appartement de la Reine , qui avoit une robe de taffetas verd , garnie de queues de Marthes Zibelines : comme il faisoit froid ce jour-là , elle étoit avec sa Fille à son balcon , environnée de trente Courtisans , dont vingt-six se plaignoient d'avoir une fluxion de poitrine , c'étoit l'infirmité courante.

Tous , en appercevant Phyliride , s'écrierent , ah ! la vilaine Créature. Approchez , lui dit la Princesse aux Passades , vous avez une physionomie qui me revient assés ; & je veux bien vous faire ma Dame d'honneur. Princesse , répon-

dit Phyliride , j'en ai autant qu'une autre ; elle avoit résolu , pour mieux réussir à la Cour , de ne pas faire paroître la moitié de son esprit ; il n'y a que les gens riches qui ont soin de cacher leurs revenus. Elle entra en charge dès le jour même , & ne manqua pas d'étudier avec soin le caractère de la Reine , de la Princesse & du Roi.

La Reine étoit vertueuse par systême , & par son inconséquence ordinaire ne l'étoit gueres par pratique , elle pensoit fort bien , & se conduisoit fort mal ; elle vouloit avoir des amis & ne pouvoit avoir que des Amans , son cœur étoit froid , & son imagination étoit vive ; l'un & l'autre se croisoient presque toujours , de sorte qu'il y avoit des momens où elle se croyoit tendre , mais l'imagination varioit , & pour lors elle se détachoit sans regret de celui auquel elle s'étoit attachée

d'inclination. Elle n'alloit point à l'Opera , parce qu'elle n'aimoit pas la dance , & donnoit très-fréquemment des bals où elle se mettoit en nage à force de danser. Elle haïssoit son Mari, parce qu'elle le trouvoit sot , & elle aimoit un homme beaucoup plus sot , parce qu'il n'étoit pas son Mari, de façon que si ç'eût été l'Amant qui eût été le Mari, ç'eût été le Prince sans conséquence qui fût devenu l'Amant.

Au reste ce Prince étoit très-bien nommé , il disoit des choses libres , & ne prenoit point de libertés ; étoit toujours de l'avis de sa Femme , qui n'étoit jamais du sien : c'étoit un Homme admirable pour faire préparer des tables de jeu , pour donner à tirer , pour ramasser les éventails qui tomboient , pour dire qu'on fit souper , pour servir au commencement du repas , & pour

s'endormir à la fin. En un mot de tous les Valets de Chambre de son Palais, il étoit le premier, le plus assidu, le plus soumis, & le plus maltraité.

A l'égard de la Princesse aux Passades, il y avoit deux sentimens sur l'étimologie de son nom; les uns prétendoient qu'elle s'appelloit ainsi, parce qu'elle étoit le fruit d'une passade. Les autres soutenoient que ce nom lui venoit de ce qu'elle les aimoit. Ceux qui connoissoient la Princesse donnoient raison aux seconds. Il faut cependant dire à son avantage que si elle changeoit si souvent d'Amans, c'étoit par principe d'éducation : Madame sa Mere la Reine lui avoit répété bien des fois, que la Fille d'un Roi, d'un Prince, d'un Duc & même d'un Marquis, devoit fuir avec soin tous ceux qui lui diroient un seul mot d'amour, & qu'elle ne de-

voit faire accueil qu'à ceux qui lui marqueroient de l'estime. Peu de tems après , elle donna des preuves de sa docilité. Deux petits Messieurs devinrent amoureux d'elle ; le premier lui fit une déclaration dans toutes les formes, dans laquelle le mot d'amour & de je vous adore étoit répété à chaque phrase : elle en fut très-offensée , & le bannit pour jamais de sa présence.

Le second , lui dit simplement , que ses sentimens étoient fondés sur la plus parfaite estime ; sa vertu en fut si fort attendrie , qu'elle le rendit heureux. Mais par malheur pour lui , il s'avisa dans l'hyvresse de son bonheur de lui dire que rien n'égaloit le transport de son amour. La Princesse fut aussitôt révoltée , & lui dit fierement , je voudrois bien sçavoir pour qui vous me prenez , Monsieur ? Voilà des propos bien sin-

guliers , & qui ne me conviennent en nulle façon ; jusqu'à ce moment vous vous étiez tenu dans les bornes du respect & vous m'en manquez ? Sortez de chez moi , & sçachez que je prétens qu'on m'estime & qu'il ne me conviens pas qu'on m'aime.

Voilà ce que c'est que d'avoir des principes , & l'on peut juger par-là combien l'éducation est nécessaire à des enfans. Phyliride se conduisoit très-bien avec elle , & obtint bientôt toute sa confiance. Phyliride , lui dit-elle un jour , je voudrois bien entretenir ce soir en particulier un jeune Etranger , & je vous charge de l'introduire dans mon Appartement. Madame , dit Phyliride , sans doute que ce jeune Etranger vous estime ? Il me l'a assuré , répondit la Princesse , & vous ne sçauriez croire combien je suis sensible à cette impression. C'est

que Madame est bien née , répartit Phyliride. Et vous Phyliride , continua la Princesse , vous estime-t'on aussi ? Madame , dit Phyliride , avant que j'eusse eu la petite verole , on m'estimoit beaucoup. Voilà qui est bien étonnant , dit la Princesse , je n'aurois jamais cru que l'estime & la petite verole eussent quelque chose à démêler ensemble ? Je le croyois comme vous , répondit Phyliride , mais l'expérience m'a convaincue du contraire , & depuis ce malheureux tems , on ne m'estime plus. Eh bien ! moi , répliqua la Princesse , je ne vous en estime pas moins , & je vous en aime davantage.

La toilette finit , le soir arriva ; le jeune Etranger se présenta ; le lecteur s'imagine que ce jeune Etranger étoit Aphranor avec sa nouvelle figure , & son nouveau nom , & le lecteur ne se trompe pas.

Phyliride & lui furent étonnés de se reconnoître ; il lui demanda des nouvelles de la belle imbécille : Phyliride lui promit de la lui faire voir , mais en grand secret , parce que la Princesse ne souffroit point de belles personnes à sa Cour. Le Prince qui alors s'appelloit Zemire , quitta Phyliride pour aller estimer la Princesse. On attend peut-être une description de ce qui s'y passa , mais je me suis imposé la loi de ne blesser en rien la bienséance ; il faut être assez voluptueux pour n'être jamais trop libre. Phyliride pendant ce tems eut recours à la phiole de beauté , elle perdit sur le champ sa laideur , & son esprit , il ne lui en resta que ce qu'il falloit , pour lui faire sentir qu'elle en avoit eû , & qu'elle n'en avoit plus.

Zemire en sortant de chez la Princesse , fut très-étonné de trou-

ver la belle bête , & comme il étoit pour lors plus en état de rendre hommage à l'esprit qu'à la beauté , il regretta Phyliride , il commençoit à ne la plus trouver si laide , & il trouvoit toujours l'autre aussi sotte.

Phyliride reprit le lendemain sa figure ordinaire , & son esprit augmenta encore par son enjouement , lorsque Zemire lui confia que la belle Princesse l'avoit excédé d'ennui. Oui , disoit-il , je serois charmé de la voir pourvu qu'elle ne parlât point , & je consentirois à vous regarder , pourvu que vous parlassiez toujours. Eh bien ! reprit Phyliride , il y a un accommodement , je ferai peindre la belle Princesse , je vous donnerai son Portrait , & vous le regarderez pendant que je vous entretiendrai , par ce moyen vous verrez la Princesse sans l'entendre , & vous m'entendrez sans

me voir , c'est à ce que je crois un bon marché pour tous les trois. Ce projet fut exécuté ; le Prince regarda attentivement le Portrait pendant la première conversation , le lendemain il partagea ses regards entre le Portrait & Phyliride ; une autrefois Phyliride les eut pour elle , quelques jours après Zemire ne se servit plus du Portrait ; enfin il le rendit à Phyliride , c'étoit l'équivalent d'une déclaration : Ah ! qu'on est flattée d'être aimée quand on est laide.

Les entretiens de Phyliride éclaircissent de plus en plus Zemire sur ses ridicules , & Phyliride faisoit usage de son esprit pour se corriger de ceux qu'elle avoit eus sur la figure de Bellanire. Mais il falloit pour leur perfection les exposer en perspective , & animer ces mêmes défauts sous leurs yeux : c'est ce qui leur arriva.

La Princesse aux Passades prit la résolution d'aller dans un lieu qu'on nommoit le Tourbillon des Coquettes. Ce n'est point un voyage pour lequel il faille avoir recours à l'art de quelque Magicien, ou au Char de quelque Fée ; on y va souvent de plein pied , c'est y être arrivé , que d'y vouloir aller. On mit Phyliride de la partie , afin qu'on s'en moquât , mais elle étoit laide ; toutes les Coquettes devinrent ses amies : La Princesse aux Passades étoit belle , toutes les Coquettes furent ses ennemies. On lui jugea un vilain caractère , parce qu'elle avoit de beaux yeux. On eut par conséquent bonne opinion de l'ame de Phyliride.

C'est-là qu'on voyoit les Fêtes sans gayeté , les intrigues sans mystere , l'éclat sans plaisir , & le bonheur sans reconnoissance.

Les jours & les momens étoient

enveloppés dans une vicissitude de riens , qui emportoient l'esprit sans remplir le cœur , on ne se préservoit de l'ennui , qu'en n'étant jamais avec soi-même , on ne se garentissoit d'un attachement qu'en variant souvent l'objet. Les Femmes étoient plus imprudentes que faciles , plus galantes que tendres , plus dissipées que vives. Elles avoient des Amans plus par air que par goût , & se rendoient par complaisance plus que par sensibilité. Voilà pourquoi elles cherchoient sans cesse le plaisir , & ne le trouvoient jamais. Les foibles sans passion sont toujours sans volupté.

Leur jeunesse qui étoit un mélange perpetuel de Conquettes flatteuses , & de ruptures humiliantes , de démarches hasardées , & d'imprudences ennuyeuses leur ménageoit par le vuide de réflexion , le passage insensible &

honteux d'un Printems inutile à un Autonme indécet. Elles n'avoient plus le même visage, & avoient toujours les mêmes goûts, elles avoient manqué le plaisir, parce qu'elles ne l'avoient pas connu; elles le manquoient, parce qu'elles l'effrayoient. L'esprit, qui comme les étoffes, a des couleurs pour tous les âges, n'en avoit point changé pour elles; elles vouloient toujours badiner, & elles ignoroient que rien n'a l'air si vieux que le badinage d'une vieille, que les mines deviennent des grimaces, des agrémens des ridicules, & qu'il faut prendre le parti de parler raison, quand on ne peut plus la faire perdre. Délaiſſées, deſœuvrées & raillées, la rivalité les avoit diviſées, & le dépit les avoit réunies; elles s'occupoient triſtement à médire entre-elles, elles croyoient ſe vanger du plaisir, en le cenſurant dans

les autres ; elles déchiroient les Femmes qu'elles envioient, critiquoient les Hommes qu'elles défirent , & concludoient par dire , que de leur tems les uns étoient plus galans & les autres plus modestes.

Telles étoient les Femmes du Tourbillon des Coquettes.

Les jeunes gens qui n'y réussissoient qu'à force de faux airs , on comptoit leurs bonnes fortunes , & non pas leurs agrémens ; ils n'acqueroient une Femme qu'en deshonorant dix autres. Ils avoient de l'impudence au lieu de sentiment , du libertinage au lieu d'esprit , & de l'étourderie au lieu d'imagination. Il ne faut point s'étonner s'ils étoient à la mode , ce Tourbillon étoit le Temple dont j'ai parlé au commencement de cette histoire , où l'on n'entroit qu'avec un bandeau sur les yeux.

On juge aisément que Zemire
ne

ne conserva pas long-tems son crédit auprès de la Princesse aux Passades, qui étoit en pays de recrues ; en effet, il fut bientôt quitté, il reçut sa disgrâce avec douleur & avec affliction, se détermina à ne jamais revoir la Princesse, & à en dire toujours du bien. Les mauvais propos qu'on tient contre une Femme vous décréditent plus qu'elle ; on est plus puni que vengé, quand on cesse d'être honnête Homme.

Elle fit tant de sottises, qu'on fut trop heureux à la fin de lui faire épouser, par convenance, un petit Prince qu'elle n'avoit jamais vû. Il étoit raconteur, sot & glorieux, avoit le visage long, le ventre gros & les jambes courtes ; son visage étoit l'image des histoires qu'il contoit, ses jambes étoient l'image de son esprit, & son ventre le portrait de son amour propre. Je n'ai pas ouï

D

dire ce que devint la Princesse avec lui, je crois qu'elle s'y endormit.

Zemire s'attachoit de plus en plus, & Phyliride aimoit beaucoup plus qu'elle n'eût voulu. Quand une laide fait tant que d'aimer, elle aime avec fureur ; la crainte presque certaine de ne pas plaire la fait résister longtemps à sa passion, & lorsqu'elle n'en peut triompher, il faut que son amour soit plus fort, que son amour propre.

Phyliride connut la force du sien, par l'excès de sa jalousie. Elle apprit avec une douleur égale à son étonnement, que Zemire plaisoit beaucoup à une Princesse du Tourbillon, nommée Bellanire ; elle ignoroit qu'il y eût au monde une Princesse qui portât son nom ; mais elle fut bien plus surprise en voyant qu'elle portoit aussi son visage.

Elle en fut frappée, elle retrouvoit ses traits, sa démarche, sa voix, & ce qui la rendit plus honteuse, elle retrouvoit tous ses défauts. A chaque imprudence que Bellanire commettoit, à chaque sottise qu'elle disoit Phyliride rougissoit, & Phyliride rougissoit souvent. Elle ne regrétoit que sa figure, parce qu'il paroissoit que Zemire la trouvoit à son gré. Elle étoit un jour sur le point de lui en parler, lorsque Bellanire survint & troubla leur entretien: Bellanire fit tomber la conversation sur les figures. Croiriez-vous bien, dit Phyliride, qu'autrefois la mienne étoit absolument semblable à la vôtre? Tout ce que je puis vous dire, répondit Bellanire, c'est que si vous l'avez troquée contre celle que vous avez à présent, vous avez fait un mauvais marché; mais, poursuiv'elle, il est déjà tard, & je

m'étonne qu'Aphranor, à qui j'ai donné rendez-vous ici, ne soit pas encore arrivé? Aphranor, s'écria Zemire; quoi, Aphranor est ici, dit en même-tems Phyliride? sans doute, repartit froidement Bellanire, Aphranor est ici: vous voilà tous deux confondus; Zemire, en seriez-vous jaloux? Vous auriez tort en vérité, car c'est bien le petit Monsieur le plus plat que je connoisse. Il a l'esprit vain, le cœur sec, & les manieres gauches; ses ridicules n'ont point l'aisance du naturel; il y a cependant trois ans qu'il est dans le monde, à ce qu'il dit, mais je crois que c'est une prétention, il n'a non plus l'air d'avoir trois ans de fatuité sur la tête, il paroît n'être un fat que d'hier. La vérité du portrait imposa silence à Zemire; j'en ai entendu parler sur ce ton-là, dit Phyliride, on ne le loue que sur sa

figure , ajouta-t'elle ; vous avez raison d'en dire du bien , reprit Bellanire , car imaginez - vous qu'il prend le parti de la vôtre , il m'a prié de vous le présenter ; en un mot , il est amoureux de vous ? amoureux , s'écria Zemire , d'un air inquiet ; dans l'instant Aphranor parut , Phyliride le reconnut , il fut plus Aphranor que jamais , & le pauvre Zémir fut couvert de confusion. Est-il possible , disoit-il en lui-même , que j'aye été aussi avantageux , aussi sot ? Je ne puis pas m'y méprendre , c'étoit-là ma façon de penser , ma maniere de m'exprimer ; j'étois étourdi , glorieux , indiscret , c'est moi que je trouve en lui , mais heureusement ce n'est plus lui que je retrouve en moi.

Ces quatre personnages restèrent encore une heure assemblés ; Bellanire & Aphranor dirent des

impertinences ; Phyliride & Zemire firent des réflexions.

Il ne fut bientôt plus question que des airs , des prétentions & des travers de Bellanire & d'Aphranor , chaque jour donnoit lieu à des scènes nouvelles , tous les yeux étoient fixés sur eux , tous les autres n'avoient en comparaison que des ridicules subalternes. On ne leur faisoit pas l'honneur de s'en appercevoir ; c'est ce que j'ai désiré toujours après avoir fait une sottise , ce qui m'est arrivé souvent , c'est que quelqu'un en fit une plus éclatante qui fit oublier la mienne.

Zemire devint vraiment inquiet d'Aphranor , Phyliride en étoit flatée. Rassurez - vous , lui disoit - elle , l'amour qu'il feint pour moi n'est qu'une ruse. Un petit maître veut paroître ne tirer partie de la laideur , que pour se mettre en réputation auprès

de la beauté. L'événement l'a démenti , car elle fut tout-à-coup enveloppée d'un nuage , Zemire la perdit de vûe , mais il entendit la voix d'Aphranor , qui lui crioit , Zemire je t'enlève Phyliride , ce n'est pas une conquête digne de toi , je te dédommage assez en te laissant Bellanire.

Quoique Zemire ne fût pas un sot , il en eut bien la mine , lorsqu'il vit qu'on lui enlevoit Phyliride sans qu'il pût s'y opposer.

Voilà qui est beau , dit Bellanire , qui survint , de laisser ainsi enlever ses amies , cela vous fera beaucoup d'honneur dans le monde , & quand on sçaura cette histoire , vous ferez joliment votre chemin auprès des femmes. Madame , repartit Zemire , permettez-moi de vous apprendre que vos plaisanteries ne sont pas

bonnes ; je ne veux faire de chemin que pour retrouver Phyliride. J'ai peur , repliqua Bellanire , que vous n'en ayez beaucoup à faire ; voilà pourquoi je parts toute à l'heure , dit Zemire en s'en allant : il me semble qu'on peut se quitter plus joliment.

Il étoit très - affligé d'être à pied , & d'avoir à attraper un Char qui voloit très-légerement : Il auroit bien voulu disposer de celui de Telmais. Telmais , Telmais , s'écria-t'il , m'avez-vous abandonné ? Telmais parut aussitôt , mais il étoit à pied comme lui ; je ne t'abandonne point , dit Telmais , je viens te donner des conseils. Eh , Monsieur , lui répondit Zemire , ce n'est pas-là ce que je demande ; vous devenez parleur quand je ne veux rien entendre , & vous venez à pied quand j'ai besoin qu'on me mène. Mais , continua-t'il , puisque
vous

vous voulez me donner des avis, où me conseillez-vous d'aller ? dans le Temple de l'Amour vrai, repliqua Telmais en diparoissant. Me voilà bien plus avancé, dit Zemire, il y a dix ans que je cherche ce Temple sans pouvoir le rencontrer ; j'ai trouvé bien des Temples de l'Amour, & je n'y ai vû que des femmes qu'on doit aimer sans inquiétude, servir sans assiduité, & quitter sans chagrin. Il n'y a que ce Temple de l'Amour vrai dont tout le monde me parle, & que personne ne peut m'indiquer, il faut assurément que ce Dieu là soit mal logé. En faisant ce mologue sur les Temples, il en apperçut un avec cette inscription : Temple de l'Amour défendu. Ce titre le piqua, il voulut y entrer, il y vit un monde infini, il fut tout étonné de reconnoître ce Temple, il aborda le Prêtre ; il me

semble, lui dit-il, que je suis déjà venu ici, mais il n'y avoit personne. Vous ne vous trompez pas, lui repliqua le Prêtre, ce Temple s'appelloit alors le Temple de l'Amour permis, il fut d'abord très-fréquenté, la volupté douce & tranquille ordonnoit les fêtes, la sympathie apportoit les offrandes, il n'y avoit d'autres Prêtres que les Amans, ils avoient la gloire des sacrifices, & les victimes en partageoient le plaisir. Les Princes, les Rois, les Dieux même y venoient dépouillés du faste de leur titre, & de l'éclat de leur grandeur; de simples Bergers étoient aussi élevés qu'eux, mais en récompense ils étoient aussi heureux que de simples Bergers. Les esprits se rapportoient, les goûts se répondoient, les cœurs vrais & sensibles donnoient & recevoient des chaînes en même-tems. La défaite & la victoire

étoient également douces, il n'y avoit point de vaincu qui n'aimât son vainqueur, la persuasion étoit le prix de la sincérité, le triomphe le prix de la constance, & la confiance intime le prix durable du triomphe.

Tel fut ce Temple dans son origine : mais insensiblement la langueur s'y introduisit ; on étoit trop sûr d'être aimé pour s'efforcer de plaire, le plaisir cessa d'être une faveur, le bonheur devint une habitude, les liens fragiles de la reconnoissance remplacèrent imperceptiblement les chaînes de l'amour, les égards succéderent aux sentimens, on ne fut plus fidèle que par variété, l'ennui survint, on se l'avoüa, on se sépara, & l'amour permis resta seul dans son Temple.

Il y seroit resté long-tems sans un expédient auquel il eut recours, il invita un nouveau Dieu

qu'il nomma l'Hymen. Il fit un point d'honneur aux humains d'y venir prendre des chaînes involontaires , l'estime , l'amitié , le rapport d'humeur , la douceur de l'esprit , l'étude approfondie des caractères furent traités de chimères ; l'ambition , la richesse , la bizarrerie en formèrent la convenance & les nœuds ; on s'imposa aveuglément des liens indissolubles ; on jura de s'aimer avant de s'être vus , de s'estimer avant de se connoître , l'empire même fut partagé inégalement , & l'esclave n'eut pas seulement le choix du maître ; dès-lors on vit paroître sur la scène deux crimes qui avoient l'air de deux vertus ; la haine pour un mari souvent très-haïssable , & l'amour pour un amant souvent très-aimable.

Vous auriez peut-être crû parler le Temple de l'Amour abso-

lument abandonné, ce fut là ce qui le repeupla; on ne fit que changer l'inscription, les femmes par vengeance y vinrent trouver leurs amans, les époux par le même esprit y vinrent chercher des maîtresses; on se trompa mutuellement, mais on voulut que la tromperie marchât accompagnée de la décence; la licence régna sous les apparences du joug, la liberté devint entière, & les chaînes parurent subsister. En un mot, l'Hymen fut un Dieu qui ne servit qu'à faire valoir les revenus de l'amour. Mon reverend Pere, dit Zemire, voilà une histoire fort sçavante, vous ne ressemblez point à la plûpart des gens de votre état, qui connoissent mieux le revenu que l'origine de leurs fondations. Votre sçience me fait espérer que vous pourrez me dire où est situé le Temple de l'A

amour vrai. Ce Temple de l'Amour vrai, répondit le Prêtre, je ne connois pas cela, j'en crois le Ministre bien pauvre, cela m'a tout l'air d'un bénéfice à portion congrue. Eh bien, dit Zemire, puisque vous ne connoissez pas ce Temple, je n'ai plus besoin de rester dans le vôtre; vous y viendrez peut-être, repliqua le Prêtre, lorsque vous aurez épousé Bellanire; qui moi, reprit vivement Zemire, j'épouserai Bellanire, c'est précisément ce que je ne veux point; vous l'aimez cependant beaucoup, dit le Prêtre; j'aime Bellanire, repartit Zemire: mais vous vous y connoissez, les Prêtres croient toujours sçavoir tout; je sçais du moins, répondit le Prêtre, que vous croyez aimer Phyliride, & que vous aimez Bellanire. Allez mon pauvre Pere, dit Zemire, croyez que je sçais cela de meilleure part que vous.

Zemire se trompoit , car ce prétendu Prêtre étoit Telmais , qui ſçavoit très-bien que Phyliride étoit Bellanire , & qui étoit tout auffi-bien informé du lieu où elle étoit ; mais il ne mit pas Zemire dans le ſecret , auffi fit-il bien du chemin , bien des réflexions triftes , & bien des rêves malheureux avant que d'arriver dans un défert où l'on ne voyoit que des bois & des rochers. Il y rêva , y ſoupira , ſ'y ennuya , & ſ'y endormit , tout cela eſt en règle ; mail il fut réveillé par une voix languiffante & ſouteraine , qui diſoit ces mots : Oh Ciel ! C'eſt aujourd'hui qu'il faut que j'épouſe Aphranor , & que je renonce à Zemire. Eſt-ce une illuſion , ſ'écria Zemire , n'entends-je pas la voix de Phyliride que je cherche par-tout , & que je ne trouve que dans mon cœur ; quoi lui répondit Phyliride , quoi Ze-

mire c'est vous ? Eh ! venez-vous
 être le témoin de mon malheur,
 fuyez promptement , vous ne
 pourriez triompher d'une puis-
 sance supérieure qui m'a enchaî-
 née dans cette grotte, & qui ne
 m'en délivrera que pour me faire
 épouser Aphranor. A ces mots ,
 Aphranor descendit dans un char
 à côté de Bellanire , la grotte
 s'ouvrit ; malgré ses chaînes &
 ses larmes, Phyliride parut tout
 aussi laide qu'à son ordinaire, &
 Zemire tout aussi amoureux. Ze-
 mire, dit Bellanire, tu cherche
 par-tout le Temple de l'Amour
 vrai, & tu n'as trouvé que celui
 de l'Hymen, tu vas épouser Bel-
 lanire, & toi Phyliride, c'est A-
 phranor qui va recevoir ta main.
 Non, répondit-elle, non je ne
 puis aimer, je ne veux épouser
 que Zemire ; Eh bien, tu le peux,
 dit Bellanire, mais à une condi-
 tion, je suis accoutumée à ma

beauté, & je commence à connoître mes défauts ; si tu veux par le moyen d'un génie qui me protège me céder ton esprit, je te céderai ma figure, & tu épou-
seras Zemire. Non, repliqua Phyliride, je n'y consens point, & si Zemire m'aimoit mieux avec sa figure, je ne le jugerois plus digne de recevoir ma main, il ne tient qu'à moi de devenir belle, cette Phiole m'en donne le pouvoir, mais je serois privée de mes bonnes qualités. Seigneur, continua-t'elle, en s'adressant à Zemire, vous l'avez éprouvé, c'est moi qui étoit la belle bête ; ah ! s'écria Zemire, pour vous mettre dans l'impuissance de le redevenir, je prends cette Phiole & je la brise à mes pieds. La liqueur s'évapora aussi-tôt, & dans le même instant Phyliride parut sous les traits de Bellanire, Zemire sous ceux d'Aphranor, & on

reconnut la Silphide & Telmais dans ceux qui paroissoient être Bellanire & Aphranor.

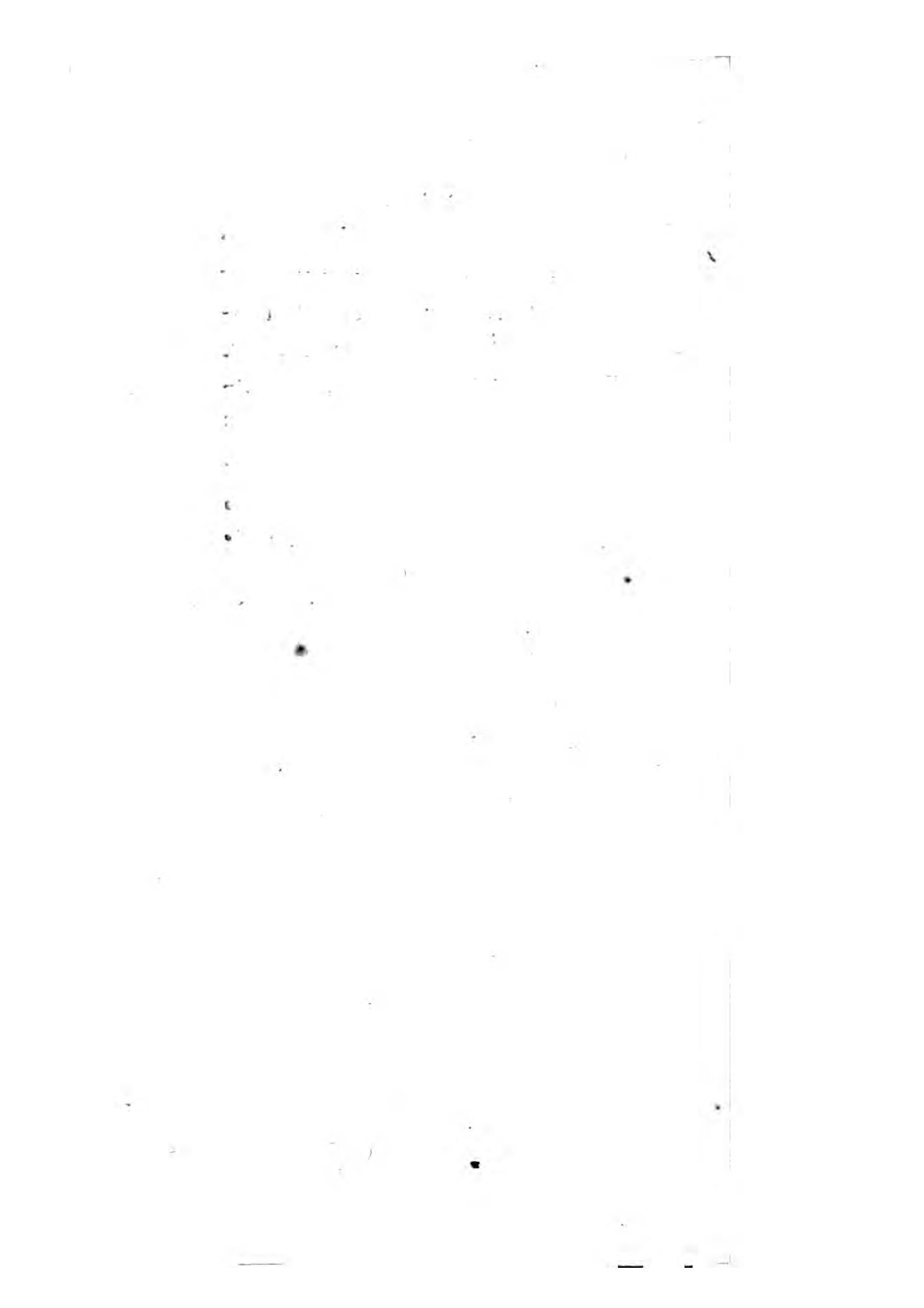
Eh bien, dit Telmais à Aphranor, je vous avoit bien dit que vous épouseriez Bellanire aujourd'hui; c'est donc vous, répondit Aphranor, qui étiez ce Prêtre de l'Amour défendu? Il est vrai, repliqua Telmais; tout ce que je vous demande, repartit Aphranor, c'est de n'y pas mener Bellanir: mais, poursuivit-il, expliquez-nous ce que veut dire cette mauvaise plaisanterie de nous avoir ôté nos figures pour vous en revêtir? C'est à cette supercherie que Bellanir & vous devez vos vertus; Aphranor, vous n'auriez pû voir vous-même vos défauts, il falloit vous en faire rougir en vous les exposant dans votre propre ressemblance. Et vous Bellanire, si vous aviez été belle vous n'auriez jamais songé

à autre chose , il falloit vous rendre laide pour vous faire sentir la nécessité des vertus & des talens , maintenant vous la connoissez , & vous êtes digne de la beauté & vous en jouissez , n'oubliez jamais qu'elle n'est qu'un ornement , & non pas un mérite. Tout cela est fort beau , dit Aphranor , je vois bien deux points de l'Oracle accomplis , je ne suis plus un sot , & une Princesse abominablement laide , qui étoit , Madame , est devenue aussi belle que Bellanire. Mais ce Temple de l'Amour vrai , où le trouveront nous ? Ah ! pouvez-vous le méconnoître , s'écria Telmais ? Le Temple de l'Amour vrai est partout où se trouvent deux amans qui s'adorent sincèrement. Ce Dieu est plus attiré par l'es-pèce , que par la multitude des hommages , il se plaît dans la solitude , les sacrifices les moins

solemnels sont les plus doux à ses yeux. L'amour connu n'est qu'un titre, il n'y a que l'amour caché qui soit un bonheur ; tout vous inspire ici le caractère de l'amour vrai ; ce gazon où vous êtes est le trône de l'amour, il en est le gage, il en est le lien ; cette forêt épaisse n'est pour ainsi dire qu'amour ; c'est l'amour seul qui paroît l'avoir élevée, il y cache ses miracles dans le sein du mystère ; c'est ce mystère qui l'a engagé à vous y appeller, à vous y attendre, par-tout il vous cherche, il vous poursuit, il se présente à vous, & il vous dit avec tendresse : Eh ! où courez-vous pour me trouver ? Venez à moi : Ah ! Aphranor, continua Telmais, l'amour vous environne de toutes parts, il vous appelle, il vous cherche, il vous pénètre jusqu'au plus profond de votre ame, & vous demandez encore
où

(60)

où il est ? Aphranor & Bellanire se regardèrent , leurs yeux leur dirent que le Temple de l'Amour vrai étoit dans leurs cœurs. Telmais & la Silphide les unirent & les ramenèrent chez leurs parens , qui furent très-étonnés & très-satisfaits de les voir amans , époux aimables & honnêtes gens.





MELAZIE

NOUVELLE.

EN arrivant à Paris, mon premier soin fut d'aller trouver Alcidon, ce jeune homme si brillant que vous avez vû dans notre Pays, il n'y fit pas un long séjour ; cependant, je pris pour lui une amitié dont vous m'avez souvent plaisanté, & vous avez assez vécu avec lui, pour sçavoir que sa figure & son esprit le rendent fort agréable pour le monde, aussi je puis vous jurer que tel vous l'avez connu dans la Province, recherché de toutes les femmes, tel a-t'il vécu depuis le tems qu'il nous a quittés. Enfin, de tout ce que j'ai vû dans cette belle & grande Ville, il est si bien, ce qui m'a le plus étonné,

A

(2)

que je profite du loisir dont je jouis pour quelques jours dans une campagne délicieuse, pour écrire la dernière aventure d'Alcidon, je ne le veux point oublier, & j'espère vous en communiquer la lecture quand j'aurai le plaisir de vous revoir, ou vous l'envoyer si ce plaisir est retardé.

Alcidon me reçut avec plus de démonstration d'amitié que vous ne l'aviez imaginé, & que je ne l'avois soupçonné moi-même; car l'accueil & l'amitié dépendent absolument à Paris des liaisons: répandu comme il étoit dans le monde, je ne comptois pas en être si bien reçu, mais le cœur veut aimer, il a des besoins, & l'amitié fut toujours la consolation de l'amour malade; il faut tout dire, j'étois Etranger, Alcidon pouvoit me confier plusieurs choses, dont l'aveu

auroit pû le faire rougir devant des gens de son Pays, par conséquent, il me donna la préférence sur ses autres amis, ou plutôt ses connoissances ; je m'aperçûs bientôt qu'il étoit peu satisfait, je fus étonné, le tourbillon des plaisirs dans lequel il vivoit me paroissoit devoir produire le contraire ; & quoiqu'il n'en convint point encore avec moi, je démêlai qu'il ne faisoit que s'étourdir ; j'avois appris qu'il vivoit alors avec Lucilie, une des plus belles Femmes de Paris, je lui en parlai, & il en convint ; je l'en felicitai, & voici à peu près ce qu'il me répondit : Lucilie est une des Femmes la plus courue, & certainement elle le mérite, car on ne peut lui refuser la taille & la beauté, mais que fait la beauté pour une Maîtresse ? Retranchez la nouveauté & la première satisfaction de la vanité,

(4)

deux jours après la jouissance ,
toutes les femmes généralement
font égales , ajoutez seulement
à cette vérité , que celles qui
font déclarées si belles par le Pu-
blic , ne font que joindre beau-
coup d'incommodités à leur com-
merce , si on a le malheur d'être
né jaloux , il faut se contraindre
absolument pour les raisons sui-
vantes : La jalousie n'est point du
bon air , & la conduite d'une
belle femme est aussi éclairée que
celle des Rois , non-seulement
mille jeunes gens prennent son
parti , & sçavent accabler de ri-
dicules l'amant préféré , mais
presque toutes les femmes de Pa-
ris disent : on prend un amant
pour son plaisir , & non pour a-
jouter une nouvelle contrainte à
celles que l'on peut avoir. D'un
autre côté , une femme , comme
Lucilie , qui se trouve placée dans
les premiers rangs de la beauté ,

(5)

se complaît ordinairement en elle-même, ses charmes & ses conquêtes sont les lauriers sur lesquels elle se repose ; il semble même que ces belles femmes saluent leur beauté, comme on dit que certaines dévotes font la révérence à leur bon Ange : enfin, l'état de belle exige un decorum, dont elles sont sans cesse occupées. Je conviens de ces réflexions avec étonnement, mais si vous voyez Lucilie comme vous me la dépaigné, vous ne l'aimez donc pas, lui dis-je, *comme cela* me répondit-il, elle m'a pris il y a trois mois pour m'enlever à une de ses amies, à qui il semble qu'elle ait résolu de ne pas laisser un amant, & je crois qu'elle ne me garde que dans la crainte de me voir retourner à elle ; mais elle a tort, personne n'est malheureux, abandonné, perdu au point de

A iij



(6)

retourner à ce qu'il a quitté, ce seroit une marque de foiblesse que le monde ne pardonneroit pas ; cependant , je m'explique pour vous mettre au fait des usages que vous ignorez : on peut conserver des droits sur une femme qu'on a eu, on se retrouve dans plusieurs circonstances , quelques restes de goût font oublier quelquefois qu'on ne vit plus ensemble, mais ces sortes de politesses ne doivent avoir aucune suite, & ne sont jamais comptées, d'autant qu'elles ne donnent aucun droit de part & d'autre. Ces judicieuses règles du monde & du bel usage ne m'empêcherent point de suivre mon objet, & de lui dire : si vous êtes convaincu de ce que vous m'apprenez sur le compte de Lucilie, à votre place je la quitterois. Vous en parlez bien à votre aise, me repliqua-t'il, il est donc

(7)

bien facile de quitter à votre avis, je n'ai rien en vûe, autant vaut la garder, cela durera jusqu'au premier goût de traverse qui prendra à l'un ou à l'autre, pour lors nous aurons une raison d'autant plus légitime de nous quitter, qu'elle donnera lieu à nos amis d'attaquer, de défendre, de critiquer ou de blâmer, en un mot de parler : Entre nous, poursuivit-il, nous n'en sommes, ma foi, Lucilie & moi que sur le cérémonial, ce qu'il durera je l'ignore; que vous êtes heureux, dit-il, en me regardant, vous sçavez vous occuper, vous n'avez pas besoin des autres, par conséquent le monde vous est soumis, & n'est qu'une dissipation pour vous; pour moi j'attends les plaisirs avec impatience, je m'en fais une idée qu'il leur est impossible de remplir, les spectacles ne m'amusent que

A iiij

(8)

par rapport aux loges , d'ailleurs ils m'ennuyent ; cependant , le croiriez - vous ? Je crains de les voir finir dans le dégoût où je suis du plaisir qui leur doit succéder. En effet , d'abord qu'ils sont finis , je vais sans affaire & sans objet voir des gens qui me sont indifférens , & qui partagent mon indifférence après avoir parlé de la nouvelle ou de l'événement du jour , je me rends dans la maison où je dois souper , on me fait jouër sans miséricorde , & tout ennuyé que je sois du jeu , je le préfère peut-être encore à la conversation qu'il me faudroit avoir. On soupe avec promptitude ; on fait , il est vrai , la meilleure chere du monde , mais elle passe comme un éclair , & on se trouve à table sans cette cordialité ni cette joie qu'elle doit inspirer , & sans lesquelles elle ne peut être un plaisir. L'empressement de la

(9)

quitter n'a cependant aucun autre objet que celui d'achever les parties ou bien d'en recommencer de nouvelles, la seule chose qu'il y ait d'agréable à cette société mal entendue, à laquelle cependant on s'accoutume, comme à tout le reste, c'est d'être avoué pour l'amant de la femme qui vous donne à souper, ou qui vous a mené dans la maison où on vous en donne, ensuite on veille à toute force, en général ce n'est pas pour le plaisir d'être ensemble, ni pour la liberté de la conversation; car aujourd'hui on n'est plus à l'abri des visites, long-tems même après minuit, vous le dirai-je avec vérité? On veille dans la crainte de s'éveiller de trop bonne heure le lendemain, si bien, lui dis-je, que sans la Messe du Dimanche & les spectacles, qui font souvenir qu'on est soumis à une heure, successi-

vement le dîné deviendroit le soupé ; en vérité je le crois , me répondit - il , ces portraits du monde & de la vie que menoit Alcidon me prouvèrent sans peine que son cœur éprouvoit le dégoût des plaisirs , & que sans avoir la force de changer de vie , il ne pouvoit quitter celle qu'il avoit suivie jusques-là ; je me trouvai fort embarrassé , quels conseils donner à un homme dans cet état ? Aussi je pris le parti d'attendre & de le laisser se convaincre par lui-même , & j'espère que la première idée vive , telle qu'elle fût le feroit sortir de sa langueur. Quelques jours après j'eus cette satisfaction , mais elle ne fut pas de durée , il m'envoya prier de passer chez lui , j'y courus , je ne l'avois vû depuis mon séjour à Paris si content & si gai ; enfin , me dit-il , du plus loin qu'il me vit , mon affaire est

rompue avec Lucilie , elle a pris Telamon , je ne m'y étois trompé , j'ai fait le jaloux , le fâché , voilà ses Lettres & son Portrait que je renvoye , avec un adieu qu'elle ne sacrifiera certainement pas , car il est tourné en congé de ma part , & en politesse piquante sur le plaisir que je lui ai bien voulu faire , en me laissant prévenir en apparence ; je renvoye le tout à une de ses amies la plus indiscrete des femmes , ç'en est fait me voilà foulage , je n'en entendrai plus parler : elle étoit préparée sans doute à cet événement , car elle avoit mon paquet tout arrangé dans sa poche , je lui ai dit des choses vives , elle m'en a répondu d'assez piquantes , nous n'avions pour témoin qu'une de ses amies que je connois parfaitement , & qui va passer la journée à compter & à broder les détails de notre rup-

ture, je suis content, elle va faire un bruit enragé, & j'aurai du moins pendant deux ou trois jours des choses à dire à tous ceux que je rencontrerai : vous ne doutez pas, continua-t'il, que je n'aille dès aujourd'hui voir toutes les connoissances de Lucilie, que je ne prenne congé d'elles, & que je ne les remercie des bontés qu'elles ont eu pour moi dans le tems que j'ai vécu dans leur société ; je conterai les faits à celles qui n'en sont point encore instruites, je me justifierai devant celles à qui on les aura appris à mon désavantage : en un mot, j'ai de l'occupation pour quelques jours ; je le félicitai de sa joie, mais il m'interrompit pour me dire, graces à Dieu me voilà libre, je prendrai du monde ce qui me conviendra, & je pourrai me livrer absolument à vous, j'aurai soin de vos plaisirs,

vous en aurez de mon esprit, ce qu'il y a de bien assuré ce que nous serons inséparables. Les femmes sont incommodes, ajouta-t'il, sans se soucier de vous, elles veulent vous occuper; nous dinâmes ensemble, la conversation roula sur de pareils propos, & je le laissai sortir pour aller exécuter ses importans projets, ils réussirent parfaitement, le bruit de sa rupture passa ses espérances; chaque partie intéressée, sous prétexte d'avoir le procédé pour soi, dit le Diable de l'autre, & les prétendus amis qui s'étoient mis à la traverse pour empêcher les suites & rétablir le calme, ne servirent qu'à augmenter l'aigreur, par les redites & les rapports sur lesquels leur fécondité ne se contraignit point.

Tout cesse, & cette petite scène eut son cours, Alcidon se livra à moi, du moins il se persua-

da qu'il n'étoit occupé que de moi, & de l'envie de suivre mes conseils ; il se prétendit Philosophe du moment qu'il n'eut plus de femmes, & fit en ce point comme cent mille autres hommes ou femmes qui s'arrogent ce titre pour s'être promenés seuls un jour, ou s'être renfermés pour la lecture d'un Roman. Nous fîmes en effet quelques promenades solitaires dans lesquelles je le voyois dévoré par l'ennui, j'en aurois éprouvé un pareil sans la curiosité qui m'engageoit à l'étudier.

Du plus loin qu'il appercevoit une femme, il m'entraînoit de son côté pour la voir, sa curiosité étoit peu satisfaite, & il lui échappoit à tous momens de dire, mais il n'y a personne ici, & le diable ne connoîtroit pas ceux qui s'y trouvent ; nous allions aux spectacles, mais les chefs-d'œu-

vrès des scènes , & ceux de l'harmonie ne l'occupoient ni ne le touchoient. Voilà , me disoit-il , dans les plus beaux endroits , Madame une telle , où donc est un tel , je ne le vois point , feroient-ils déjà brouillés ? Ce n'est pas tout , il croyoit de son devoir de me nommer tous ceux qui remplissoient la salle , je le priois quelquefois de me laisser écouter ; bon , me disoit-il , vous avez vû cela mille fois , vous le verrez quand vous voudrez , l'avanture que je veux vous compter s'oubliera , & vous ne la sçauvez jamais , si je ne vous en instruis ; par complaisance j'écoutois , & ne connoissant point les parties intéressées j'étois peu satisfait. Cependant , Alcídon honteux de son ignorance (car le monde a ses remords) me pria de lui prêter des Livres un peu sérieux , j'y consentis , je crûs que les Historiens

le pourroient amuser , mais il me dit quelques jours après , en me les rendant , j'ai fait tous mes efforts pour les lire , ils ne m'ont point amusé , mon esprit s'évapore , les faits ne peuvent fixer mon imagination , de plus qui m'assurera de la vérité de tous ces beaux Livres quand ils ne mentiroient pas ? que m'importe à moi ce que ces Grecs ou ces Romains ont fait ou n'ont point fait ; vous avez raison en un sens , lui dis-je , ils vous sont parfaitement inutiles , mais tout le monde les connoît , on en peut parler devant vous , vous êtes donc condamné à dire des sottises ou à garder le silence ; je ne ferai ni l'un ni l'autre , me répondit-il , j'avoüerai mon ignorance , & je parlerai toujours ; ne vous y trompez pas , lui répondis-je , il n'est pas trop aisé d'être un aimable ignorant , pour y parvenir , il faut
avoir

avoir du naturel, des goûts, & sur-tout une guayeré que l'on soit capable de communiquer ; ces dons du Ciel ne sont pas communs, & sont peut-être plus difficiles à pratiquer comme il faut, que toutes les sciences ensemble : en voilà assez pour vous donner une idée de la vie que nous menions ; & de l'inutilité de mes conseils. Quoiqu'Alcidon eût de l'esprit, il étoit gâté par celui de la mode & des airs, & il ne répondoit aux choses solides & convaincantes que je lui disois, que par une épigramme ou par une plaisanterie sur ma sagesse & sur ma raison ; enfin, ce n'étoit point à moi à le corriger, un plus grand maître le pouvoit perfectionner, & comme dans la suite de cette histoire, il n'est presque plus question de moi, c'est lui qui va vous faire le récit de son aventure, d'autant que

les interruptions de deux personnes continuellement en scènes, tiennent trop du Dialogue, & coupent trop souvent ce qu'on a entrepris de compter.

Histoire de Melazie & d'Alcidon.

Desœuvré, plein d'ennui, je ne regrettois point Lucilie, mais n'ayant plus d'occupation des femmes, je me trouvois dans une solitude complete au milieu de Paris; tout le monde me paroissoit occupé en jouissant, tandis qu'allant & venant sans objet, tout me sembloit revêtu des couleurs & du caractère de l'ennui. Dans cette situation suivant la pente pour les objets lugubres que la tristesse de l'ame engage à suivre machinalement, & sans aucune réflexion j'allai au Catafalque de la Dauphine Espagnole : placé dans l'enceinte j'apperçus une petite personne sans rouge, dont

le maintien étoit honnête , & dont le regard étoit séduisant à l'excès ; ce fut d'abord par oisiveté , & par la malheureuse habitude de l'orgner à tort ou à travers que j'avois dans ce tems , que je m'attachai à la considérer , je fus peu-à-peu surpris du feu , du velouté & de la langueur qui tout à la fois régnoient dans les yeux , occupé par réflexion de la réunion d'un si grand nombre de contrastes , je fus charmé de voir que ces beaux yeux avoient remarqué l'impression qu'ils m'avoient faite , je formais le projet de la suivre à la fin de la cérémonie , & de sçavoir son nom & son état , quand un homme aux côtés duquel j'étois assis , lui fit une profonde révérence : il étoit bien mis , & j'augurai bien pour sa condition du respect qu'on lui avoit témoigné ; car dans les commencemens d'un goût , l'ame est

si attentive qu'il n'est point de minuties qu'on n'observe, & dont on ne donne une explication ; il me fut aisé de trouver un prétexte pour attaquer cet homme de conversation , & d'apprendre le nom de cette jeune personne ; je fçus qu'elle étoit fille, qu'elle se nommoit Melazie , & qu'elle étoit d'une très-bonne famille que je connoissois : on craint toujours que la curiosité ne décèle l'impression qu'on a reçue , ainsi je me retins & je n'osai pousser mes questions plus loin , je ne m'appliquai plus que du soin & du plaisir de lorgner de toutes mes forces , je crus m'appercevoir que la petite personne avoit démêlé la curiosité que j'avois eu sur son compte , je m'imaginai même qu'elle me regardoit avec plus de complaisance ; que ne s' imagine-t'on point quand l'amour s'établit dans un cœur ? La céré-

monie finie je voulus suivre & retrouver Melazie, mais on étoit si pressé de sortir, que la foule m'empêcha de la rencontrer. En un mot elle m'échapa ; cependant je ne sortis que le dernier de Notre-Dame, occupé de la singularité de ses beaux yeux, & frappé de leur modestie, quelle conquête à faire, m'écriai-je ! Je passai le reste du jour plus heureux, car j'étois occupé, & mon cœur n'étoit plus dans l'inaction.

Sçachant le nom de Melazie, il me fut aisé de sçavoir sa demeure, & d'envoyer le lendemain un de mes gens pour s'informer de son caractère & de ses liaisons, j'appris qu'elle étoit fille, maîtresse de son bien, qu'elle logeoit avec une vieille tante, dont elle étoit plus amie que nièce, & quoique sa conduite ne dépendît que d'elle-même, je sçus qu'elle sortoit peu, qu'elle

étoit très-peu répandue, qu'elle n'alloit même à une Eglise voisine que fort matin, & qu'enfin dans les beaux jours, elle alloit se promener à la pleine de Grenelle ou dans des endroits écartés. Voilà, dis-je, en moi-même, tous les caractères & toute la conduite d'une personne qui a une passion, j'en aurai le cœur net, je connoîtrai mon heureux rival, il est absent sans doute, & son éloignement réduit Melazie à un genre de vie si peu conforme à son âge, ainsi qu'à ses beautés. Qu'il est heureux ce rival ! mais je traverserai son bonheur, ou je confirmerai tous les maux que je crains. Résolu d'aller le lendemain à l'Eglise qu'on m'avoit indiquée, je fus me promener le soir au Luxembourg, je rêvois en faisant mille projets, qui tous avoient rapport à Melazie, je marchois seul, il étoit

nuit, & passant sans y faire attention auprès d'un banc sur lequel il y avoit trois femmes & un homme, j'entendis celui-ci qui disoit, si je ne me trompe c'est Alcidon, je me retournai & je reconnus à la voix un de mes amis, dont les conseils & les sentimens m'étoient précieux, mais dont jusques-là je n'avois pu faire usage; il m'arrêta, me présenta à ces Dames, & me força de demeurer avec elles; je fus frappé de leur esprit, & bien-tôt piqué de curiosité pour sçavoir à qui j'avois affaire, malgré la simplicité de leur conversation, & la quantité de coëffes & de mantelets noirs dont elles étoient enveloppées, le son de voix & tout ce que dit la plus petite me firent impression, mais elle me parut ce que dit Moliere :

Un abrégé des merveilles des Cieux.

En reconnoissant Melazie ; qu'une des deux autres Dames appella par son nom, malgré toutes les idées dont elles m'avoient trouvé occupé, le peu d'apparence de ces femmes & l'obscurité qui m'empêchoit absolument de les distinguer ; enfin, par un reste de coquetterie j'étois demeuré debout faisant la belle jambe, accompagnant mes discours de gestes d'épaules, de ricannement & de questions sous-entendues ; mais soit que j'eûs honte de faire ainsi le petit maître, soit que j'imaginasse que le caractère de Melazie vouloit être différemment attaqué, je m'assis à côté d'elle, je lui dis tout ce qui me parut capable de la faire parler, & je l'écoutai avec avidité ; car j'avoie que son esprit me séduisit par un caractère de réserve & de modestie, que je n'avois jamais rencontré dans aucune
autre

autre jolie personne. Elle est petite , disois-je , mais elle peut croître , & que sert la taille ? les graces suffisent , jamais elles ne furent grandes : Je lui demandai la permission d'aller chez elle , elle me la refusa , qu'y viendriez vous faire , dit-elle , vous ennuyer , vous moquer de moi ? Cette réponse me fournit des protestations qui l'étonnerent , mais vous ne me connoissez donc pas , dit-elle , alors je lui dit l'impression qu'elle m'avoit faite à la premiere vûe , je lui citai le lieu , je lui rappellai toutes ses actions , & je finis par le détail de tout ce que mon Laquais m'avoit appris ; vous m'étonnez , me répondit-elle , vous me paroissez dans l'ignorance , il vaut mieux que j'aye le mérite de vous en tirer ; ah ! ne me parlez point , lui dis-je , avec empressement , je ne me doute que trop de l'aveu que vous

voulez me faire , je l'ai prévu , vous êtes engagée , & votre genre de vie ne m'annonce que trop un rival que vous comptez toujours me préférer ; un rival , s'écria-t'elle en riant , on ne m'a jamais aimée , je vous le jure ; ceci devient très-plaisant , continua-t'elle , vous me paroissez sincère... j'en convins avec serment ; Eh bien , me dit-elle , je vous donne rendez-vous ici , demain au même endroit , à la même heure , & je vous en dirai davantage , je veux au moins pendant vingt-quatre heures jouer le rôle d'une jolie femme , ensuite elle m'ordonna avec un extrême sérieux de la quitter , & me défendit de la suivre , je lui obéis exactement , & je me séparai d'elle avec une confusion d'idées que rien ne peut décrire. Je courus le lendemain matin chez mon ami , & je l'abordai en lui disant :

je viens vous parler de Melazie ; il est sévère , & sans me donner le tems de lui en dire davantage , il me répondit vous n'y pensez pas Alcidon , Melazie ne mérite point vos plaisanteries , elle est respectable , & si vous voulez la persécuter , foyez persuadé que je n'aurai point à me reprocher d'y avoir contribué ; quoi , repris-je avec vivacité , vous ne me conduirez pas demain chez elle , non certes , me dit-il , premierement je la connois fort peu , en second lieu je ne veux aucune part dans vos extravagances : je me sentis prêt à le brusquer , je le quittai plus piqué que je ne l'avois jamais été , & j'attendis le soir avec toute l'impatience des désirs & de la curiosité : ce que mon ami m'avoit dit avoit pris une sorte de rapport avec les surprises qu'elle m'avoit témoignées. Après bien des variétés dans mes idées , je

m'arrêtai à croire que c'étoit une plaifanterie dont ils étoient convenus pour m'éprouver & se divertir. Depuis quatre heures j'attendois dans le Luxembourg, & il ne pouvoit être nuit que sur les neuf.

J'allois, je venois, je regardois de tous les côtés, j'étois dans une continuelle agitation, & je ne ſçais comment elles firent pour me ſurprendre, mais je ne les vis point arriver ſur le banc indiqué; j'y trouvai la même compagnie que la veille, nous connoiſſans tous un peu davantage, le début de la converſation fut auſſi plus vif & plus enjoué. Je fis valoir l'obéiſſance avec laquelle j'avois exécuté les ordres qu'on m'avoit donnez la veille, je peignis l'effort que j'avois fait ſur moi pour ne l'avoir point été chercher le matin dans l'Egliſe voiſine de ſa Maïſon. Je vous en ſçais gré, me

dit-elle , vous m'auriez ôté le plaisir singulier que je me promets aujourd'hui avec vous ; & quel est-il donc ce plaisir , reprit-je avec vivacité , celui sans doute de me faire enrager ? Non , répondit-elle , celui d'un aveu que je ne croyois jamais me trouver à portée de prononcer , & qui seroit inutile dans toute autre circonstance. Vous m'aimez , continua-t'elle , vous êtes charmé de ma figure , enchanté de mon esprit , ma taille sans doute vous séduit , je l'accablai d'assurances & de protestations ; souvenez-vous toute votre vie , dit-elle en m'interrompant , de ce qui vous arrive avec moi , & que ce petit événement serve à vous empêcher d'en agir jamais avec tant de légéreté , vous vous engagez à moi pour votre vie , dites vous , mais je vous rends votre parole , vous ignorez à quel point la na-

ture m'a contrefaite ; vous ! m'écriai-je , oùi moi , & personne , tranchons le mot n'est plus bofue , ces mots me firent concevoir dans l'instant ce qu'il y avoit d'obscur dans ses discours de la veille , & dans ceux que mon ami m'avoit tenu le matin ; si vous ne m'en imposez point , lui dis-je , d'un air tout interdit , votre aveu diminue cette infirmité , & votre caractère acquiert ce que votre beauté y pourroit perdre ; je vous conjure au moins (car je ne suis pas trop convaincu) de me permettre de vous voir demain chez vous ; j'y consens , me répondit-elle , & ces Dames ainsi que votre ami seront témoins d'un examen peu commun , & d'une inconstance dont il ne seroit pas juste de vous faire des reproches : notre conversation languit ensuite , je fis mes efforts pour la soutenir ; Melazie reconnut mon em-

barras , & propofa de nous retirer ; vous ne m'avez point vûe , me dit-elle , je puis encore employer l'autorité que vous m'avez donnée fur vous , je vous ordonne donc Alcidon , aux mêmes titres que je fis hier & pour la dernière fois , de nous quitter , demain je prendrai le ton qui convient à ma figure , à mon genre de vie & au vôtre : je ne repliquai point , & nous nous séparâmes.

Si j'avois été agité jufques-là , je ne me trouvai pas dans une fîtuacion plus tranquille , ce coup de mafluc m'avoit accablé , il eft vrai que l'impreffion de fes beaux yeux , & celle des agrémens de fon efprit ne fe préfentoient plus à moi de la même façon , cependant je ne pouvois les oublier , j'étois honteux de mon erreur , mon cœur & mon efprit en étoient bleffez , & je fus cent fois

déterminé à ne point faire une visite dans laquelle je ne pouvois jouer qu'un rôle ridicule, je redoutai la vûe de mon ami ; enfin , la singularité de l'aventure & peut-être un reste d'espérance qu'on ne m'avoit fait un tel aveu , que pour m'éprouver & me surprendre , me déterminèrent à me rendre chez elle dans le trouble & l'état d'un criminel qu'on mène à l'échafaut : mais Dieu quelle vûe ! je vais en faire le portrait avec une exactitude qui tiendra du scrupule : Sur son séant , elle n'avoit qu'un pied & demi de hauteur , il est vrai qu'elle étoit coëffée fort bas , ses yeux étoient toujours beaux , mais tout le visage que je n'avois à Notre-Dame que de bas en haut , étoit long ; car ordinairement la nature donne à cette partie une longueur qu'elle retranche à d'autres , comme elle avoit fait au

col ; par exemple , il étoit si court que le dos & l'estomac faisoient sous son manton une espèce de fraize des plus ample , il ne fut jamais de peau plus blanche & plus nette , ni de cheveux plus parfaits , soit par leur longueur , la façon dont ils étoient plantés & la perfection de la couleur , ses dents étoient admirables , mais un peu longues. J'avoüe que je fus frappé à la vûe d'un objet que mon imagination me représentoit depuis trois jours si vivement & si différemment.

Melazie me reçut avec beaucoup de politesse , & me dit en souriant : vous voyez si je vous ai trompé , convenez au moins que je suis bonne , & que je ne ressemble point à mes confreres qu'on accuse d'être méchans , je ne vous ai pas laissé long-tems dans l'erreur , trouvez bon mes Dames que je vous présente une

conquête que j'avois faite, convenez qu'elle étoit assez brillante pour flatter ma vanité, & se tournant de mon côté, elle ajouta, l'amour & la reconnoissance sont à ce qu'on dit les seuls chemins que les femmes puissent avoir pour conduire à l'amitié, je veux prouver qu'il en est d'autres, je ne négligerai rien pour mériter la vôtre, ma Maison ni mes entours ne sont point brillans, je ne vous presse point d'en profiter, mais vous en ferez usage quand il vous plaira, & vous n'aurez jamais de reproches à esfuyer quand les amusemens ou les dissipations vous en auront éloigné, même pendant longtems : je la remerciai & je voulus mêler quelque terme de galanterie dans mes remercimens, mais elle m'interrompit pour me les défendre absolument, elle prit même un air sévère, en ajou-

tant, vous devez sentir, Alcidon, combien de tels propos feroient ridicules & déplacés, vous ne pouvez les penser, & je ne suis pas assez sotte pour en être flattée, nous ne devons penser qu'à devenir amis, il est juste par toute sorte de raisons que j'en fasse tous les frais. Ces Dames sont aimables & m'aiment assez pour y contribuer, votre ami nous verra plus souvent, les agrémens de la simple société, la vérité, la candeur, feront je crois des nouveautés pour vous, & vous les trouverez sans cesse dans notre retraite. Ensuite on parla de choses indifferentes, mais on les rendit agréables par le tour simple, & la solidité sous l'enveloppe d'une plaifanterie agréable; mon ami survint qui ne fit qu'augmenter des plaisirs, qui pour être aussi simples, n'en étoient pas moins vifs; car je l'avoüe à ma

honte , ce jour fut le premier où je pûs concevoir les charmes de l'esprit & ceux de la conversation , je sentis plusieurs fois par le ridicule de mes réponses , l'utilité des conseils de mon ami sur la lecture & les occupations de l'esprit ; cependant , j'éprouvois cette coquetterie de l'esprit qui n'est pas moins étendue que la coquetterie ordinaire , mais dont les suites sont plus salutaires & plus profitables ; dans l'impossibilité où j'étois de tenir ma place avec des gens accoutumés à faire usage de leur esprit , je n'eus d'autre parti à prendre que celui que j'avois proposé à mon ami , ce fut d'avoüer mon ignorance & la nouveauté dont me paroïssoit une conversation dans laquelle on pense , on instruit , & on plait par des détails & des Analyses agréables & légères , cette idée me réussit , & la vérité de mes aveus , amusa & me

tira d'affaire ; ma visite fut longue & je sortis avec une satisfaction de moi-même qui m'étoit inconnue ; jusques-là dans le monde je m'étois crû de l'esprit par simple amour propre , dans ce moment je distinguois celui que j'avois , d'avec celui qu'on m'avoit donné , c'est un des avantages de la bonne compagnie ; celle-ci me mit bien-tôt en état de me donner des raisons de mon sentiment , il est vrai que mon ignorance me fit encore plus de honte quand je fus seul & à portée d'y réfléchir , je ne trouvai plus de raison pour l'excuser , mon premier soin fut de m'entretenir avec mon ami sur l'état où je me trouvois , j'en tirai de grands secours , je lui demandai des Livres & je les lûs avec avidité , je continuai mes visites chez Melazie ; la liberté avec laquelle je pouvois en user pour entrer & sortir me de-

vint attrayante , bien-tôt il me fut impossible de me passer de sa Maison ; chaque jour j'acquerois des connoissances & je sentis pour Melazie une amitié dont elle aimoit à recevoir des preuves. Je pensois sans contrainte avec elle , elle se plaisoit à examiner les replis de mon cœur , elle s'amusoit des détails de ma vie passée , & sous prétexte de s'instruire elle-même sur ce qu'elle n'étoit point à portée de connoître , elle m'engageoit , quand nous étions seuls , à lui faire des recits du monde & des procédés des femmes ; elle portoit des jugemens , qui sans avoir l'air du précepte , rectifioient les miens , & me dessilloient insensiblement les yeux ; non content de la voir tous les jours & souvent plusieurs fois , je pris l'habitude de lui écrire , ses réponses me firent sentir des graces dans le stile qui

m'ouvrèrent encore l'esprit sur un article auquel je n'avois jamais pensé. Ses amies étoient d'ailleurs fort aimables, leur goût & l'usage raisonnable du monde les rendoit infiniment recommandables, le sçavoir de mon ami étoit aussi agréable que son caractère étoit bon, quelques autres personnes qui venoient encore chez Melazie pensoient & agissoient comme les autres, on y causoit enfin, aucun Auteur non plus qu'aucun de ceux dont l'esprit est le métier ou l'état, n'étoient reçus dans cette Maison, par conséquent on y vivoit tranquille, on ignoroit dans Paris qu'une telle société existât, elle eût été bien fâchée de faire parler d'elle. En six mois les changemens qui se firent en moi furent si considérables que je m'en apperçûs moi-même, par le dégoût & le mépris que je sentis de plusieurs


choses que j'avois aimé & estimé ; c'est l'avantage des sages réflexions que de ramener sur lui-même celui qui les fait , & de le faire penser sur son propre compte , comme il feroit sur celui d'un autre. Que devint-je ? Quand je m'apperçus au bout de ce tems que Melazie m'occupoit peut-être moins vivement que les premiers jours de notre connoissance , mais plus solidement , & qu'enfin , elle m'étoit devenue de cette nécessité qui absorbe tout , il n'étoit plus tems de faire résistance. Cependant , voulant avoir recours à ce cruel moyen , je fus plus réservé avec Melazie , je la vis moins , son amitié en fut allarmée , mais sa douceur n'en fut point altérée , & je remarquai les efforts qu'elle fit sur elle pour ne m'en rien témoigner ; ne pouvant moi-même soutenir une situation si importune , je resolu

lus

lus de ne lui point cacher mes sentimens, je les lui déclarai ; mais comment furent-ils reçus ? Avec amitié, avec intérêt, mais avec un refus décidé, je ne puis ni ne dois connoître l'amour, me dit-elle, des propos tendres feroient un trop cruel contraste avec ma figure, & si je vous écoutois, Alcidon, vous seriez le premier à me donner en vous-même des ridicules qui seroient bien mérités ; demeurons amis croyez - moi , & ne m'obligez point à me séparer de vous ; si j'avois eu de l'amour propre autrefois, il faut convenir que dans ce moment ce qui m'en restoit, se trouva furieusement humilié : comment, disois-je, c'étoit moi qui balançois si je pouvois me déterminer à l'aimer, & c'est elle qui me refuse, & comment encore ? Avec cette façon vraie qui détruit toute espérance, tant

mieux continuois-je, j'aurois fait une folie, je m'en serois promptement dégoûté, c'est une amie que je conserve, je lui suis obligé. Ces sentimens ne m'occuperoient pas long-tems, mon cœur se revolta par la résistance, & je me trouvai sans secours; car je n'osai découvrir mon amour à personne, pas même à mon ami; enfin, je fus obligé de convenir avec moi-même que j'aimois sans espérance, que j'adorois une bosse, moi que l'expérience de tant de jolies femmes avoit persuadé qu'il me suffisoit de me déclarer à celle-là pour être reçu à bras ouverts, & pour être accepté avec transport. Que devins-je? je me revoltai & j'aimai davantage. Je le dis si long-tems & si souvent, malgré l'importunité qu'il me parut que je causois à Melazie, qu'elle me dit un jour, j'ai pour vous toute l'amitié qu'on

peut avoir, mais croyez-moi, Alcidon, votre amour est une fantaisie qui vous passera, & à laquelle je ne puis, ni ne dois me prêter; elle me feroit assurément perdre un ami sans conserver un amant : je répondis tout ce que le sentiment peut répondre à des doutes dont il se trouve offensé. Je l'affurai que la perte de l'amant étoit douteuse, & que celle de l'ami étoit assurée; enfin, je perséverai. Vous ne sçavez pas, me dit-elle, quelque tems après, à quoi vous vous engagez, une femme ordinaire vit de son amour propre, persuadée de son mérite, elle ne met point en doute l'amour qu'on a pour elle, elle peut seulement douter de l'espèce & du degré du sentiment, mais toujours elle compte inspirer des désirs, tandis que tous les objets que je vois, tout ce que je lis, tout ce que j'en-

An open book is shown from a top-down perspective. The left side features a blue textured cover with a dark grey tab. The right side shows a page of text in a black serif font. The book's spine and the edges of other pages are visible in the center.

tends, me
& me fera
amour qu
vouloir qu
aussi-tôt qu
de m'y ab
rendrez d
attristée d
ture m'a
pour vous
le commer
chacun de
& sentir p
de tout, &
je n'oppo

cœur ? l'amour propre lui étoit inconnue , je ne craignois point les rivaux , je n'éprouvois aucune contrainte de sa part , elle lui eût été inutile , mon cœur me ramenoit sans cesse auprès d'elle : enfin , une aventure qui m'allarma par réflexion , avança plus mes affaires que tout ce que j'avois fait jusques-là. Je me trouvai à un souper brillant dont je n'avois pu me dispenser , on ne me voyoit plus dans le monde , mon absence , ma retraite , ma prétendue Philosophie furent le sujet de la conversation ; je fus traité comme un déserteur , on me nomma le Caton moderne , on continua , on répéta les mêmes plaisanteries , & je les entendis sans peine : mais enfin , une belle Dame après avoir demandé silence , dit , vous n'y êtes point du tout , une seule chose explique vos doutes sur Alcidon , & met

l'affaire au clair ; voyons, voyons, s'écria-t-on, instruisez-nous ; je ne sçavois où elle en vouloit venir, je ne disois mot, j'écoutois comme les autres ; après s'être fait long-tems presser, elle dit : ne voyez-vous pas qu'il est amoureux de la belle Melazie, toute la table partit d'un grand éclat de rire ; je rougis jusqu'au blanc de l'œil, mais prenant des forces de mon amour, sans me déconcerter, je fis l'aveu de mes sentimens pour elle, de mon estime, de mon amour, des obligations que je lui avois, & je m'exprimai avec l'éloquence & le feu que l'excès d'une passion peut seule donner, je crois que ce ne fut pas sans tomber sur le corps des rieurs & des critiques qui prirent le parti du silence ; quand j'eus mis fin à cette brillante sortie, on fut quelque tems sans parler, on remit la conver-

sation sur d'autres matières , le soupé finit , & après avoir regardé jouer pendant quelque tems , je sortis désespéré de mon indiscretion , elle n'étoit pas d'une nature à pouvoir être avouée à Melazie , ainsi les remords qu'elles me causoient étoient mille fois plus sensibles ; cependant , le discours que j'avois tenu fit du bruit , & quelque tems après fut rapporté à Melazie par une de ses parentes , le moment de cette explication me paroissoit cruel , & je l'attendois depuis long-tems ; j'avois voulu réparer le tort que je me reprochois par un redoublement d'attentions , mais la chose étoit difficile , le courant de ma vie étoit depuis long-tems un redoublement : enfin , Melazie me dit un jour , je suis fâchée contre vous , Alcidon ; vous , lui dis-je d'un air interdit ; oui reprit-elle , de

voir que vous avez pû me cacher quelque chose , Ah Melazie ! ne me sçachez point mauvais gré d'un emportement de mon cœur ; ce n'est point aussi ce que je vous reproche , c'est votre réserve ; car dans le cas où je suis ne voulant ni aimer que vous , ni être aimée que de vous , votre indiscretion ne me fâche point , au contraire elle me rassure , elle est une preuve plus forte de vos sentimens qu'aucune que vous m'avez donnée , elle m'assure que l'amour propre est vaincu , & s'il m'étoit possible d'être plus à vous , j'y serois dès ce moment. S'il vous étoit possible dites-vous ? Que de préens vous avez à me faire , ma chere Melazie , que de faveurs vous restent à m'accorder. Vous n'y pensez pas , Alcidon , comment vous vous êtes persuadé que je vous accorderois des faveurs ? Sans doute , repliquai-je ,
je

je vous aime trop pour ne l'avoir pas espéré ; & le même sentiment m'empêchera toujours de vous rien accorder, me répondit-elle, si je croyois faire votre bonheur ou vos plaisirs, qui pourroit me retenir ? Quand le cœur est une fois donné, le reste est une suite légère : mais que trouveriez-vous dans ces faveurs, des Bizarreries de la nature dont je suis la victime, qui conduiroient sans doute votre cœur au dégoût ? Que deviendrois-je alors ? Non, les seuls plaisirs du cœur me sont permis. Eh, n'avez-vous pas voulu vous les interdire, reprit Alcidon, sans moi ; sans ma constance, vous seroient-ils connus ? Je suis né heureusement pour vous les faire connoître, en vous aimant uniquement, & par une suite de l'amour je dois vous en faire éprouver les plaisirs au milieu des transports que vous me causerez. Je

E

té , qui seroit sans doute en grand risque , mais dans la crainte de me donner une postérité que je ne pourrois aimer , & dont la difformité me feroit rougir ; telle que soit sa volonté je m'y conformerai , un amour aussi vif & la réunion de tant de sentimens m'attachent à elle pour ma vie : quelque suite que notre engagement puisse avoir , l'amitié la plus tendre est au moins l'avenir que nous pouvons envisager.

Cette Histoire est le précis véritable & exact des conversations , des épanchemens de cœur & de confiance d'Alcidon ; je rapporte seulement les faits généraux en témoin oculaire , car je passe avec ces amans heureux une vie que j'espère terminer avec eux.



LA PRINCESSE
MINON-MINETTE,
ET LE PRINCE SOUCI.

C O N T E.

IL y avoit une fois un jeune Roi nommé Souci , qui fut élevé par la Fée Girouette , sans cesse elle passoit d'un avis à un autre , d'un sentiment à un désir , d'une volonté déterminée à un doute ; ainsi rien ne pouvoit être fixe dans sa conduite , & par conséquent dans une Cour où elle étoit maîtresse absoluë ; elle avoit résolu de tenir (selon l'usage) le jeune Roi dans la dépendance sans lui donner aucune ouverture d'esprit ; elle changea d'avis , & lui abandonna le Gouverne-

ment , mais l'autorité permet rarement de réparer les défauts de l'éducation. Cependant la Fée emportée par des idées nouvelles , partit pour les aller mettre à exécution , après avoir formé un Conseil , dont le choix se fit avec promptitude , & donné la charge de premier Ministre au bon homme Tope , qui n'avoit jamais contredit personne , & que par conséquent Girouette avoit trouvé un des hommes le plus admirable.

Le jeune Souci avoit un extérieur agréable ; mais l'envie de plaire , qui seule en donne les moyens , lui manquoit , & ce défaut rendoit ses manières peu prévenantes : il avoit un fond d'esprit , mais privé de toutes sortes d'éducation , il étoit gauche & timide , sans avoir la moindre idée du monde & de la réflexion.

Girouette avoit dit une fois , sans avoir pensé depuis à dire le

(3)

contraire, est - ce qu'il faut qu'un enfant réfléchisse ? Il faut le rendre timide. On avoit si parfaitement exécuté ses ordres , que tout lui paroissoit nouveau , & que les choses les plus simples le surprennent.

Le Conseil qu'elle avoit choisi à la hâte , quand le Prince s'étoit trouvé majeur , étoit dans le même goût ; & quand on y ouvroit un avis , les Conseillers , ainsi que le Prince , répondoient ah , ah. Quoique cette réponse n'ait jamais rien avancé , bien des gens l'employent encore aujourd'hui en beaucoup d'occasions qui n'ont rien de surprenant.

Les décisions de ce Conseil & la négligence d'un Roi , qui ne travailloit jamais avec ses Ministres , fut la source d'un grand désordre. Cependant on ne peut nier que Souci n'eût beaucoup de courage , car dans une révolte

(4)

assez générale qui s'éleva , le Peuple armé menaçoit le Palais , & le Prince cependant proposa à son premier Ministre de jouer du flageolet , il y consentit sans peine , d'autant que l'air étoit assez convenable à la situation ; c'étoit celui-ci ,

Quand ils auront tout dit
N'auront plus rien à dire
O lire , &c.

On ne peut jamais répondre de ce qui échauffe ou tranquillise le Peuple. Les Révoltés instruits de la sécurité du Prince , ne doutèrent point qu'il n'eût des ressources , & peut-être même des intelligences parmi eux ; ainsi la méfiance se joignant à l'admiration du sens froid du Roi , tous les esprits se calmerent sans aucune effusion de sang , & Tope s'en applaudit ; son histoire peut trouver sa place en cet endroit.

Presque dans toutes les Cours les Ridicules ont été souvent la source des fortunes , aussi Girouette après s'être amusée du caractère de ce bon homme , l'avoit goûté : à tout il répondoit , tope , si bien que le nom lui en étoit demeuré. En reconnoissance d'un service qu'il avoit rendu autrefois à une Fée , & dont je n'ai jamais bien sçu le détail ; il en avoit reçu plusieurs Eponges qui retenoient les paroles , ainsi quand il devoit aller au Conseil , il prenoit l'Eponge de cette Assemblée ; il la pressoit dans son oreille sans faire semblant de rien , & souvent il avoit rencontré de fort bons avis.

Quand la révolte fut appaisée , le Conseil résolut de marier le Roi. Plusieurs Princesses lui furent proposées ; la Fée , qui avoit voulu terminer cette affaire avant son départ , après avoir beaucoup varié sur le choix , & roulant

quelque autre projet dans sa tête , dit au Roi & à toute la Cour , qu'elle croyoit la Princesse Dianefane plus convenable ; mais que ne voulant rien prendre sur elle , c'étoit au Roi & à son Conseil à examiner & à faire toutes les démarches nécessaires : le bon Ministre approuva d'abord cette alliance , & s'écria , tope ; mais quelques Eponges sur les mariages , qu'il alla chercher dans son tiroir , lui représenterent une si grande quantité de oui & de non , qu'il abandonna cette affaire , & déclara qu'il diroit tope à tout ce qu'on feroit , & même qu'il le signeroit. Dans cet embarras , il y avoit à cette Cour une charge de grand Discoureur , occupée par un Sujet distingué : on le chargea de parler sur cette affaire , il y consentit avec joye ; & il dit tant de choses pour & contre , qu'on ne put encore s'arrêter à aucun ayis. Cependant

(7)

ceux qu'on avoit envoyés pour connoître le caractère & la figure de la Princesse Diafane rapporteroient qu'elle étoit grande & bien faite , mais fort legere , s'appuyant peu sur ses Ecuyers , qui n'avoient d'autre attention auprès d'elle que celle de la retenir contre les efforts du vent. On avoit eu dix exemples du risque qu'il lui avoit fait courir ; il est vrai que tous les Poètes de sa Cour avoient célébré sans hyperbole la façon dont elle avoit traversé les eaux sans se mouïller les pieds , & les prairies sans offenser les fleurs ; mais quelque flatteur qu'il soit de remarquer dans sa Souveraine quelques-uns des attributs accordés à la divinité , ses Sujets craignoient de la perdre ; des poids dans ses souliers ou dans ses poches l'auroient trop incommodée , on prenoit le parti de ne la point faire for-

A iij

tir quand il y avoit du vent ; & pour plus grande sûreté , ses Eucuyers tenoient chacun un cordon de soye qui lui servoit de ceinture , telle à-peu-près que nous en voyons encore aujourd'hui à nos Ecclésiastiques ; il est à présumer que c'est de cette nécessité que quelques-uns ont emprunté cette parure.

Le grand Discoureur s'échauffa sur le rapport de ces Emissaires , & finit par dire qu'il y avoit à tout cela du plus ou du moins ; le Roi imagina que c'étoit un ridicule qu'on vouloit donner à cette Princesse , & toute la Cour fut du même avis. On résolut que Souci feroit un voyage pour en juger par lui-même , sous le nom de son propre Ambassadeur : l'expédient n'étoit pas nouveau , même dès ce tems , mais il étoit bon , & convenoit à la situation.

De plus , il y a bien des choses

(9)

qu'on est obligé d'employer quoi-
qu'elles ayent déjà servi.

On peut juger de la magnificence de l'Ambassade par le rang de l'Ambassadeur : il laissa gouverner son Royaume par son premier Ministre , qui selon la louable Coutume signa & répondit tope à tout ; aussi le bon homme fut-il aimé de tout le monde , & bien des gens sans avoir rien à lui demander , alloient simplement le consulter sur leurs affaires pour avoir le plaisir de s'entendre applaudir. Le Roi fut reçu à la Cour de Diafane avec la même magnificence qu'il y parut. Après la première audience , il en demanda une particulière , pour , disoit-il être en état de rendre à son Maître un compte plus particulier sur une affaire aussi importante à laquelle , ajouta-t'il poliment , il craignoit que la prévention du premier coup

d'œil n'apportât encore trop d'illusion. On connoissoit l'Ambassadeur pour ce qu'il étoit , mais on feignoit de l'ignorer : rien n'est aussi plaisant dans les Cours que ces sortes de secrets publics. Pour éviter l'embarras du cérémonial dont on étoit fatigué , le Roi proposa que cette seconde entrevûe se fît dans un Jardin , la Princesse eut quelque peine à y consentir , mais voyant que le plus beau tems & le plus calme ne lui laissoit aucune raison de refus , elle fut bien aise d'avoir cette politesse pour le Roi qui l'avoit proposé. A peine avoient-ils fait les premières révérences , qu'un petit vent commença à ébranler la Princesse , dont les Ecuyers s'étoient éloignés par respect , le Roi voulut aller à elle , le vent qu'il fit en l'approchant joint à un autre qui s'éleva l'éloigna de lui , il courut après elle , en disant ah ,

(11)

ah ! Eh quoi donc , Princesse , vous me fuyez ? Mon Dieu non , lui dit - elle , courez un peu plus vite ; vous m'arrêterez , & je vous ferai bien obligée : aussi voilà ce que c'est , continua - t'elle avec humeur , d'être venus se parler dans un Jardin , comme si on ne se parloit pas mieux & plus sûrement dans une Chambre bien fermée ; cependant le Roi couroit , mais le vent alloit plus vite , il étoit si bien augmenté que la Princesse fut en un moment à l'extrémité du Jardin , & malheureusement devant un Sault de Loup qui donnoit sur la campagne : elle le franchit comme un oiseau , le Roi s'arrêta sur le bord , en disant plus d'une fois ah , ah , & suivit quelque tems des yeux la belle Diafane emportée dans la plaine , tantôt en ligne droite , tantôt en tournant ; bientôt il la perdit de vûe , & la Cour & le Peuple ac-

cablés de ce malheur coururent dans la plaine à pied & à cheval pour secourir leur Princesse , qui véritablement étoit en risque , car le vent qui l'emportoit augmentoit à chaque instant , & précédoit un orage épouvantable ; le Roi , demeuré seul avec sa suite , rentra dans le Palais , faisant des réflexions sur l'extraordinaire légèreté de sa prétendue : il ne fut pas si touché des inconvéniens d'une telle alliance que frappé du Ridicule d'avoir une femme qui prenoit mieux le vent qu'aucun cerf-volant ; sans plus attendre il détermina son départ , il montoit même à cheval au moment qu'on ramenoit la Princesse dans un carosse : elle avoit été trouvée à deux lieuës de l'endroit d'où elle étoit partie , mouillée jusqu'aux os , & plaquée contre une meulle de foin qui se trouva par bonheur sur sa route. Souci

prétextant la crainte de l'incommoder & l'envie de la laisser sécher lui fit faire des complimens & partit.

Mécontent de cette aventure & ennuyé des mauvaises plaisanteries qu'on faisoit sur l'Ambassade, sur la Princesse & sur l'entrevûë ; dégoûté d'ailleurs d'être environné d'une foule de gens, qui sans cesse interprétoient toutes ses actions, comme si un Roi n'en pouvoit faire de simples ou d'indifférentes, il résolut de voyager seul, pour cet effet il renvoya toute sa Cour, & ne réserva qu'un Ecuyer, dont il fut séparé bientôt après.

Ces réflexions & ce goût pour la solitude ne lui étoit pas venu sans inspiration ; la Fée Aveline avoit des desseins sur lui, aussi on assure qu'elle lui avoit soufflé ce projet dans l'oreille, après avoir soufflé bien d'autres choses ; car

elle avoit fait naître l'orage , & avoit commandé le vent qui avoit si malmené la pauvre Diafane ; elle vouloit encore , ce qui étoit bien plus difficile , le rendre digne de la belle Minon - Minette qu'elle avoit élevée , & qui méritoit par ses charmes & son esprit d'épouser le Roi de l'univers le plus accompli. Pour parvenir à ses fins , sçachant qu'il n'y avoit pas le moindre fonds à faire sur la Fée Girouette , & connoissant les bonnes dispositions du beau Souci , qui n'avoient besoin que d'être cultivées , d'abord qu'il fut séparé de sa Cour , elle égara son Ecuyer ; & le soir même , pendant qu'il dormoit dans une Forêt au pied d'un arbre , elle lui déroba ses armes & son cheval , persuadée que dans une telle situation il ne déclareroit point sa naissance , qu'il chercheroit à plaire & à réussir par lui-même ; & qu'en-

fin si son caractère & sa figure ,
dégagés de toute parure & de
toute illusion , convenoient à Mi-
non - Minette , qui n'étoit point
dans la confiance , elle n'auroit
plus qu'à travailler à une alliance
fortable d'ailleurs. A son reveil ,
le Roi surpris & affligé du vol qui
lui avoit été fait , chercha long-
tems , mais inutilement ce qu'il
avoit perdu : le besoin de manger
interrompit ses recherches , & il
se mit en chemin s'abandonnant
au hazard. A peine avoit-il fait
quelques pas , qu'il rencontra A-
veline sous la figure d'une petite
vieille chargée d'une bourée énor-
me par sa grosseur : elle ne fut pas
longtems sans succomber sous
un tel poids , il lui demanda si
elle ne s'étoit point fait de mal ,
elle lui répondit que non , & il
passa son chemin , & ma bourée ,
lui cria - t'elle , où est donc la po-
litesse ? Vraiment , vraiment , vous

êtes un jeune homme bien élevé. Que sçavez - vous donc faire ? Moi ! rien , lui répondit - il. Je n'en doute pas , repliqua - t'elle , vous ne sçavez pas seulement charger une bourée , oh bien approchez - vous , je suis plus sçavante , moi , je vous la chargerai très - bien. Le Roi rougit de ces reproches , dont il sentit en partie la vérité , & prit en effet la bourée ; Aveline , charmée de cette première épreuve , le suivit toujours sous la figure de vieille en lui parlant , tantôt lui adressant la parole , tantôt se parlant à elle - même ; enfin rognonnant comme font presque tous les vieillards. Je voudrois , dit - elle , que tous les Rois en eussent porté autant , seulement une fois , ils sçauroient ce qu'il en coûte de peines pour échauffer leur four. Souci trouva du bon sens dans ce souhait , & la compassion pour
les

les malheureux entra dès ce moment dans son cœur : mais où allons - nous comme cela , ma bonne ? Nous allons au Château du Démon blanc , si vous n'avez rien à faire je vous y donnerai de l'occupation. A quoi pouvez - vous m'occuper , reprit - il ? Si c'est à manger vous serez satisfaite. Vous me disiez tout-à-l'heure que vous ne sçaviez rien faire ; je vous ai cru d'abord , mais à présent je ne vous crois plus : vous voyez qu'il n'y a qu'à se présenter à l'occupation , vous commencez à être sçavant. Sçavant , dit - il , voilà ma foi un beau sçavoir que de porter une bourée. Vous ne le sçavez pas trop encore , point d'orgueil , s'il vous plaît , interrompit la vieille , c'est le commencement de vos études ; tranquilisez-vous , vous vous occupez , vous soulagez la vieillesse , vous êtes poli pour les femmes , & vous

n'appellez cela rien pour une première leçon ? Le Roi , peu touché de ces éloges & de ces belles instructions , étoit au moment par impatience & par fatigue de laisser là la bourée , quand une jeune personne plus belle que le plus beau jour , vêtue superbement & couverte de diamans accourut à eux , en disant , ma bonne mere , je venois au-devant de vous , pour vous aider si vous étiez trop fatiguée. Voilà un jeune homme , lui répondit la vieille , qui ne se fera pas prier pour vous céder la bourée : vous voyez qu'on ne peut la porter de plus mauvaise grace. Voulez-vous me la remettre ? Monsieur , lui dit-elle ; le Roi piqué d'honneur n'eut garde d'accepter ses offres , & marcha plus légèrement animé par la présence de la Princesse , dont chaque instant lui découvroit des graces & des beautés ; mais surpris d'un évé-

nement dont il ne pouvoit arranger les liaisons , il voulut au moins par une assez platte vanité , faire entendre qu'il n'étoit pas fait pour porter des bourées : on voyoit aisément qu'il n'y étoit pas accoutumé ; il parla du vol de son cheval & de ses armes , il cita ses domestiques , mais il n'osa parler de son Royaume : ses soins furent inutiles , en ne faisoit pas semblant de l'entendre. Ils arriverent enfin au Château , dans lequel il n'apperçut qu'une très-belle Maison qui ne présentoit rien de singulier : lui montra l'endroit où il devoit poser sa bourée ; honteux d'avoir fait une pareille entrée dans cette Maison , & craignant d'être reconnu , le Roi se feroit promptement éloigné , si les charmes de la Princesse , qui commençoient à faire leur effet , ne l'eussent arrêté. Minon - Minette , sans lui faire aucune honnêteté , étoit en

trée dans la Maison ; & la vieille de son côté s'étoit retirée dans une petite chambre au rez - de - chaussée , le Prince demeuré seul , abandonné à ses réflexions , étoit assez embarrassé de sa personne , quand un domestique vint lui demander s'il ne vouloit pas se reposer dans le Salon ; il le suivit & se trouva dans une très - belle Pièce remplie de Livres , d'Instrumens de Musique , de Masques & d'Habits de Comédie , il se plaça dans un coin ; & successivement il vit arriver différentes personnes de l'un & de l'autre sexe , qui seules ou séparément firent usage de ces différentes choses sans lui rien dire , & se contentant de le saluer froidement ; la belle Minon-Minnette parut ensuite , suivie d'une compagnie d'autant plus agréable , qu'elle étoit composée de gens qui tous avoient des talens

leur conversation étoit en cela plus agréable ; car soit l'attention à laquelle il a fallu se soumettre pour les acquérir , soit les liaisons qui se trouvent d'un art à l'autre , il est certain que les talens nourrissent l'esprit, indépendamment de la ressource dont ils sont eux-mêmes. On ne fit aucune attention au Roi ; & quand on vint dire qu'on avoit servi , on se parla bas ; il remarqua qu'on l'examinoit & qu'on balançoit si on le feroit mettre à table : cette humiliation le piqua ; enfin on lui proposa une place peu distinguée , la Princesse lui disant froidement , Monsieur , mettez-vous-là. Le dîné fut agréable, chacun brilla par ses agrémens, le Roi voulut parler , quelques femmes releverent ce qu'il dit, & firent quelques plaisanteries dont il sentit vivement la force ; mais à chaque instant Minon - Minette faisoit plus

d'impression sur son cœur ; il sentoit le ridicule de sa position , il ne sçavoit rien faire au milieu de tant de jeunes gens doués de tous les talens agréables , & de tout l'usage brillant du monde. Quelle honte pour lui , & quelle envie de tirer quelque chose de son propre fonds : il y faisoit en vain des efforts ; un Roi n'a jamais parlé sans être écouté & applaudi , quelle différente situation ! Après le diné , la compagnie forma un concert délicieux , il convint en lui-même , & rougit de son ignorance. La veille il croyoit tout sçavoir , & le lendemain il vit clairement qu'il ignoroit tout : il joignit à cette cruelle conviction la timidité , la honte , & l'embarras d'un homme qui devient amoureux & qui n'est point accueilli : il ne faut pas tant de motifs à un amant pour aller chercher la solitude ;

il descendit dans les Jardins , il y rêva , il y soupira , il y maudit son sort , il y forma cent projets de départ & d'oubli , & finit par aller chercher la petite vieille dans le dessein de s'instruire , de lui faire des questions , de se mettre au fait : du moins de parler de la belle Minon-Minette. Il la trouva dans une Salle basse qui faisoit sa quenouille , il l'aborda avec la politesse & l'air intéressé que donne l'amour qui croit avoir besoin de quelqu'un ; hé bien , lui dit la vieille , on ne reconnoît point mal ici le soin que vous avez pris de porter ma bourée : on vous a fait diner à table ; tous ces gens-là ont bien de l'esprit , n'est-il pas vrai ? Comment vous en êtes-vous tiré ? Pas trop bien , répondit le Roi : mais Minon-Minette est bien belle ; convenez , ma bonne mere , que tous ceux qui l'entourent sont amoureux

d'elle , peut - on la voir sans l'aimer ? Tant pis pour eux , répliqua la vieille , car elle n'a jamais aimé : elle a toujours désespéré , rebuté ceux qui se sont attachés à son char. Et c'est pour cela , interrompit le Roi avec vivacité , qu'on a nommé sa Maison le Château du Démon blanc. Vous y voilà , reprit la vieille. Tous mes Rivaux , ajouta le Roi , sans doute sont Princes , Rois , ou fils de Rois ; Non , il y en a dans le nombre qui ne sont que de simples particuliers , que leur mérite & leur esprit égalent aux Souverains. Voilà les plus dangereux , s'écria le Prince. Un Roi plus aimable que puissant , poursuivit la vieille , pourra seul la toucher. Vous me désespérez , interrompit Souci ; cependant j'aimerai , je me rendrai digne du cœur de la Princesse , je lui sacrifierai tout mon amour propre , rang , dignités , mes sentimens ,

mens , & mes attentions continues sçauront réparer tout ce qui me manque ; dites-moi ce qu'elle aime. Les talens l'amusement , reprit elle , le naturel est ce qui la touche : allez , retournez auprès d'elle , je vous sçais gré de votre confiance. Que puis - je vous offrir , dit le Roi , dans la situation où je suis ; voulez - vous que demain j'aïlle chercher votre Bourée ? Votre offre me suffit , lui répondit la vieille en lui donnant un peloton , il vous fera quelque jour d'une grande utilité. A quoi peut me servir un peloton de fil ? dit le Roi en lui - même , cette bonne femme radotte assurément. La bonne Aveline ne fit pas semblant de lire sa pensée , & ajouta : Quand ce peloton n'aura plus de vertus , vos peines seront finies. C'est donc le fil de ma vie ? dit - il en le prenant. C'est celui

du malheur de votre amour ,
ajouta - t'elle. Il la quitta & re-
vint dans la Salle où l'on alloit
commencer une Comédie ; la
belle Minon-Minette étala tous
ses charmes dans la justesse & la
précision de ses Rôles , elle dansa
comme elle chanta ; c'est - à - di-
re , à merveille : le Roi , charmé
& enivré de ses talens , étoit ou-
tré de n'en point avoir , il envioit
le bonheur de ceux qui sur la
Scene lui disoient des choses ten-
dres ; à chaque instant il étoit
plus mécontent de lui - même ;
on soupa avec la joie & la guayeté
que les talens satisfaits produi-
sent à leur suite ; on fit quelques
plaisanteries au Roi , on lui de-
manda s'il ne vouloit pas déclai-
rer ce qu'il sçavoit faire : Minon-
Minette taxa ses refus de modestie , un autre dit qu'il les exami-
noit pour les écraser tous le len-
demain par les talens qu'il sçau-

roit leur découvrir. Le Roi cependant étoit sur les épines, car les rieurs n'étoient ni ne pouvoient être pour lui ; on peut affurer que jamais Roi ne s'étoit trouvé à pareille fête ; enfin une Dame fort agréable le pria de leur apprendre au moins son nom, il lui répondit qu'il se nommoit Souci : la femme qui lui avoit fait la question poursuivit ainsi, Souci, en causez - vous ? Non, dit-il, j'en éprouve. Cette réponse auroit pû intéresser pour lui ; mais quand on a résolu dans le monde de tomber sur quelqu'un, rien n'arrête, sur-tout quand on croit ce quelqu'un plus foible : ainsi on accabla le Prince de plaisanteries, & son nom fut l'amusement du souper ; le Roi fut piqué, offensé, & déconcerté. Voir rire de son nom est une chose que les gens du monde ne sçavent pas ordinairement soute-

nir. L'ironie & la plaisanterie n'ont jamais entré dans l'éducation des Rois ; cependant ménagé par la belle Minon - Minette , il lui fut plus aisé de prendre sur lui & de ne rien repondre , mais cet effort lui coûta beaucoup. Après qu'on eut bien ri , plus mécontent de lui - même peut - être que des autres , en sortant de table , emporté par un premier mouvement dont il ne fut pas le maître , il partit résolu de se guérir d'un amour dont il devoit espérer si peu , car les chagrins d'une passion malheureuse éloignent de l'éclat du monde , & conduisent à la solitude. La Fée Grimace , qui avoit élevé le Prince Fluet , consulta Girouette sur la Princesse qu'elle lui feroit épouser : celle - ci , qui ne consultoit jamais ses Livres pour se conduire , lui dit qu'il n'y en avoit aucune qui fût préférable à la

belle Minon-Minette , auffi Grimace réfolut de ne rien épargner pour la lui faire époufer. Elle arriva donc à la Cour de cette beauté , où elle fut reçüe comme une Fée le devoit être par une autre Fée auffi polie que la bonne Aveline : elle n'avoit mené Minon-Minette à la campagne que pour lui faire juger du Roi Souci avec plus de tranquillité , & fur le prétexte de lui faire voir un petit Maître humilié : ainfi d'abord qu'il eut pris fon parti , elles abandonnerent le féjour du Château , & vinrent reprendre dans la capitale leurs occupations ordinaires. Fluet fut présenté , il étoit affez joli , mais fi délicat que le plus foible excès de danfe ou de chant l'obligeoit à demeurer plufieurs jours dans le lit ; il avoit des talens & des connoiffances , mais excepté la douce confidération qu'il avoit pour lui-même

tout étoit petit. Minon - Minette produisit sur son cœur l'effet ordinaire à ses charmes , mais son discernement reconnut dans sa juste étendue le mérite de ce nouvel Amant. L'amour mécontent s'anime & s'irrite dans le cœur le plus foible. Le Prince peu satisfait de la beauté qu'il aimoit , lui fit un jour des reproches , & lui témoigna des regrets assez ordinaires , & qu'on n'auroit jamais imaginé capables de le mettre en danger , & d'exposer sa petite personne sacrée ; cependant il s'échauffa si fort , qu'il fut obligé de garder le lit plus de quinze jours. Grimace éprouva les plus cruelles allarmes , elle ne douta point de sa mort , ou de l'altération de son tempérament , & se fâcha si fort contre Aveline , qu'elle lui dit que sa belle Elève étoit une mijorée , qui s'admiroit tout le jour , qui

étoit charmée de sentir qu'elle étoit agréable pour faire enrager l'univers ; elle ajouta que cela méritoit punition , qu'une belle personne devoit plutôt qu'une autre prendre son parti pour laisser les autres s'établir sans distraction ; elle finit par jurer par sa dent qu'elle ne seroit heureuse ni tranquille qu'elle n'eût trouvé le Pont sans arche , & l'Oiseau sans plume. La colère redoubla mille fois les grimaces , dont ses plus simples réflexions étoient ornées ; mais quand par son art elle eut découvert l'amour de Minon - Minette pour le beau Souci , elle résolut son départ , méditant toutes sortes de vengeance. Aveline ne put soupçonner ses mauvais desseins. Les bons caractères ne sont pas méfians. Les grimaces de la Fée déguisoient absolument ses sentimens , de façon qu'elle la vit partir tranquillement &

sans regret avec son petit Protégé.

Cependant le Roi Souci se reprocha plus d'une fois son départ , il sentit que les peines de l'absence sont les plus cruelles : il eut la consolation dans son malheur de retrouver ses armes & son cheval ; l'un & l'autre lui furent d'un grand secours , & Aveline avoit sçu le prévoir.

Après avoir traversé plusieurs déserts , il arriva dans un pays habité malheureusement pour la Géographie. Les Royaumes n'étoient connus en ce tems que par le nom de leurs Rois , ainsi on ne sçait pas aujourd'hui la véritable position des terres ; à peine étoit-il sur la frontiere de ce pays , qu'il fut arrêté & conduit enchaîné comme un criminel à la Capitale. Pour toute réponse aux plaintes qu'il fit d'un procédé si injuste , on lui répondit

qu'il étoit dans les Etats du Roi de Fer. Le Prince le reçut sur son Trône noir , au milieu d'une Cour en pleureuses & en deuil de tous ses parens qu'il avoit fait mourir. Il lui dit , jeune homme , que viens - tu faire dans mon pays ? Le hazard m'y a conduit , lui répondit - il ; si j'échappe à tes cruautés ton exemple me servira à traiter différemment mes Sujets. Ah , ah , tu me parois bavard , s'écria ce Roi féroce , je sçaurai t'occuper , que sçais - tu faire ? Je sçaurai te vaincre si tu veux accepter le combat que je te présente. Les hommes les plus durs en apparence ont toujours été les plus faciles à réduire & à modérer quand on leur tient tête , alors sous les noms de raison , de générosité ou de conviction , ils ont souvent caché la foiblesse de leurs cœurs & la mollesse de leurs sentimens. Le Roi , qui ai-

moit à jouïr le redoutable , tout autant qu'à l'être en effet , frémit à la seule proposition d'un combat singulier , descendit de son Trône , lui tendit la main en lui disant , je n'ai trouvé que toi qui fût digne de mon amitié. Tu es indigne de la mienne par ta barbarie , tu ne m'inspire que de l'horreur , répondit le Prince , les Rois doivent exemple , le silence de ma part auroit l'air d'une approbation. Cet emportement étoit un peu fort , on pourroit même le trouver déplacé , mais il semble que la jeunesse doive nécessairement abuser pour apprendre à connoître la mesure des procédés. Cependant le Roi de fer s'écria , c'est trop aussi m'insulter dans ma propre Cour ; en attendant que je sçache si tu n'en impose point , car tout le monde est rempli d'aventuriers qui se disent Rois pour tromper

le Public , je ſçaurai t'apprendre à parler : qu'on le mette dans le Bijou , c'est le nom qu'il avoit donné à une priſon favorite , dont il avoit arrangé & ménagé toutes les horreurs ; elle n'avoit point aſſez d'étendue pour s'y coucher , elle n'étoit point aſſez élevée pour y demeurer debout , & cette petite Chambre de fer étoit pendue à quatre groſſes chaînes dans un Sallon vouté , où l'on faiſoit ſucceſſivement éprouver par art des froids rigoureux & des chaleurs inſupportables : on ouvrit cent différentes ferrures pour y faire entrer Souci. Girouette , occupée de quelque nouvelle idée , ne penſoit ſeulement pas à ſon exiſtence : c'en étoit fait du malheureux Souci , ſi Aveline , qui avoit obſervé ſes démarches , ne lui eût fait entendre une voix dont le ſon le charma , car il erut reconnoître

cellè de Minon - Minette , qui lui dit , & le peloton , il le prit par soumission , sans sçavoir à quel usage il le pourroit employer , il lia un des barreaux de sa petite Maison de fer , & sans aucun effort il le coupa en autant de morceaux qu'il voulut ; il répéta cette opération autant qu'elle lui fut nécessaire , il sortit du Bijou & se trouva dans le Sallon , il vint ensuite faire la même manœuvre à une fenêtré de cette Pièce , sur laquelle il monta , mais il apperçut à quelques toises du Sallon un grand mur fort élevé qui lui ôta toute espérance de liberté , il ne sçavoit quelle parti prendre ; à bout d'idées , résolu de s'abandonner à toutes les cruautés du Roi de fer , il voulut au moins le priver d'un trésor aussi considérable que son peloton ; & comme ordinairement on s'adresse au Ciel pour remer-

(37)

cier les absens , il le jetta en l'air en disant à la vieille , je suis plus malheureux que tu n'es puissante , tiens , je te remercie ; le peloton se dévida , & par un bonheur , que la Fée détermina sans doute , le bout du fil lui demeura dans la main , il sentit de la résistance ; & jugeant que le peloton s'étoit arrêté quelque part , il aima mieux se confier à la fragilité d'un fil qu'à la cruauté du Roi : il étoit si jeune & si ingambe , qu'il se trouva bientôt fort au-dessus du grand mur , en se balançant il le franchit , & le fil le conduisit ensuite à terre , où le peloton , qu'il eut grand soin de dévider , le vint promptement retrouver ; il le mit dans sa poche , & remerciant mille fois la généreuse vieille , il sortit de la Ville. L'étonnement & la fureur du Roi furent extrêmes , quand au point du jour il



ne trouva point son prisonnier dans le Bijou , chaque examen redoubloit sa surprise ; il fit tuer le Gouverneur de la prison avec tous les Geoliers , & fit partir ses gardes , la Garnison de la Capitale , & même le Peuple , avec ordre de lui ramener le Prince mort ou vif ; mais avec le secours du Peloton , il avoit passé une Riviere des plus larges & des plus rapides , & s'étoit jetté dans une immense Forêt , qui le mit en peu de tems hors des Etats de ce Roi barbare.

Ces épreuves ne suffisoient pas encore à Aveline pour l'instruction du beau Souci , elle s'attachoit d'autant plus à le rendre un homme de mérite , que sa figure avoit fait impression sur le cœur de la belle Minon Minette ; & que loin de trouver plaisant de le voir dans sa premiere entrevûë chargé d'une bourée , elle en avoit

été touchée , ainsi que de toutes les humiliations qu'il avoit souffert dans le Château du Démon blanc ; Aveline vouloit la rendre heureuse par le mérite de son Amant ; persuadée qu'un amour bien placé ne sçauroit être trop violent , elle voulut augmenter les sentimens qu'elle avoit reconnu , elle lui déclara donc la naissance de celui qui la touchoit ; & voulant redoubler ces mêmes sentimens par la compassion , elle lui contoit , sans oublier la moindre circonstance , tous les détails des peines & des inquiétudes que souffroit son Amant ; elle insistoit principalement sur le regret qu'il avoit de l'avoir quittée , & sur la façon dont son idée étoit présente à son esprit : Minon - Minette la conjura cent fois de le secourir , il a son peloton , dit-elle , il faut l'accoutumer à chercher des ressources dans son es-

prit. Mais il n'y pense pas ; reprit-elle , faites - lui du moins entendre ma voix ; ce fut en effet celle de Minon - Minette que la Fée porta jusqu'à lui , & qui lui dit , *Ô le peloton*. Enfin la Princesse ne respira qu'après que Souci eut passé le Fleuve , & qu'il n'eut plus à redouter le Roi de Fer. Dès ce moment la Princesse résolut de déclarer la guerre à ce Roi cruel , & de joindre ses forces à celles de Souci , qui prendroit le commandement des deux Armées.

Cependant le Prince étoit à pied , plus malheureux de son amour que de ses autres infortunes ; Aveline lui fit trouver des fruits dont elle augmenta la faveur & les sucs pour le mettre en état de résister à une fatigue qu'elle croyoit nécessaire pour former son tempérament ; Minon - Minette trouvoit ce procédé un
peu

peu dur , aussi après avoir rougi & éprouvé toutes les contrariétés que l'esprit fait souffrir à une jeune personne en écrivant une première Lettre à son Amant , elle conjura la Fée de la lui faire tenir : Aveline y consentit , & sans demander à la voir , elle la fit tomber d'un arbre sur lequel il cheroit sa subsistance ; il l'ouvrit par une curiosité naturelle , & trouva qu'elle contenoit ces mots : *Prince , espérez , qui a pu échaper au Roi de fer , peut attendre un Démon blanc.* Quelle joie pour un Amant qu'une telle Lettre : elle lui étoit nécessaire pour soutenir la vie fatigante & retirée qu'il menoit , & sur-tout pour calmer les inquiétudes de son amour ; enfin il arriva dans un pays plus ouvert , & se trouva dans une prairie de la plus grande beauté : elle étoit terminée par des rochers couverts de

mouffe qui formoient un admirable point de vûë ; on distinguoit quelques ouvertures au midi , devant lesquelles il apperçut plusieurs personnes de l'un & de l'autre sexe , marchant doucement , ou posées dans des attitudes tranquilles : il en approcha , & trouva des vieillards qui l'accueillirent & lui offrirent leurs secours ; surpris d'en voir un si grand nombre , il apprit qu'il étoit arrivé à la Caverne de la veillesse ; cette Divinité triste , mais la plus desirée , & à laquelle on offre le plus de vœux , avoit fait choix ; pour demeurer auprès d'elle des plus anciens du monde , mais aussi des plus aimables ; peu conteurs & de bonne foi sur leur vie passée , ils avoient acquis la solidité du jugement sans rien perdre de leur gayeté naturelle , une attention , une marque d'amitié de la jeunesse

les charmoit , ils l'aïmoient & s'y intéressoient : par conséquent un seul procédé flatteur lui attiroit les bons conseils qu'elle pouvoit desirer ; la satisfaction d'avoir bien vécu étoit leur jouissance , & la condamnation de ce qu'ils avoient eux - mêmes pratiqué étoit la source de leur indulgence ; en un mot , les passions éteintes les mettoient en état de n'être plus que de bons Livres qui réunissoient un agréable exposé , & une diction séduisante à l'avantage de répondre aux objections. Leur genre de vie étoit réglé , & quoique pour ainsi dire ils véussent du passé , ils jouissoient encore du présent : malgré la température de la Caverne qu'ils habitoient , ils venoient encore jouir des faveurs d'un astre qu'on admire dans tous les tems , & qu'on goûte sur la fin d'un âge qui ressent son éloignement , son re-

tour, son absence ; enfin toutes ses influences. La Vieillesse paroif-
soit sur un Trône antique prêt à
s'écrouler, & qui rappelloit l'an-
cienneté des tems, il étoit long
& peu élevé pour éviter la fati-
gue d'y monter ; il étoit orné d'un
lit pour le rendre suportable à
une Souveraine aussi décrépité ;
mais à tous momens importunée
par les demandes & les prieres
de tous ceux qui vouloient obte-
nir ses bontés, ou la continua-
tion de ses faveurs, ces dernie-
res étoient les plus vives & les
plus ardentes, elle en tiroit vani-
té, parce qu'ils ne lui deman-
doient que ce qu'ils connoissoient ;
mais elle avoit tant vû périr d'hu-
mains, qu'elle étoit peu sensible
aux sollicitations, semblable aux
autres Souverains : on peut dire
qu'elle n'aimoit rien. Un nombre
infini de chemins conduisoient à
son Empire ; ceux de la valeur,

de la richesse , & de l'oïfiveté étoient peu battus , mais en général tous ces chemins étoient traversés & interrompus par les vices , les débauches , les folies & les erreurs ; la jeunesse les voyoit de si loin , qu'elle ignoroit leur existence ; le hazard les avoit présentés à presque tous ceux qui les avoient suivis , & souvent les précautions en avoient écartés ceux qui de bonne heure s'étoient flattés de les rencontrer. Le Roi profita du séjour qu'il fit avec eux & de leur amitié pour se corriger de mille défauts qu'il avoit regardés jusques-là comme des perfections. Quels secours en effet un bon esprit ne peut-il pas tirer de ces Livres vivans , quand ils joignent , comme ceux-ci , la douceur à l'expérience : le Roi sentit & connut tout ce qu'ils valloient , il profita de leurs vieux talens : ils avoient le plaisir de les

voir exécutés par un jeune Prince qui dévorait leurs leçons pour se rendre digne de ce qu'il aimoit, & qui n'étoit occupé que des moyens de leur plaire & de reconnoître par ses procédés les obligations qu'il leur avoit. Cependant plusieurs fois dans le jour il essayoit son peloton, mais il retomboit toujours & ne s'attachoit point en l'air, car il n'avoit point acquis le degré de perfection & d'agrément qui devoit le rendre digne de la belle Minon-Minnette. Les nouvelles qu'il en recevoit assez fréquemment adouciſſoient un peu les rigueurs de cette longue absence. Il trouvoit écrit tantôt sur un rocher, tantôt sur l'écorce d'un arbre, ou sur une fleur, *elle se porte bien, elle vous aime, elle voudroit vous voir, votre absence l'ennuye*, & c'est depuis ce tems que l'on dit que tout parle aux Amans dans la nature;

devenu plus hardi par ces témoignages flatteurs, il fit des réponses, dans lesquelles il témoigna tout l'excès de son amour; il augura bien de ses premières Lettres, car les ayant posées sous des fleurs, il ne les trouva plus quelques momens après, & bientôt il reçut des réponses qu'il ne pût attribuer qu'à l'objet de tous ses vœux, & dont il ne put remercier que la même vieille qui lui avoit fait présent de l'admirable Peloton.

Cependant les préparatifs de la guerre que Minon - Minette avoit résoluë de déclarer au Roi de fer, ne purent se faire avec assez de secret, & Grimace en fut instruite; elle étoit encore moins amie de ce Prince que piquée contre Minon - Minette.

Aveline avoit jusques - ici paré quelques - unes de ses mauvaises intentions; enfin la Princesse ré-

foluë de se mettre à la tête de son Armée , pour s'accoutumer à la fatigue , voulut monter à cheval tous les jours & aller à la chasse ; Aveline approuva son dessein , en lui recommandant expressément de ne jamais sortir de ses Etats , si elle n'étoit avec elle. La Princesse lui promit d'y faire attention ; mais un jour qu'elle étoit montée sur sa belle haquenée blanche , occupée des idées tendres que lui donnoit une Lettre qu'elle avoit reçüe de Souci , peu sçavante d'ailleurs sur les frontieres de son Etat , tout d'un coup elle apperçut à quelque pas d'elle une Maison feuille morte , dont la vûë lui fut d'un mauvais augure ; se souvenant alors des conseils d'Aveline , elle voulut tourner la bride de sa haquenée , mais elle étoit demeurée immobile ; la Princesse sentit ensuite qu'une force supérieure la met-
toit

toit à terre , ses efforts & ses cris furent inutiles ; elle voulut prendre la fuite , mais elle trouva de tous les côtés une résistance qu'elle ne put surmonter , & qui la força de prendre le chemin de la Maison Feuille-morte : à peine étoit-elle auprès de la porte que Grimace parut. Vous voilà - donc à la fin , belle Minon - Minette , il y a longtems que je vous guette , & que mon trébuchet vous attend ; venez ici , ma Mignone , ah je vous apprendrai à vouloir faire la guerre à mes amis , les choses ne se passeront pas à votre fantaisie , vous lui demanderez pardon à genoux , à ce Roi ; & pour obtenir la paix , vous le prierez de vous faire l'honneur de vous épouser : en attendant , servez - moi , s'il vous plaît. La Princesse fut réduite pour ce soir - là aux plus bas emplois du ménage ; du pain noir fut son unique sou-

pé , & un peu de paille fut le lit qu'on lui présenta. Le lendemain sur le midi , pour l'exposer à la plus grande chaleur du jour , on l'envoya garder les Dindons de la Fée ; elle auroit trop souffert dans une telle occupation , son teint en auroit été du moins altéré , si par le plus grand bonheur elle n'avoit trouvé dans la campagne un Eventail ; ce meuble manquoit à tout le ridicule d'une gardeuse de Dindons , qui d'ailleurs avoit des habits magnifiques ; elle ne fut pas aussi frappée de la singularité de la découverte , qu'elle fut touchée de son utilité : en effet l'Eventail lui fut non - seulement d'un grand secours , mais il lui causa la plus grande joye ; car en l'ouvrant , elle y trouva une Lettre de son Amant , alors elle ressentit la protection de la Fée. L'amour & l'amitié satisfaits à la foi se réu-

nirent pour lui donner de l'espérance & la soulager dans ses peines ; mais le soulagement est bien court & bien rare quand on est soumis à des gens injustes.

Grimace , étonnée de voir qu'après plusieurs jours du plus grand soleil , la Princesse conservoit l'éclat de son teint sans la plus faible altération , examina toutes ses actions ; & surprise de lui voir un Eventail , elle voulut l'en priver , mais il lui étoit moins utile encore que cher à son cœur ; donnez - moi cet Eventail , lui dit-elle en fureur. Vous m'ôterez plutôt la vie , lui répondit la Princesse ; & ne sçachant comment se garantir de la violence à laquelle Grimace se dispoisoit , elle le mit sous ses deux pieds , il y fut à peine , qu'il l'enleva. Grimace frémit de l'insulte que l'on faisoit à son autorité , mais le pouvoir d'Aveline devint supérieur au sien

à cause de la droiture de ses intentions ; pendant que cette méchante Fée éprouvoit une colere impuissante, Minon-Minette parcouroit l'air sur son Eventail. Le Roi Souci de son côté ayant essayé son Peloton voyageoit dans le même élément au bout de son fil, les deux voitures se rencontrèrent, & la Princesse cria : voilà l'Oiseau sans plume, & le Pont sans arche. Quoique leur entrevue se passât en l'air, elle ne leur fut pas moins sensible, l'Eventail s'étendit, le Prince y fut reçu ainsi qu'Aveline, qui parut en même-tems, elle approuvoit leur amour, & ne les empêcha point de s'en donner les plus tendres assurances. Leur conversation ne fut pas longue ; ils mirent pied à terre en présence des deux Armées, qu'Aveline avoit eu soin de faire rassembler, l'élite des deux Royaumes les composoit,

elles reconnurent leurs Princes avec transport , & marchèrent sous leurs ordres avec une si grande ardeur contre le Roi de Fer , que ses Etats furent bien-tôt conquis , & qu'il se trouva réduit à défendre sa Capitale , dans laquelle il se renferma avec Grimace ; le Siège fut vif ; mais la grimace & la dîreté ne sont pas redoutables : le Roi & la Fée furent obligés de se rendre prisonniers de guerre , & servirent d'ornement au Char des vainqueurs. Le Roi de Fer qui vouloit vivre à quelque prix que ce fût , brigua l'emploi de garder les Moutons du Roi Souci ; il l'obtint : mais ce ne fut qu'après avoir prêté serment de les traiter avec douceur. Il y a des Auteurs qui assurent que Grimace fut changée en Pelottes , connues en effet sous son nom , & qu'elle fut continuellement piquée d'épingles : mais le

plus grand nombre , & je suis de ce sentiment , veut qu'Aveline ait donné la liberté à Grimace , en lui conseillant de faire le mariage de Fluet & de Diafane : elle suivit son conseil. Aveline après avoir réuni les nouvelles conquêtes aux Etats de ses protégés , les rendit heureux en présence de Girouette , qu'on eut beaucoup de peine à trouver dans le monde , & qui fut bien étonnée de trouver tant de besogne faite. Souci gouverna par lui-même & très bien , après avoir donné au bon-homme Tope la charge de son premier Maître-d'Hôtel. Le bonheur de Souci & de Minon-Minette fut constant & de longue durée , il les conduisit enfin dans la caverne de la vieilleffe , dont ils furent l'exemple & l'admiration , après avoir laissé leurs Royaumes à leurs beaux enfans.



L E T T R E
SUR UNE AVANTURE
véritable.

N'Etant point nouvelliste ,
Madame, & n'aimant que
les vieilles nouvelles sur la Guer-
re & sur la politique , parce qu'el-
les me paroissent les plus certai-
nes , pour tenir la parole que je
vous ai donnée, il faut avoir re-
cours aux événemens & aux his-
toires de la Ville: je ne répons

m'a causé, en m'avoüant qu'il étoit jaloux : il est de tous les hommes celui que j'aurois le moins soupçonné de cette foiblesse ; sa gayeté naturelle, son peu de souci, & la connoissance qu'il a du monde m'auroient engagé à répondre de lui sur cet article plus que de moi-même ; cependant, il étoit jaloux, mais en galant homme : vous en allez juger par le discours qu'il me tint. Je sçais, me dit-il, tout ce que vous allez m'alléguer en faveur de ma femme, je n'ignore aucun des lieux communs que l'on employe pour remettre l'esprit d'un mari, j'en ai fait usage pour les autres, ainsi ne me les étant point dissimulés, épargnez-vous la peine de me les tenir : Ecoutez-moi donc, poursuivit-il, songez que les interruptions seroient inutiles ; je lui promis audience, & il poursuivit ainsi :

(3)

Je ne suis plus amoureux de ma femme, j'en conviens, ainsi l'amour ne m'aveugle point; mais le sentiment que j'ai eu pour elle, est blessé, non de ce qu'elle a fait un choix, mais de l'espèce de son choix; je suis peut-être piqué de lui avoir imaginé plus de goût: si ne l'aimant plus je m'étois flatté d'empêcher une femme de vingt-quatre ans de suivre les mouvemens de son cœur, je serois un insensé, & jamais je ne serai capable d'une telle injustice; mais comptant sur la bonté de son discernement, je m'attendois qu'elle choisiroit un galant-homme, dont les ménagemens ne la commettroient point, & dont l'esprit & le caractère me fourniroient une société plus agréable. Vous voyez, poursuivit Alcidor, qu'un mari ne peut guère être plus raisonnable; j'en conviens, lui répondis-je, quoiqu'on pût vous objecter, que supposant

A ij

que votre femme ait fait un choix , il lui fût difficile d'en faire un qui fût à votre gré ; cela peut être , reprit Alcidor , mais ce n'est pas tant encore le choix du Chevalier qui me fâche , que l'affectation avec laquelle il lui parle en ma présence , & l'envie qu'il semble avoir de me piquer ; la chose est au point que cent fois j'ai eu besoin de toute ma raison pour ne point éclater , je suis même très - assuré que ma femme s'en est apperçûë ; cependant , elle a si peu changé de conduite , & m'a si peu ménagé , qu'il faut absolument que la tête lui ait tourné ; j'avois la bouche fermée par les discours dont il m'avoit prévenu , cependant je voulois lui parler , lui témoigner ma surprise sur le choix du Chevalier , dont vous connoissez la légèreté & les ridicules , mais c'étoit augmenter son mécontentement ,

(5)

c'étoit douter de ce qu'il me disoit, c'étoit donner un démenti à un homme qui parloit sagement & sans prévention ; il s'apperçut de mon embarras, il le démela parfaitement, & me dit: ne cherchez point à me parler, je n'attens point de conseils de vous, non que vous ne fussiez plus capable qu'un autre de m'en donner, mais je n'ai voulu que soulager mon cœur, & peindre à mon ami la cruelle situation où je me trouve ; car enfin, c'est une insulte que me fait à chaque instant un jeune écervelé, c'est mon honneur qu'il attaque, non cet honneur qui n'est que dans l'idée du vulgaire, mais celui d'un procédé insultant, & avantageux qu'un honnête-homme ne souffre sur rien de ce qui lui appartient. Cette première conversation, Madame, fut toujours sur ce même ton, & par conséquent

A iij

elle fut très-embarrassante pour moi : quand nous eûmes quitté la promenade , car il m'avoit conduit aux allées du Roule pour être plus assuré de n'être point interrompu ; vous croyez aisément que ma première idée fut d'avoir un entretien particulier avec sa femme , & de l'avertir de tout ce que j'avois appris pour lui recommander d'être plus réservée , & de penser un peu plus à ce qu'elle se devoit à elle-même , ainsi qu'à son mari ; j'en cherchois vainement l'occasion , Alcidor ne quitta point sa femme , & ç'eût été me rendre suspect & absolument inutile que de lui parler bas devant lui , & d'avoir l'air de l'avertir ; il est vrai que je fus témoin de tout ce qu'il m'avoit annoncé de la conduite & du maintien du Chevalier , il vouloit toujours être à ses côtés , il lui parloit bas , & la lorgnoit avec

(7)

scandale : Je ne sçais si les aveus d'Alcidor & la crainte que j'avois de ses emportemens, contribuèrent à me faire trouver tout ce qui se passoit trop fort : mais je sçais que j'en sortis, non-seulement convaincu de sa patience & de la justice de ses plaintes, mais étonné de l'indiscrétion de ces deux Amans ; enfin, plus résolu que jamais de parler à sa femme à quelque prix que ce fût, je sortois avant-hier de chez moi sur le midi, persuadé qu'alors je la trouverois plus aisément seule, quand on m'annonça Alcidor, son air abbatu, consterné & triomphant tout ensemble, me surprit & m'inquiéta, quand mes gens furent retirés, qu'avez-vous lui dis-je ? Je ne sçais quel jugement porter sur l'air dont vous m'abordez. J'avois raison, me dit-il, avec une douloureuse satisfaction, je ne puis plus dou-

A iiiij

ter de mon malheur , l'affaire est liée , ç'en est fait , & le Chevalier triomphe ; j'avoüe , continuait-il , que je ne la croyois pas aussi avancée , & que je m'étois flatté qu'une coquetterie pourroit s'interrompre aisément , & dégoûter par elle-même une femme du caractère dont j'ai connu la mienne ; mais il triomphe , & ma femme sera bien à plaindre : ces fortes d'affaires nourries dans l'éclat , finissent par des coups de tonnerre ; en achevant ces mots , lisez , me dit-il , en me donnant une Lettre , voyez le dessus. Je vis en effet que le nom & la demeure du Chevalier qui étoient écrits sans aucun équivoque. Ah Ciel ! Qu'avez-vous fait , m'écriai-je ? Comment cette Lettre se trouve-t'elle entre vos mains ? Je ne doutai pas un moment qu'il ne l'eût achetée de la vie du Chevalier ou d'une violence extrême

contre sa femme ; remettez-vous , me dit-il , d'un grand sens froid , le hazard seul m'en a rendu possesseur ; il y a une heure que je suis sorti de chez moi , allant dans mon voisinage dire un mot pour une affaire , je n'avois point fait mettre de Chevaux , j'étois à pied rêvant & profitant du beau jour , quand un Savoyard m'a prié de lire le dessus de la Lettre que vous voyez , & de lui enseigner le chemin qu'il devoit tenir pour la rendre à son adresse. Jugez de ce que je suis devenu quand j'ai reconnu l'écriture de ma femme , la certitude de ma honte , & plus encore du mépris du choix , ne m'a pas fait perdre le jugement , j'ai dit au Savoyard de me suivre ; je suis entré dans un Caffé où l'on m'a donné tout ce qu'il falloit pour écrire. Eh bien ! lui dis-je , eh bien ! m'a-t'il répondu. Jugez de ce que j'ai souffert en

copiant la Lettre la plus emportée que jamais femme ait écrite, voyez à quel point elle est aveuglée par sa passion, elle commet un secret de cette importance au premier venu; c'est hier qu'elle s'est abandonnée à son indigne Chevalier, remarquez, continuait-il, comment je suis désigné pour celui qui l'a interrompuë dans ses plaisirs : Ce que je ne comprends pas, poursuivit-il, c'est de ne m'être apperçû de rien hier, quand en effet je les trouvai tête-à-tête chez moi. Qu'une femme est adroite pour tromper ! Malgré l'attention que j'y apportai, je n'apperçûs pas la moindre altération dans le geste, dans le maintien, dans les yeux, ni sur le visage de ma femme & du Chevalier ; ils eurent l'air de continuer une conversation fort indifférente que mon arrivée ne déranger pas. Pour vous achever

(11)

mon récit, continua-t'il, j'ai donc copié cette cruelle Lettre, j'ai mis le dessus bien exactement, & gardant l'original, j'ai payé le Savoyard, & je lui ai enseigné le chemin, lui recommandant de la porter avec soin, & je suis accouru chez vous pour vous faire juge de la justice de mes plaintes; ce fut alors que je lus cette fatale Lettre où rien de tout ce qui peut blesser un mari n'étoit oublié; je ne voulus pas la lui rendre, & je convins avec lui de ne le point abandonner à lui-même dans le désordre où il étoit, & je le suivis chez sa femme. Jugez de l'embarras de ma situation; heureusement nous la trouvâmes seule, elle vint à nous avec l'air agréable & ouvert que vous lui connoissez: mais elle ne le garda pas long-tems, car son mari l'accabla des reproches les plus sanglans. La pauvre femme étonnée

& tremblante se laissa tomber de sa hauteur sur le parquet, si faisie qu'elle ne pouvoit pleurer ; j'en fus touché malgré ses torts, je fus à son secours, quoi Monsieur, me dit-elle, vous souffrez que l'on me traite avec cette indignité, où suis-je, sont-ce là les conseils d'un ami aussi sage ; je ne veux pas d'autre juge que lui, reprit Alcidor avec vivacité ; je fis mon possible pour établir une espèce de calme au milieu d'une scène à mon avis aussi terrible, j'y parvins : mais comme la colere répette pour l'ordinaire le même propos, & qu'Alcidor parloit des preuves convaincantes qu'il avoit de l'infamie de sa femme, & qu'il avoit souvent entremêlé des mots de Lettre & de stile, dont il ne l'auroit jamais soupçonnée ; la femme protestant de son innocence avec une fermeté dont je fus étonné, releva

plus d'une fois & la Lettre & les preuves , ainsi ne doutant point que malgré la difficulté , elle n'eût imaginé quelque détour heureux pour se tirer d'affaire ; de plus , me trouvant pressé par Alcidor , je fus obligé de montrer la Lettre malgré les vives instances que je fis auprès de l'un & de l'autre , pour qu'il n'en fût jamais question. Quand la femme l'eut considérée , elle dit fièrement : ce n'est pas-là mon écriture , se peut-il que M. la méconnoisse. Alcidor ne fut point frappé de cette réponse , qu'il regarda comme une défaite , moi-même je vous avoüe que je ne la pris point pour autre chose ; cependant , telle qu'elle pût être , je voulus l'appuyer , & je n'avois ce me semble point d'autre parti à prendre : mais bientôt interrompu par la femme d'Alcidor , voici ce qu'elle nous

dit : J'ai toujours aimé mon mari , c'est avec douleur que je me suis apperçûë de son refroidissement pour moi ; mais il peut dire malgré son injustice , si je l'ai jamais ennuyé d'aucuns reproches ; persuadée que j'étois de leur inutilité , le seul tort que j'ai à me reprocher , c'est d'avoir employé pour le ramener une voie aussi dangereuse que celle de la jalousie , j'en ai prévû les conséquences , mais j'ai crû les réparer par le choix d'un homme qui me paroissoit incapable de me faire aucun tort dans l'esprit de ceux qui me connoissoient , & d'un homme qui se livroit de lui-même au dessein que j'avois formé ; cependant , je m'apperçûs hier de la peine que je caufois à Alcidor : aussi dès ce moment , j'ai fait fermer ma porte au Chevalier , & j'en ai donné l'ordre devant lui pour qu'il n'en pré-

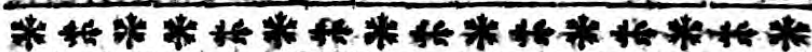
tendît cause d'ignorance. Si vos gens me démentent pour les ordres que j'ai donné, je consens que vous me croyiez coupable d'avoir écrit cette infâme Lettre, dont vous avez l'injustice & la cruauté de me soupçonner; je conviens d'un rapport d'écriture: mais c'étoit à vous à ne pas confondre les caractères, dit-elle, regardant Alcidor avec sévérité, pouvez-vous vous méprendre à ceux-ci; ah Ciel! Que vois-je, mes yeux se défilent, s'écria-t'il de son côté, le silence fut alors observé pendant quelques momens, & je vous avoüe, Madame, que je ne sçavois plus où j'en étois, quand Alcidor se jettant aux pieds de sa femme la conjura de lui pardonner, ce qu'elle fit avec autant de douceur que de noblesse. Je voulus alors me retirer, mais Alcidor me pria de tenir quelque-tems

compagnie à la femme ; cette affaire n'est pas finie , me dit-elle en souriant , laissez-le aller ; Alcidor sortit en effet avec vivacité , & rien ne m'empêchant de témoigner ma curiosité , je priai la femme de la satisfaire. A tout autre qu'à vous , me dit-elle , je ne dirois rien de ce que je vais vous compter : Alcidor est peut-être aussi fâché dans le fonds de son ame , qu'il l'étoit avant d'être défabusé ; voilà ce que je ne comprends pas , lui répondis-je ; écoutez , me dit-elle , la fin de l'énigme ; il est vivement attaché à Cephise , vous n'ignorez pas quelle a toujours été la conduite de cette femme , eh bien , c'est elle qui a écrit la Lettre en question , nos écritures ont quelque rapport , & la jalousie dont mon mari étoit prévenu l'a empêché de distinguer aucune différence ; ce rapport de caractères , l'adresse
 au

au Chevalier, tout lui a paru ne convenir qu'à moi, pendant qu'en effet tout appartient à Céphise; ce n'est pas tout, ajouta-t'elle, le Chevalier en est véritablement amoureux; indépendamment de la fatuité qui régné en lui, il n'a feint de s'attacher à moi, que pour éloigner Alcidor de la Maison de sa Maîtresse, & vous sçavez pour quelle raison j'ai eu l'apparence de l'écouter; au reste, continua-t'elle, demeurez avec nous, on a besoin d'un ami quand on éprouve l'infidélité d'une Maîtresse, Alcidor est soulagé dans un sens, mais la découverte qu'il vient de faire n'est peut-être pas moins affligeante, pour être d'un autre genre: notre conversation se soutint aisément, la matiere ne nous manquoit pas, elle étoit même fort éloignée de languir quand nous vîmes revenir Alcidor. Je viens

de chez Cephile , nous dit-il , pour lui rendre sa Lettre , & comme de raison rompre avec elle. Le croiriez-vous , me dit-il , on m'a refusé la porte , cependant elle y étoit , j'ai même apperçû le Carosse du Chevalier ; la Lettre que j'ai copiée & qu'il a sans doute reçûe l'aura inquiété , il aura courru chez elle pour l'avertir & prendre conseil ; j'en suis charmé , lui dis-je , ils ont pris un sage parti , ils ne vous verront plus , & vous êtes trop heureux. L'offense étoit trop récente , pour convaincre Alcidor de la sagesse de ma réflexion , il affecta plusieurs fois un dégagement dont il est encore bien éloigné , je ne néglige rien pour le conduire par le mépris à l'indifférence que Cephise mérite de sa part ; sa femme est en vérité bien respectable , elle n'est point avantageuse du malheur de son mari ,

(-)
& ne garde aucun ressentiment
des traitemens injustes qu'elle en
a essuyé ; enfin, j'admire l'un &
je console l'autre: Voilà, Mada-
me, une occupation, dont j'ai
d'autant plus voulu vous rendre
compte, qu'elle me semble liée
avec une aventure assez singu-
liere, pour vous amuser un mo-
ment. J'ai l'honneur d'être,



L E T T R E

V E R I T A B L E .

LE soin que vous prenez pour rassembler des aventures véritables, & qui ne paroissent pas vrai-semblable, m'engage à vous faire part, Monsieur, de celle qui vient de m'arriver; je ne croyois pas augmenter votre Recueil quand vous me l'avez confié: mais je vois avec douleur que je n'y tiendrai que trop une place considérable & distinguée.

Quand je n'aurois pas la permission de vous instruire de cet événement, je vous en aurois fait part sans vous nommer la personne intéressée, pour vous demander la seule consolation que mon cœur puisse espérer

en vous parlant de ma douleur.

Vous connoissez Eliante, vous avez partagé les délices de sa société, que l'absence de son mari lui permettoit de montrer dans tout leur jour, vous avez rendu justice à ses agrémens, à sa figure, à son caractère & à sa vertu: Mais qui plus séduit que moi par tout ce qu'elle mérite, a pû se soumettre à toutes les complaisances qu'une femme aimable, & qui se sent aimée sçait exiger, discours flatteurs, Lettres vives, caresses tendres, tout m'étoit prodigué, j'en vivois, tout enfin m'étoit accordé, à la réserve d'une faveur qui met le comble à l'amour, qui en est la preuve & le sceau, & qu'une honnête femme ne compte plus pour rien quand elle a donné son cœur. Persuadé de cette vérité, je me suis souvent plaint à vous de cette cruelle réserve, & je vous en ai

parlé d'autant plus librement
 qu'elle vous avoit fait l'aveu du
 goût qu'elle disoit ressentir pour
 moi : flatté de sa confiance, ou
 peut-être pour adoucir mes peines,
 vous avez toujours pris son parti ;
 quand l'amour me forçoit à la
 condamner, & quand je vous di-
 sois que ces femmes si réservées
 qui sçavoient se battre de sens
 froid, étoient les plus dange-
 reuses de toutes les Coquettes.
 Quelles raisons n'avez-vous point
 sçû m'apporter pour excuser ce
 prétendu raffinement de coquet-
 terie que je lui reprochois : je me
 suis laissé condamner, charmé
 peut-être d'éprouver cette con-
 tradiction, car on ne peut pré-
 voir, décrire & définir les cruels
 combats de la réflexion & de la
 passion ; enfin, le croiriez-vous,
 cette Eliante que vous avez vûë si
 vive, si enjouée : Morne, abba-
 tue depuis quelque-tems m'in-

quiétoit, & me perçoit le cœur par de nouvelles inquiétudes : tous les jours je la conjurois, les larmes aux yeux, de me confier ses peines. A qui pouvoit-elle s'en expliquer ? Qui pouvoit les partager aussi parfaitement ? Jugez de mes instances. Enfin, après quinze jours des importunités les plus réitérées, elle m'a donné un rendez - vous chez elle. De quoi l'espérance de l'amour n'est-elle pas assez sotte pour se flatter ? Dans l'instant mes idées ont changé, je n'ai point douté de mon bonheur, mon cœur s'est persuadé que sa tristesse étoit l'effet d'une vertu mourante, & je me suis rendu chez elle avec les désirs de l'amour, & la confiance d'un amant triomphant : Je l'ai trouvée triste, & ma vûe a semblé redoubler ses douleurs, ses larmes ont coulé, les sanglots ont mille fois interrompu ses pa-

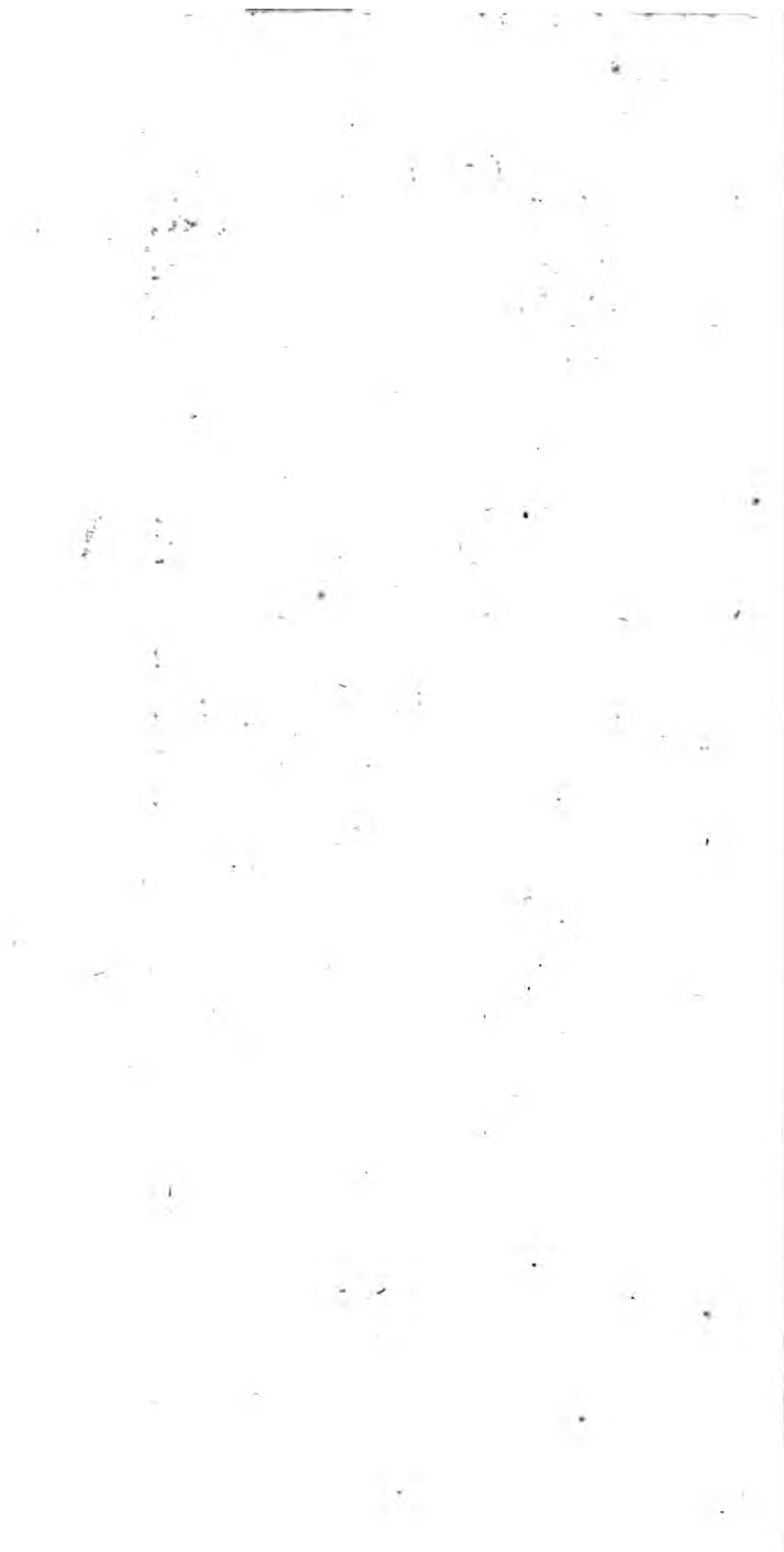
roles. Quelle situation pour un
 amant, j'ignore tout ce que j'ai
 pû lui dire pour la rassurer, mais
 je sçais que j'ai parlé long-tems
 sans rien avancer; enfin, après
 avoir fait l'éloge de ma probité,
 juré même l'excès de l'amour
 qu'elle avoit pour moi, elle a
 fini par me dire en tombant à
 mes pieds, je vais vous donner
 des preuves de la plus grande
 confiance; mais à qui puis-je con-
 fier d'aussi grands malheurs?
 qu'allez-vous devenir? la - t'elle
 ajouté, vous m'aimez, ses larmes
 l'ont encore interrompue: ache-
 vez donc de m'éclaircir, lui ai-je
 dit, est-il un état plus cruel que
 l'incertitude où vous me laissez?
 Après quelques instances réite-
 rées, elle m'a dit enfin: je suis
 grosse. A ces mots cruels mon
 état & le serrement de mon cœur
 ont été plus affreux que sa pro-
 pre situation; nous avons gardé
 quelque-

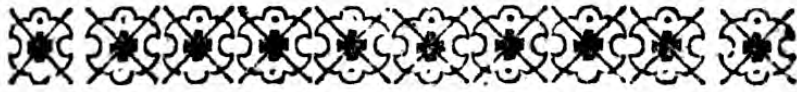
quelque-tems le plus cruel silence, elle attendoit l'arrêt que j'allois prononcer, la probité l'a emporté sur les reproches, je lui ai offert les secours qui dépendoient de moi : Vous sçavez que son mari est absent depuis un an, & je crois que vous êtes un des principaux motifs de cette singulière confiance, car vous pouvez seul retenir son mari dans l'éloignement : aussi pour vous engager plus sûrement à lui sauver la vie, elle a exigé de moi de vous en conjurer, & vouloit sans doute, pour conserver votre estime, vous ayant fait l'aveu du penchant qu'elle avoit pour moi, que je me chargeasse dans votre esprit du malheureux état où elle se trouve réduite : mais je suis trop sincère pour blesser la vérité. Après vous avoir conjuré de lui rendre cet important service par toute l'amitié que vous avez

pour moi , & tous les sentimens dont vous êtes capable : convenez qu'il n'y a point de situation comparable à la mienne , je la tirerai de peine , & je ne puis m'en séparer qu'elle n'ait plus aucun sujet de crainte. Que de douleurs je vais essuyer , son aveu revient sans cesse me déchirer le cœur. Un jeune homme qu'elle connoissoit à peine est l'Auteur de sa disgrâce ; elle n'a pas voulu le voir depuis , & je n'en puis douter par toutes ses Lettres qu'elle m'a remises , & qu'elle me remet tous les jours ; il a profité d'un instant que mon amour , ma constance , sa confiance & sa tendresse même n'ont pû me procurer. Mais le pourrez - vous croire , mon cœur souffre encore d'autant plus qu'il l'adore ? Que le détail de son aventure me l'a fait excuser pendant que l'événement me la rend méprisa-

(27)

ble. Le choix qu'elle a fait de moi pour se tirer de peine, la justice qu'elle rend à ma probité, l'aveu même qu'elle vouloit que je vous fisse, tout présente à mon esprit une excuse dont mon cœur est révolté. Plaignez votre malheureux ami, secourez la malheureuse Eliante : hélas ! Nous n'avons plus de commun que le malheur. Adieu je succombe à tant de peines, & jamais votre présence ne me sera plus nécessaire.





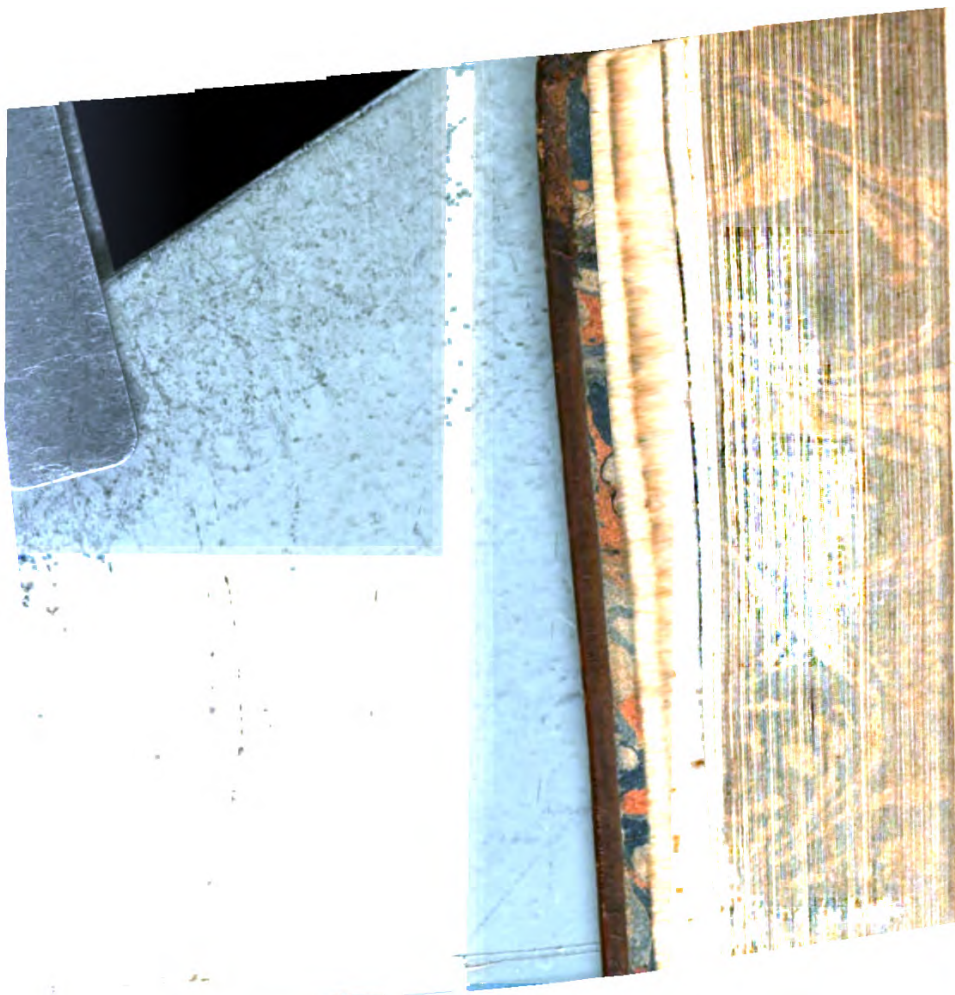
HISTOIRE

DE BEDIHULDGEMAL ,
Fille du Roi des Esprits ,
& de Seïfulmulouk , Fils
du Roi d'Egypte.

Tirée d'un Manuscrit Arabe.

ON lit dans l'Histoire de l'ancienne Egypte , que le Roi Hasm , Fils du Roi Ahuand , faisoit observer une discipline très-exacte dans ses nombreuses Armées , que ses richesses étoient immenses , & que le nombre de ses Sujets étoit si grand , qu'on ne pouvoit le compter ; en un mot , que sa puissance étoit redoutable , car il avoit quatre cens Villes fortes avec un nombre infini de Palais & de Jardins Royaux.

A



Ce Prince é
qu'on trouve
d'Égypte un
régne , qui
son caractere

Un jeune l
mentreuil ,
ravissante , &
se du vin qu'
tir les consé
faisoit , se pu
qui lavoit le
du Roi ; une
claves de ce P
sa beauté fit
sur son cœur

(3)

pris , qu'elle se nommoit Aziz , elle se retira. Quelques jours après la belle Aziz lui fit sçavoir par un Eunuque le tems & le lieu qu'elle avoit choisi pour le voir ; il vòla plus promptement au rendez-vous que le Faucon ne fend les airs , & son empressement fut payé par des plaisirs impossibles à décrire : leur commerce fut quelque-tems secret.

Le Roi demanda un jour à ses Courtisans , quel étoit le mets qui leur paroissoit le plus exquis , il y en eut un qui l'assura que des petits Oiseaux cuits avec du sucre , du poivre , du giroffle , du piment , du saffran avec de l'huile d'amande douce étoit la meilleure chose qu'on pût manger. Le Roi surpris de ce mélange parut douter de sa bonté. Le Courtisan courut chez lui faire le ragoût qu'il avoit annoncé , & le porta au Roi , qui le trouva si

(4)

bon qu'il en envoya une partie à la belle Aziz ; celle-ci de son côté le partagea avec Ahmenttevail , & celui-ci pria un de ses amis d'en venir manger avec lui : mais il fut bien étonné de trouver dans le corps d'un de ces petits Oiseaux un Diamant magnifique. Ce faux ami né jaloux du bonheur de tous les autres hommes se douta de la vérité , & rendit compte au Roi & du ragoût & du Diamant , jugeant aisément que lui seul pouvoit être intéressé à cette aventure , & qu'il reconnoîtroit l'Esclave qui le trahissoit. Ce rapport fit tout l'effet que ce méchant homme avoit prévu , & le Roi ordonna qu'on amenât Ahmenttevail en sa présence. En arrivant devant son Trône , il apperçut la belle Aziz debout , & dans l'abbattement de la plus grande douleur ; le Roi après avoir fait retirer tout le monde ,

(5)

se tourna du côté de son Esclave & lui dit : tu es bien ingrate , quelle raison a pû t'engager à me trahir ? Quoi , les égards que j'ai eu pour toi , les préférences que je t'ai accordées , & les bienfaits dont je t'ai comblé n'ont pû toucher ton cœur ? Comment du moins n'as tu pas redouté mon couroux ? Prince , lui répondit la belle Aziz , deux choses m'ont fait manquer à mon devoir , le destin le vouloit ainsi , & l'amour s'est emparé de mon cœur , en cet état, je l'avoüe, j'ai oublié vos bienfaits , & je n'ai point redouté votre couroux , un cœur rempli d'amour connoît-il quelque danger ? Je suis coupable , punissez-moi , je le mérite , depuis long-tems je suis préparée à votre vengeance. Cette réponse & ce mépris de la mort étonnerent le Roi Hasm , il réfléchit quelque-tems , & s'adressant à Ah-

menttevail, il lui demanda d'où il étoit, je suis de votre Capitale, lui répondit-il, tu n'ignore donc pas qui je suis, continua le Prince, qui peut t'avoir rendu assez téméraire pour aimer une de mes femmes? Je connois, reprit Ahmenttevail la grandeur de ma faute, je conviens que la cruauté que tu dois exercer sur moi est légitime, mais j'ai conçu pour ton Esclave la plus violente passion, elle a répondu à mes vœux, je n'ai plus rien à desirer dans ce monde, je m'attends à souffrir les plus grands supplices, mais je mourrai content, puisque j'ai possédé un si grand bien. Le Roi fut interdit de cette réponse, il ordonna cependant qu'on lui amenât l'Eunuque qui avoit favorisé la belle Aziz; malheureux, lui dit-il, à qui j'avois confié mon honneur & la garde de celle que j'aimois le plus, pourquoi m'a tu

(7)

trahi ; elle m'a gagné par ses présens , lui répondit-il , y a-t'il quelqu'un que les richesses ne puissent corrompre ? Hasm alors ordonna que l'on fit venir le faux ami d'Amenttevail , il lui reprocha d'avoir trahi l'amitié , & d'avoir rendu sa honte publique , & donna ordre qu'on le conduisît au supplice , & se tournant ensuite vers les trois coupables , je vous pardonne , leur dit-il , à cause de votre sincérité , je donne la liberté , l'Eunuque , & la belle Aziz à Ahmenttevail , il accompagna cette belle action d'un riche présent qui fit la fortune de ces heureux amans , qu'un mariage unit à jamais.

Un Prince aussi généreux sur les propres sentimens de son cœur , & qui sçavoit autant vaincre ses passions , rendoit ses sujets heureux , & n'avoit d'autre chagrin sur le Trône que celui d'a-

A iiij

voir perdu tous ses enfans, que la mort lui avoit enlevés. Après avoir réfléchi sur la rapidité du tems qu'il avoit déjà vécu, & s'être bien convaincu qu'il ne pouvoit plus esperer de successeur, il forma la résolution d'abandonner les affaires de son Royaume, & de se retirer dans un endroit écarté de son Palais, il se couvrit de mauvais habits, mit sur sa tête un vieux bonnet, & défendit sur peine de la vie, qu'on le vint interrompre pendant les premiers quarante jours qu'il vouloit passer dans la solitude, & dans le recueillement de la priere. Cette conduite étonna tout le monde, & le Peuple commençant à murmurer, trois de ses grands Vizirs, du nombre desquels étoit Edrenouck, pour lequel il avoit le plus de bontés, résolurent de s'exposer à toute la sévérité du Roi, plutôt que de lui laisser

(9)

ignorer le danger que sa retraite lui faisoit courir. Ils forcèrent la garde des Eunuques, & parvinrent jusqu'à la retraite du Roi, qu'ils trouvèrent en prieres; Prince, lui dirent-ils, en se prosternant à ses pieds, nous vous apportons nos têtes, nous déobéïssons à vos ordres sacrés, que ne méritons-nous pas? Mais aussi que ne devons nous pas faire pour sauver des jours aussi précieux que les vôtres? Quelle réflexion, quelle crainte doit empêcher vos Vizirs de vous instruire de ce qui se passe! Sçachez donc que vos Peuples sont prêts à se soulever, & que vos Armées sont au moment de se révolter. Hasm les regarda d'abord avec étonnement, ensuite avec bonté, il les fit relever, & leur dit: Vous vous avoüez coupables, je vous pardonne votre témérité; mais, que m'importe que mon

Royaume me soit enlevé , il y a trop long-tems que je régne ; de quoi me sert la soumission de tant de Peuples , si je n'ai point d'enfans qui puisse hériter de mes Etats ? Seigneur , lui dirent alors les Vizirs , votre humilité devant le Seigneur est un devoir dont vous pouvez vous acquitter sur le Trône , & qui lui sera d'autant plus sensible , qu'il est plus rare à la place où vous êtes , mais songez qu'il n'est point de retraite paisible pour un Roi qui a régné comme vous , trop bien & trop long-tems , tout usurpateur doit nécessairement le priver de la vie en lui arrachant la Couronne ; croyez-nous donc , ne désespérez pas des bontés du Tout-puissant , regnez & gouvernez votre Royaume aussi sagement que vous avez fait jusques-ici. Le Roi qui commençoit à être frappé de leurs raisons , acheva de se

(11)

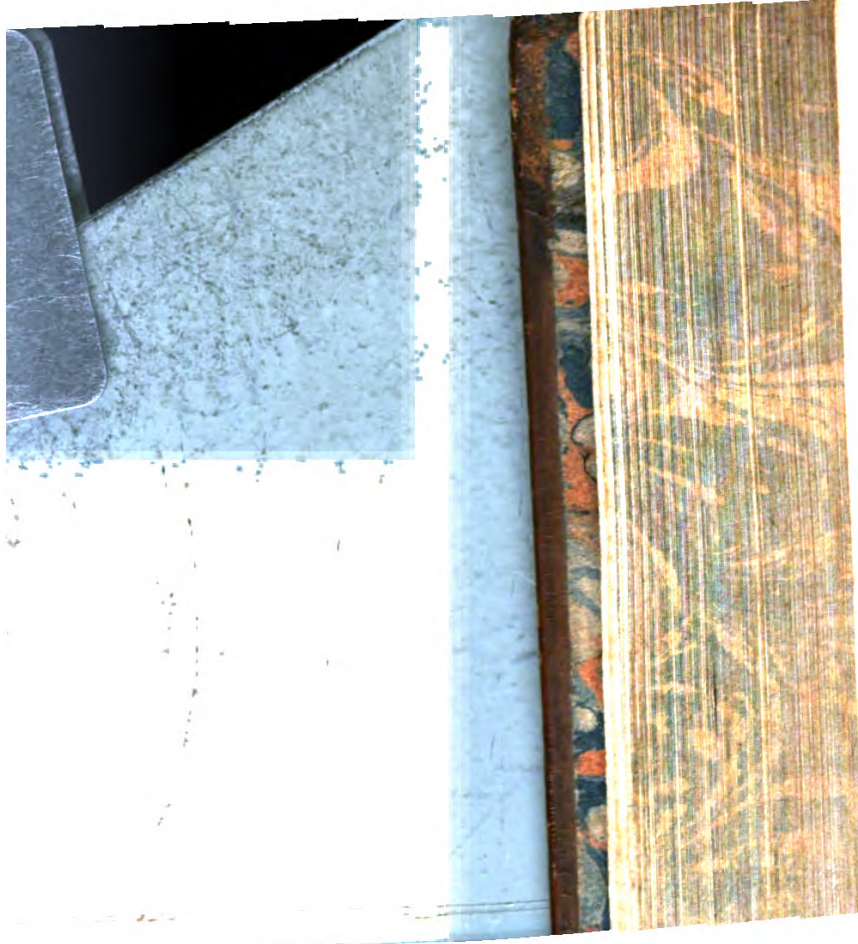
déterminer par les Astrologues qu'ils envoyèrent chercher , & qui assurèrent le Roi qu'il auroit un enfant, mais que ce ne pouvoit être qu'avec la Princesse Cathan , fille de Heumr , Roi de l'Arabie heureuse. Le Roi avallant à longs traits le miel de l'esperance , oublia toutes les résolutions qu'il avoit formées , fit aux Astrologues & à ses trois Vizirs des préens dignes de sa grandeur , & donna tous les ordres nécessaires pour faire partir incessamment Edrenouck pour aller demander la belle Cathan ; il voulut le faire paroître en Arabie avec un éclat qui répondît à sa grandeur ; il fit tirer de son Trésor la charge de cinquante Chevaux , des plus belles étoffes de toile d'or ; il choisit cent Esclaves les plus beaux des deux sexes , qu'il chargea chacun d'une bourse qu'ils devoient présenter

au Roi Heumr avec un beau Collier de Perles , & sept Diamans qui brilloient la nuit pour être offerts à la Princesse , ces magnificences ne lui paroissant point encore suffisantes , il fit prendre dans ses Ecuries cinq cens de ses plus beaux Chevaux , parmi lesquels il y en avoit cent d'Arabie , il les fit couvrir de harnois d'or massif ornés de pierreries. Cette magnifique Ambassade étoit si nombreuse , qu'en arrivant sur les frontieres de l'Arabie heureuse elle épouvanta tous les Peuples. Le Roi Heumr lui-même fut allarmé des recits qu'on lui fit ; on l'assuroit qu'une Armée formidable d'Egyptiens venoit fondre sur ses Etats ; il envoya , pour s'instruire de la vérité , un Officier de sa Garde , qui fut reçu avec toute la magnificence possible , & renvoyé chargé de présens par Edrenouck , qui fut

accueilli, & ne reçut que des fêtes & des acclamations de tous les Peuples jusqu'à la Ville Capitale, auprès de laquelle il établit son Camp. L'Ambassadeur eut promptement audience, & présenta la Lettre de son Maître. Voici ce qu'elle contenoit :

*LETTRE D'HASM,
Roi d'Egypte, à Heumr, Roi
de l'Arabie heureuse.*

« Ma gloire est obscurcie, il « manque quelque chose à mon « bonheur, & le grand Prophé- « te ne me promet tout ce que « je desir, qu'en obtenant l'al- « liance du grand & à jamais cé- « lebre Heumr, Roi de la super- « be Arabie heureuse, Edrenouck « mon premier Vizir vous témoi- « gnera, Seigneur, que la Prin- « cesse Gathan est la houri la plus « précieuse de mon bonheur. »



(
Le Roi de
Lettre à son fr
présens qu'Edre
ta avec la véné
toient, & lui r
au commandem
Maître, il fit r
deur d'une mag
fit manger à se
servir tout ce c
de plus rare. E
jours logé dans
té avec une ma
gale, pendant
fit préparer des
gnifiques que
... Et voici l

(15)

seriez le Maître de choisir, je «
n'en ai qu'une, je vous l'envoye «
souverain Seigneur, disposez-en «
comme vous pouvez faire de «
tout ce que le grand Dieu m'a «
donné.»

Il remit à Edrenouck la dote
de sa fille, qui consistoit en sept
cens Elephans chargés des plus
belles étoffes de Bengialé, de
Kiambaï, & d'un nombre infini
de raretés dont on ne pouvoit
estimer la valeur. L'équipage de sa
fille étoit superbe, il y joignit des
Esclaves sans nombre, & le Vizir
Edrenouck sans aucun ac



poufa le jour même de son arrivée, bientôt elle devint grosse, & malgré toutes les inquiétudes que ressent un vieux mari pendant la grossesse de sa femme : la Reine mit au monde un fils, cet événement pensa couter la vie au Roi, tant sa joie fut immodérée. Les fêtes, les présens, en un mot les Trésors de l'Egypte ouverts, furent les moindres preuves du contentement parfait que le Roi ressentoit de cette faveur du Ciel.

Cependant le hazard voulut que le même jour il nâquit un fils au Vizir Edrenouck. Le Roi fit mettre ce grand Ministre à sa Table, & lui dit après le repas, faites apporter votre fils dans mon Palais, je veux confier la nourriture du mien à votre femme, je donnerai le vôtre à la mienne, & quand mon fils sera Roi, son frere de lait deviendra son

son Vizir : La volonté du Roi fut exécutée , son fils fut nommé Seifumulouk , & celui du Vizir Saïd.

Les Astrologues qu'on avoit fait assembler pour assister à la naissance du Prince , tirèrent son horoscope , & trouvèrent que les premières années de sa jeunesse seroient remplies d'avantures fâcheuses & extraordinaires. L'idée de ces malheurs troubla le Roi pendant quelques momens , mais la joie d'avoir un fils , qu'il désiroit depuis si long-tems , lui persuada que les Astrologues pouvoient se tromper ; car la confiance ou la méfiance qu'on a dans les superstitions , dépendent beaucoup de la situation du cœur.

Seifumulouck & Saïd furent élevés dans le Palais avec tous les soins que peuvent prendre de tendres meres , qui s'aimant elles-mêmes , inspirèrent à leurs

enfans dès le berceau la plus tendre amitié. Ils vécurent dans le sérail jusqu'à l'âge de sept ans , alors on les en fit sortir pour apprendre toutes les sciences , tous les jeux & tous les exercices. Quand la raison eut dissipé en eux les ténèbres de l'enfance , le Roi se plaisoit à leur entretien , il étoit presque toujours avec eux , & lorsqu'il pouvoit se déterminer à ne pas regarder Seifulmulouk , ce n'étoit que pour voir Saïd , ce jeune homme méritoit d'aussi tendres sentimens , il étoit si bien né , il témoignoit tant d'attachement pour celui qui devoit être son Maître , que malgré l'amitié dont le Prince lui donnoit des preuves , il ne sortoit jamais de la soumission & du respect qui lui convenoit. Seifulmulouk avoit de son côté toutes les perfections que peut donner un heureux naturel joint

à l'éducation la plus complète ,
 mais l'amitié qu'il avoit pour
 Saïd en étoit & la preuve & le
 triomphe.

Le Prince Seifulmulouk avoit
 à peine dix-huit ans, que le Roi
 qui n'étoit occupé que des pré-
 sents qu'il pouvoit lui faire , se
 souvint d'un vieux coffre qu'il
 avoit fait mettre autrefois dans
 son Trésor , il en fit la descrip-
 tion à son Tresorier , lui donna
 ordre de l'apporter , il fut obéi ,
 & dit au Prince emportez-le , il
 renferme des choses que l'on m'a
 dit être très-précieuses , il y en a
 même quelques-unes qui doivent
 avoir appartenu au Prophete Sa-
 lomon. Le Prince de retour dans
 son appartement, en fit l'ouver-
 ture , & trouva qu'il renfermoit
 des étoffes d'or , des vazes , &
 des bassins du même métal , avec
 une bague de la plus grande
 beauté , sur laquelle il y avoit des

caractères hébraïques gravés, & qu'il trouva juste à son doigt. Il étoit seul quand il examina les richesses de ce coffre, ainsi Saïd ne put sçavoir l'effet que produisit sur son cœur un Portrait qu'il trouva dans le fonds de ce même coffre, d'abord qu'il l'eut considéré, il avala le poison subtil de la plus violente passion, il tomba dans une mélancolie dont le Roi & toute la Cour furent bientôt extrêmement inquiets, la solitude suffisoit à son cœur, & Saïd ce cher ami qui couchoit toujours avec le Prince, fut un jour bien étonné de ne le point trouver à ses côtés en s'éveillant, son inquiétude fut d'autant plus forte, qu'il étoit allarmé du secret que le Prince lui faisoit de sa mélancolie; il se leva plein d'inquiétude, & trouva le Prince dans son Cabinet baigné de larmes, il lui fit les plus tendres

instances pour obtenir sa confiance , mais elles furent inutiles : Cependant , le changement arrivé dans l'humeur du Prince , faisoit d'autant plus craindre pour sa santé qu'elle commençoit à paroître alterée. Le Roi s'écrioit à tous les instans , la prédiction des devins commence-t'elle à se vérifier ; mais qu'a-t'il , que peut-il avoir ce fils si cher : car il ne répondoit rien à toutes les questions qu'on lui faisoit , il paroissoit même qu'elles ne lui caussent que de l'importunité ? Dans ce cruel état , le Roi fit assembler son Conseil sur cette importante affaire , il fut résolu qu'on ordonneroit des prières publiques , & qu'on attacheroit sur le Prince quantité de passages de l'Alcoran ; ces remèdes , quoique très-bons & très-usités, n'ayant apporté aucun soulagement , on assembla les plus célèbres Médecins , qui

convinrent unanimement que le mal n'avoit que la mélancolie pour principe, & que le danger du Prince étoit d'autant plus dangereux que la Medecine n'avoit point de remède pour cette incommodité. Enfin, le Prince paroissant en danger de sa vie, tous les Grands du Royaume s'assemblerent, & convinrent que Saïd demanderoit au Prince, avec de nouvelles instances, le sujet de son chagrin, ajoutant que s'il ne pouvoit obtenir cet aveu, il falloit qu'il fît semblant de se tuer : Le Roi approuva cet avis. Saïd après avoir inutilement renouvelé ses instances auprès de Seifulmulouk, lui dit enfin : quoi Seigneur, vous m'aimez, vous croyez que les sentimens de l'amitié vous sont connus, & vous pouvez refuser d'instruire un ami qui peut au moins vous soulager dans votre peine, si vous daignez lui en faire confi-

dence ; non, s'écria-t'il, je ne le vois que trop , & je ne voulois pas me le persuader , l'amitié n'est pas faite pour les Princes , je veux me punir de l'avoir ressentie pour vous , & d'être ainsi la dupe de mon cœur. A ces mots il tira son poignard , il étoit si véritablement touché , que l'Histoire assure qu'il se feroit en effet percé si le Prince ne se fût jetté sur lui avec transport , & ne lui avoit saisi le bras ; cher Saïd n'attendez pas sur vos jours, s'écria-t'il , que deviendrois-je si je vous perdois ? Vous serez satisfait , son visage alors se couvrit d'une rougeur qui dénottoit l'embarras de son cœur ; mais comment avouer , reprit-il , un sentiment qui me fera perdre votre estime & celle de tous les gens senez , regardez le sujet du trouble de mon cœur , lui dit-il , en lui montrant le fatal Portrait. Saïd applaudit à son choix , flatta sa passion , & lui dit :

il n'y a point de Princesse, il n'y a point de femmes dans l'univers, que l'on puisse refuser au Prince de l'Égypte ; mais elle m'est inconnue, reprit Seifulmulouk, je ne connois que son Portrait, il y a peut-être cent ans que cette beauté n'existe plus, jugez de ma honte & de ma douleur. Saïd comprit alors tout le mystère de la conduite du Prince, & prévoyant l'embarras que cette triste aventure alloit lui causer, il examina avec une extrême attention la boîte qui renfermoit cette divine peinture : au milieu des fleurs & des ornemens qui entrelaçoient les pierres précieuses dont il étoit orné, il découvrit quelques caractères ; car si l'on a vanté les yeux de l'amour, l'on peut avec autant de vérité célébrer ceux de l'amitié. Saïd bien convaincu d'avoir reconnu des caractères, se persuada qu'il en pourroit avoir l'explication,

l'explication , après bien des recherches , il trouva un sçavant retiré dans une Montagne auprès de Memphis , qui lui dit ces caractères apprennent que c'est le véritable Portrait de Bedihuldgemal , fille du Roi d'Irem ; Saïd avoit cependant averti le Roi Hasm de tout ce qui s'étoit passé , & la meilleure santé du Prince avoit indiqué le soulagement que son ami lui procuroit. Il lui fit part ensuite de la découverte qu'il avoit fait du nom & du Pays de la Princesse ; où la trouver , s'écria le Prince avec douleur ? Qui sçait si elle respire encore , peut-être n'a-t'elle jamais existé , il se peut faire encore qu'elle soit un esprit , j'ai quelque idée d'en avoir entendu parler sur ce ton , jamais elle ne voudra de mon fils. Fatal Portrait ! continua-t'il , comment s'est-il trouvé dans ce coffre ? je me souviens qu'un sa-

ge , peu de tems après la naissance de mon malheureux fils , pour reconnoître quelque plaisir que je lui avois fait m'en fit présent comme d'une chose singuliere , & qu'il me recommanda de le garder avec soin. Que ferons-nous , mon cher Saïd ? il lui répondit , je flatterai toujours sa passion , en lui promettant d'envoyer de tous les côtés du monde pour apprendre des nouvelles de cette Princesse , peut-être vous en sçauvez en effet , peut-être aussi que dans cette intervalle le Prince se guérira d'une passion aussi légèrement fondée : Le Roi Hasm approuva ce conseil , & fit partir deux cens personnes distinguées pour aller à la recherche de Bedihuldgemal. Cette démarche produisit quelque calme dans l'esprit du Prince , il promit en son particulier un Chameau chargé d'or , & des honneurs sans

nombre à celui qui lui en apporteroit des nouvelles.

Le Vizir Edrenouck sensible à l'état où l'amour du Prince réduisoit le Roi , & plus sensible encore aux malheurs inévitables, si l'Egypte perdoit Seifulmulouk , voulut essayer de ramener son esprit par des exemples convaincantes ; il lui fit demander audience , & le pria d'écouter le récit d'une Histoire arrivée au Prince de Khorassan , Seifulmulouk y consentit par politesse , & le Vizir prit ainsi la parole :

*H I S T O I R E D E
Naz-Rayyar , Gouverneur de
Babilone , & d'un Prince du
Khorassan.*

Il y avoit dans le Khorassan un Roi prudent & éclairé , dont le fils se distinguoit par une sagesse consommée , ce Prince apperçut un

jour en revenant de la chasse , beaucoup de monde assëmlé dans une des places de la Ville il en demanda la raison , & il apprit que ceux qui se préparoient à partir pour la Mecque , attiroient la curiosité du Peuple en attendant la grande Caravanne qui devoit passer incessamment. Ce récit reveillant dans son cœur, le saint désir qu'il avoit toujours conservé de faire un voyage recommandé par la Loi , il pria sur le champ le Roi son pere de trouver bon qu'il se joignît à la Caravanne. Cette proposition lui causa la plus vive douleur , ce fut envain qu'il essaya de le détourner d'un pareil dessein. Il fit donc préparer tout ce qui convenoit à un homme de son rang , dans le peu de tems qui lui restoit , il embrassa son fils en répandant un torrent de larmes , & lui recommanda de voir à Babilone Naz-

rayyar son ami, & Gouverneur de cette Ville. Le voyage du Prince fut heureux dans les commencemens, mais il s'écarta de la Caravanne ; quand il fut auprès de Babilonne, des voleurs l'attaquèrent & le blessèrent, ceux qui l'accompagnoient le portèrent à Babilonne chez Naz-rayyar, le Prince s'acquitta de la commission du Roi son pere, & Naz-rayyar eut tous les soins imaginables de sa guérison, indépendamment de l'hospitalité qu'il exerçoit avec zèle, parce qu'elle est recommandée par le saint Prophète : que n'auroit-il point fait par rapport au souvenir que le Roi lui conservoit ? De plus, il reconnut sans peine les qualités personnelles de ce jeune Prince. Les richesses de Naz-rayyar étoient si grandes, qu'on ne pouvoit les compter, & sa bonne réputation étoit encore

plus considérable que ses richesses, il ne négligea rien de tout ce qui pouvoit amuser ou dissiper le Prince pendant sa convalescence.

Un jour le Prince en revenant du Bain, & prêt à rentrer dans la Maison de son ami leva les yeux, & fut frappé de la beauté d'une femme qu'il apperçut à la fenêtre, d'une Maison qui ne lui parut avoir aucune communication avec celle de Naz-rayyar, il conçut pour elle un violent amour, que son ame portée toute entière dans ses yeux, suspendit toutes ses autres fonctions, & le rendit immobile; Naz-rayyar, que le hazard conduisit dans le même endroit, le trouva dans cette situation, les questions qu'il lui fit le tirèrent d'un état qu'il attribua d'abord à la chaleur du Bain, que sa santé ne lui permettoit pas encore de soutenir;

mais le Prince lui dit , vous vous trompez , mon cher Naz-rayyar , lorsque j'y pensois le moins , je suis tombé dans des filets , dont il est impossible que je m'arrache , je sens que je mourrai , si je ne possède la beauté dont le premier coup d'œil m'a réduit dans la situation où vous m'avez trouvé ; alors il lui dépeignit la femme qu'il avoit vûe , & lui montra la fenêtre à laquelle elle avoit paruë , elle appartient à un des voisins , sans doute vous devez la connoître , ainsi vous pouvez aisément trouver les moyens de m'en rendre possesseur. Naz-rayyar , quoiqu'un peu émû de ce discours , sans que le Prince pût s'appercevoir de l'altération de son cœur , lui dit : ne désesperez pas de votre guérison , dans quatre mois vous serez satisfait : Quoique le terme lui parut long , cette réponse mit le Prince au

comble de la joie , & l'espérance s'empara de son cœur. Cependant Naz - rayyar fit appeller sa femme ; car c'étoit-elle en effet , dont le Prince lui avoit parlé , & lui dit : nous ne pouvons plus vivre ensemble , il faut nous séparer , prenez chez moi , non-seulement tout ce que vous m'avez apporté , mais encore tout ce qui est à votre gré , & retournez chez votre pere ; cette femme accoumée à l'amour d'un mari qui ne vivoit que pour elle , qui ressentoit les mêmes sentimens pour lui , & qui s'attendoit à le trouver aussi tendre & aussi empressé qu'il l'étoit encore quelques momens auparavant , fut accablée d'un discours qui la pénétoit si vivement , & auquel elle étoit si peu préparée. Qu'ai-je entendu , mon cher Naz - rayyar , s'écria-t-elle avec douleur , comment en aussi peu de tems votre cœur a-t'il

changé , & comment ai-je pû mériter votre haine , me soupçonnez-vous de quelque infidélité ? Non , reprit Naz-rayyar , je ne vous reproche rien , mais le destin veut notre séparation , croyez que ce n'est pas sans douleur que je m'y soumets , obéissez-moi pour la dernière fois , & n'abusez pas de l'état où je suis , un rien pourroit déranger ma vertu , & la résolution que j'ai prise ; sa femme fit encore quelques efforts pour le ramener ; mais voyant qu'ils étoient inutiles , elle prit les mille pièces d'or qu'elle avoit apporté en dot , & se retira chez son pere , nommé Bezzas , un des plus riches Marchands du Pays ; le malheur de sa fille le pénétra de douleur , de quel crime es-tu donc coupable , lui demanda-t'il ? d'aucun , lui répondit-elle , ou du moins je l'ignore. Bezzas accourut chez Naz-rayyar , pour lui

demander le sujet de son divorce , si ma fille est coupable , je la punirai , lui dit-il ; si elle ne l'est pas , pourquoi nous faites vous un affront si sanglant ? Naz-rayyar lui protesta de nouveau qu'il n'avoit rien à lui reprocher , il ajouta même qu'il ne l'avoit jamais tant aimée , & qu'enfin son cœur étoit percé du glaive de la séparation : Bezzas ne pouvant tirer d'autre éclaircissement , ne douta point que la tête de son gendre ne fût dérangée , & se retira fort peu satisfait.

Cependant Naz-rayyar en attendant que les quatre mois que la Loi prescrit pour les divorces fussent expirés , faisoit tout son possible pour amuser l'impatience du Prince , & sembla redoubler encore ses attentions pour lui. Quand ce tems fut arrivé , il dit au Prince : c'est à présent que je vais exécuter la parole que je

vous ai donnée ; celle dont votre cœur est épris , est la fille de Bezzas un des plus riches Marchands de cette Ville , vous connoissez sa beauté , je vous réponds de sa vertu , j'ai ici une femme qui n'attend que vos ordres pour en faire la demande , mon Trésor vous est ouvert , vous pouvez en prendre ce qu'il vous plaira. Le Prince pénétré de reconnoissance , embrassa mille fois son ami , il se conduisit par ses conseils , & il obtint la fille de Bezzas , qui rendit d'autant plus de grace à Dieu , quand on lui fit la demande de sa fille , qu'on ne lui demanda point de dot , & qu'il s'écria dans les transports de sa joie : Seigneur je vous remercie d'avoir donné à ma fille , que Naz-rayyar avoit injustement répudiée , un mari qui le retient lui-même à ses pieds.

Le Prince , pour rendre toute la Ville témoin de son amour ,

fit les préparatifs de ses n^oces avec un éclat & une magnificence d'autant plus grande , que tous ses Officiers venoient d'arriver du Korassan avec des Chameaux chargés d'or , pour le reconduire avec l'éclat de son rang : non-seulement il reçut de quoi payer tout ce qu'il avoit emprunté de Naz - rayyar , mais une grande quantité de présens considérables que le Roi lui envoya en reconnaissance de l'accueil qu'il avoit fait à son fils , & des soins qu'il s'étoit donné pour lui. Naz-rayyar fit de son côté un présent considérable au Prince , qui le força d'accepter le Diamant magnifique qu'il portoit ordinairement à son doigt , tout cela se passa la veille des n^oces , le matin qu'elles devoient être célébrées , le Prince reçut un Billet de Naz-rayyar , il étoit conçu en ces termes :

« Tout ce que j'ai de plus cher
 » est à vous , disposez-en , vous par-
 » tez pour le Korassan , permettez-
 » moi , Prince , de n'être pas té-
 » moin de votre départ , & d'al-
 » ler où quelques affaires m'appel-
 » lent nécessairement : assurez le
 » Roi votre pere d'un attache-
 » ment inviolable , & d'une recon-
 » noissance à toute épreuve. »

Le Prince fut surpris de ce Bil-
 let , il en fut même affligé , il
 sembloit que l'absence de son ami
 diminuât son bonheur ; mais les
 choses étoient trop avancées , &
 son amour étoit trop violent pour
 différer jusqu'au retour de Naz-
 rayyar , dont l'absence n'étoit
 point limitée. Il dit à tous ses
 Officiers qu'il partiroit le lende-
 main , & monta sur un Trône
 avec son épouse ; dans le mo-
 ment que la cérémonie du ma-
 riage eut été célébrée , la fille
 de Bezzas , voyant sa vanité fatis-

faite , ressentit quelques momens de joie , son amour propre en quelque façon vengé , lui fit dire en passant la main sur son visage , je vous remercie , ô mon Dieu , Naz - rayyar est bien puni. Le Prince fut étonné de ces paroles , & quand tout le monde fut retiré , il dit à son épouse : ne me déguisez rien , je veux sçavoir ce que vouloit dire ce qui vous est échappé quand je vous ai placée sur le Trône ; elle refusa d'abord de satisfaire sa curiosité ; mais enfin le Prince lui ayant dit qu'il ne passeroit point avec elle des jours tranquilles , si elle avoit quelque chose de caché pour lui , elle lui dit que son nouveau mariage le vengeoit du procédé de Nazrayyar dont elle lui fit le récit ; le Prince plus au fait qu'elle même , & trouvant la générosité de son ami d'autant plus grande , qu'il ne lui avoit seulement pas

fait entrevoir l'obligation qu'il lui avoit, sentit, mais trop tard, une imprudence qu'il se reprocha. On ignoroit le lieu de la retraite de son ami, ses Esclaves disoient qu'il avoit fait les dispositions d'un très-long voyage, le Prince avoit de plus indiqué son départ pour le lendemain, il ne pouvoit plus différer, & les Lettres qu'il avoit écrites à son pere avoient annoncé son arrivée & celle de sa femme : toutes ces raisons l'obligèrent à partir. Mais ne voulant point être moins généreux que son ami, il résolut de se vaincre lui-même, & de ne point toucher à sa femme; quelque peine qu'il lui en coutât, il sçût y parvenir, il l'accabla de toutes les attentions qu'elle pouvoit désirer; & malgré l'amour qu'elle conservoit à Naz-rayyar, elle étoit étonnée d'une modération dont elle ne pouvoit concevoir la raison.

Ce fut dans cette résolution , & agissant en conséquence que le Prince arriva sans obstacle dans le Korassan , il trouva son pere , qui , ne désirant plus rien dans ce monde , après l'avoir embrassé , se démit de son Royaume en sa faveur , & ne fut plus occupé le reste de ses jours , qui ne furent pas de longue durée , que de la priere & de la contemplation des choses célestes.

Le Prince devenu Roi , combla la fille de Bezzas de riches présens , & la voyoit souvent , mais toujours en présence de la Reine sa mere , entre les mains de laquelle il l'avoit remise en arrivant.

Naz-rayyar de retour à Babilonne y rapporta la tristesse qui ne l'avoit point quittée depuis qu'il s'étoit séparé de sa femme ; il négligea ses affaires , le désordre s'y mit , ses richesses lui
avoient

(41)

avoient attiré des envieux , & les Ministres profitant de ce que l'envie débitoit contre lui , trouvèrent moyen de le dépouiller de tous ses biens , & de lui ôter son Gouvernement ; en un mot , cet homme si riche , si noble , si chéri , si considéré fut obligé d'avoir recours à la charité des fidèles pour arriver dans le Korassan ; il ne lui restoit de toutes ses immenses richesses que le Diamant qu'il avoit reçu du Prince , & qu'il avoit toujours conservé. Tout accoutumé que l'on soit dans les Indes à ces affreuses révolutions par les exemples fréquens , elles sont toujours terribles à soutenir. Cependant , Nazrayar prit la chose comme en homme qui connoissoit la fortune , d'autant plus aisément qu'il disoit , j'irai dans le Korassan , je me présenterai au Roi , il sera sans doute touché de ma misere

D

& de l'état où je suis réduit , mais il n'osoit s'avouer qu'il se disoit aussi , je reverrai peut-être ma femme.

Il arriva enfin dans le Korassan , après avoir souffert des peines incroyables , & quand il fut à la porte du Palais , il dit au premier Officier qu'il rencontra :
 » Je vous prie de porter ce Dia-
 » mant à votre Maître , rendez lui
 » compte de l'état où vous me
 » voyez , & dites-lui que j'attens
 » ses ordres. » L'Officier s'acquitta de sa commission , & le Roi comprit d'abord que la fortune persécutoit son ami , il s'approcha d'une fenêtre , & fut pénétré de le voir dans un si cruel état ; il dit à l'Officier d'aller sur le champ faire donner son Troupeau de Moutons à celui qui l'avoit chargé de ce Diamant , & de lui ordonner d'en avoir soin , & de venir lui en rendre compte au

bout de l'année. Naz-rayyar fut extrêmement surpris de recevoir un ordre pareil. Est-ce-là, s'écria-t'il, la reconnoissance qu'il me témoigne de tout ce que j'ai fait pour lui. Hélas mon sort est si cruel qu'il ne me permet pas de désobéir à ces ordres, & qu'il ne me reste aucun parti à prendre ; j'irai donc habiter les Montagnes, & commander aux animaux, il est plus doux mille fois de vivre avec eux qu'avec les hommes' Il prit le Troupeau en compte, sortit de la Ville, fit paître les Brebis, & se nourrit du lait qu'ils lui fournirent. Les maladies ou les Tigres lui enleverent tout son Troupeau dans le courant de l'année, il revint donc au Palais sans un seul Mouton, & le Roi lui fit donner un autre Troupeau ; l'infortuné Berger ne fut pas plus heureux cette seconde année, il ne conserva pas

plus de Moutons, & se présenta encore au Palais du Roi, qui sans le voir le traita comme les années précédentes; cette troisième année fut heureuse à Nazrayar, son Troupeau multiplia au triple, il revint & fit instruire le Roi de son heureux succès. Ce Prince comprenant alors que son ami n'étoit plus en butte aux coups de la fortune, & qu'elle s'étoit enfin lassée de le persecuter, ordonna qu'on le conduisit au bain, qu'on lui donna ses propres habits, & qu'on le ramena au Palais; les ordres du Roi furent exécutés; & quand il sçut qu'il étoit prêt d'arriver, il courut au-devant de lui, l'embrassa, le conduisit dans un Palais qu'il avoit fait préparer, & lui fit présent de cent pieces d'étoffes, de dix caisses pleines d'or, & de cinquante Chevaux Arabes. Indépendamment de tout ce qui

pouvoit lui être nécessaire , il lui envoya vingt Esclaves, & quinze filles de la Chine d'une beauté surprenante.

Naz-rayyar voulut témoigner sa reconnoissance au Roi , mais il lui dit : que ne vous dois-je point , cependant pour réparer l'impres- sion que vous a dû faire la façon dont je vous ai reçu , il est juste que je vous en donne l'explica- tion : Quand j'ai sçu votre arrivée & l'état où vous étiez réduit , j'ai vu sans peine que la fortune vous perfecutoit , j'ai voulu que le terme de votre malheur fût expiré pour exécuter les desseins que j'ai sur vous ; pour en être assuré , je vous ai confié mes Troupeaux , ce que vous avez souffert m'a plus fait souffrir que vous ; mais enfin , je puis aujour- d'hui , sans exposer mes Peuples au danger de partager votre infor- tune , vous prier de gouverner

mon Royaume avec moi , je vous fais mon Vizir , & je suis assuré que mes affaires prospéreront autant entre vos mains que le dernier Troupeau , je ne doute point encore que l'esprit & les sentimens généreux que le Ciel vous a si amplement départi , joints aux réflexions que vous avez faites pendant ces trois dernières années , ne vous aient rendu plus capable du gouvernement que nul autre au monde. Naz-rayyar voulut encore remercier le Roi ; mais le Prince lui dit : ce que je viens de faire ne mérite aucune reconnoissance , je crois travailler utilement pour mon Peuple en vous choisissant : mais pour commencer à m'acquitter en mon particulier , je veux vous faire épouser ma Sœur. Cet honneur est si fort au-dessus de moi , répondit Naz-rayyar , que je n'oserois y prétendre ; vous en êtes plus digne que

vous ne pensez, repliqua le Roi, ne vous opposez pas davantage à ce que j'ai dessein de faire : & Nazrayar lui dit qu'il étoit prêt d'obéir.

Le Roi fit assembler tous les Grands de son Royaume , & prenant par la main la fille de Bezazas , qui étoit couverte de son voile : voilà ma Sœur , lui dit-il , je jure par le Saint Alcoran que je l'ai regardée comme telle ; la surprise de la femme fut si grande, en reconnoissant son mari, qu'elle tomba évanouïe ; le Roi fit sortir tout le monde , & Nazrayar pour la secourir leva son voile , & reconnut ce qu'il avoit tant aimé. La voir & tomber lui-même sans connoissance fut une même chose. Le Roi se retira , & quand ils eurent repris leurs sens, ils s'embrassèrent les yeux baignés de larmes, les paroles ne pouvant exprimer la ten-

dresse de leur cœur. Après ces premiers témoignages de leur constance, qui ne leur permit pas de songer qu'ils avoient des questions à se faire, la curiosité qui suit ordinairement l'amour les engagea à se compter leurs aventures. La fille de Bezzas lui apprit que le Roi ne l'avoit jamais regardée que comme une Sœur, & qu'heureusement il avoit appris le motif de leur séparation le jour même de leurs nœces. Je vous ai toujours aimé, reprit Naz-rayyar; mais vous m'avez sacrifiée, lui répondit sa femme; que m'en a-t'il couté pour remplir les devoirs de l'hospitalité & de l'amitié, s'écria Naz-rayyar, n'en parlons plus, tous les sacrifices que j'ai pu faire sont recompensés, puisque je ne serai jamais séparé de vous.

Le Roi fit un grand festin auquel il invita les deux Epoux, il fit des vœux pour la prospérité
de

de leur union, & déclara Naz-rayar son premier Vizir. Ce Ministre se jeta aux pieds du Roi ; je m'étois imaginé, lui dit-il, que j'étois l'homme le plus généreux parce qu'il m'en avoit couté, mais votre Majesté m'a surpassé sur cet article autant qu'elle surpasse les autres Monarques en toutes les vertus ; je sçais combien je vous suis inférieur en ce même point, lui répondit le Roi, je n'oublierai jamais tout ce que vous avez fait pour moi à Babilone, la fille de Bezzas en est un témoin convaincant, vivons heureux & amis, ce qu'ils firent pendant le cours d'une longue vie, que les habitans du Korassan regrettent encore.

Vous voyez Prince, reprit E-drenouck, qu'il y a des exemples dans le monde, qui prouvent que l'on a pû vaincre l'amour, & je souhaite que celui-ci puisse faire

impression sur l'esprit d'un Prince né pour le bonheur de l'Égypte : mais voyant que Seifmulouk ne lui répondit que par des discours généraux , il jugea plus à propos de se retirer & de laisser produire au tems les impressions que son Histoire pouvoit faire. Cependant , s'étant apperçû que le Prince au bout de quelques mois étoit toujours dans la même situation , il résolut de faire une seconde tentative , il se rendit chez lui , & après lui avoir parlé de son amour avec toute l'insinuation & la douceur dont un vieillard aimable est plus capable que tout autre , il le pria de lui montrer le Portrait qui l'avoit séduit , le Vizir lui donna les éloges qu'il méritoit , & lui dit : ce n'est pas assurément Prince , que je veuille faire aucune comparaison avec ce Portrait , qui dans la vérité est incomparable , mais il me fait

souvenir de celui qu'une Esclave que j'ai eu dans mon Sérail m'a autrefois montré ; c'étoit celui d'une Princesse des Indes qui n'étoit pas assurément si belle que Bedihuldgemal , mais elle avoit la phisionomie modeste , le regard doux , & la vertu étoit peinte sur son front. à un tel degré , que je ne pouvois me lasser d'admirer tous ses traits. L'Esclave après m'avoir laissé long - tems dans une erreur qui me plaisoit , me dit : voyez parce que je vais vous compter , si l'on doit juger sur la phisionomie , je vous en ferai le récit au nom de l'Esclave , poursuivit Edrenouck , si vous croyez qu'il puisse vous amuser ; le Prince y consentit assez froidement , & le Vizir prit ainsi la parole.

*HISTOIRE DE CHADUL ,
Princesse de l'Inde.*

J'étois Esclave de la Princesse Chadul dès sa plus tendre enfance, & les bontés qu'elle avoit pour moi m'avoient non-seulement admise au service le plus particulier, mais je possédois toute sa confiance, & je serois morte auprès d'elle, si par un événement inutile à ce sujet, je n'eusse été enlevée & vendue aux Marchands de qui vous m'avez achetée. Quand Chadul fut parvenue à l'âge de quinze ans, la vivacité de son caractère se développa, & lui faisoit chercher sans cesse tout ce qui pouvoit la dissiper, souvent même elle se déguisoit pour aller aux bains; un jour en venant de prendre ce divertissement, elle apperçut un jeune Tailleur qui lui fit tant d'impres-

sion (a) & qui lui parut si beau, qu'elle m'ordonna de le suivre & de le conduire dans son appartement le plutôt qu'il me seroit possible; je voulus, mais envain, lui faire quelques représentations, le ton dont elle me parla m'obligea de lui obéir; je suivis le Tailleur, & je l'engageai aisément à me suivre, en lui proposant de me faire un habit; quand il fut dans l'appartement de la Princesse, elle lui fit apporter à manger, s'assit à ses côtés, l'embrassa plusieurs fois, mais l'embarras du jeune homme étoit si grand & sa pudeur, sa honte, ou sa foiblesse si forte qu'il refusa ses caresses, & les repoussa même avec une sorte de mépris; la Princesse, du moins à ce qu'elle m'a toujours

(a) Les Bains sont les lieux où les femmes ont le plus de liberté, elles y mangent, elles y jouent entre-elles, & s'y trouvent moins retenues que dans leurs propres Maisons.

dit , feignit de se mettre en fureur , & poussa sa main contre lui sans penser qu'elle tenoit encore le couteau qu'elle avoit pris pour le servir à table : ce jeune homme en fut malheureusement atteint au cœur , & si cruellement qu'il en mourut sur le champ. La Princesse m'appella pour la tirer de cet embarras ; notre premier soin fut de cacher le corps , ensuite elle me recommanda de ne rien négliger pour le faire enlever. Ces commissions étoient délicates , & n'étoient nullement de mon goût , j'esperai cependant que cette dernière aventure rendroit la Princesse plus réservée , elle me le promit dans les premiers instans de son embarras ; après y avoir beaucoup pensé , je ne trouvai point de meilleur expédient pour me défaire du Tailleur , que de m'adresser à un Arabe nommé Uboulouk , c'étoit un

Soldat de la Garde , dont j'avois entendu citer la force & le caractère vif & prompt à la repartie , j'esperai que son emploi & que sa guayeté lui fourniroient les moyens de tromper la vigilance des autres Gardes. Je trouvai en effet le moyen de le faire entrer dans le Palais , & de le conduire à la Princesse , qui lui donna cinquante Sequins , en lui disant emporte ce Coffre , en lui montrant celui dans lequel nous avions enfermé le Tailleur ; je ne puis vous obéir , lui dit-il , si vous ne me montrez ce que renferme ce Coffre : l'appartement des femmes est une chose de trop grande conséquence pour exposer des jours aussi précieux que les miens. Ce fut envain que la Princesse redoubla ses instances , cinquante autres Sequins qu'elle lui donna ne produisirent pas davantage , il fallut ouvrir le Coffre ; ta ca-

riosité, lui dit-elle, est présente-
 ment satisfaite, vas-t'en, prens
 ce Coffre, & pars au plûtôt ; je
 ne suis point encore assez instruit,
 reprit Uboulouk, en s'assoyant
 sans aucun respect, mais je com-
 mence à m'en douter, & plus je
 vois ce cadavre, & plus je veux
 sçavoir dans le plus grand détail
 à quoi je m'expose ; enfin, puis-
 que je dois l'emporter, je ne dois
 point ignorer quel est ce corps,
 comment & pourquoi il se trouve
 ici, & sur-tout qui l'a mis en cet
 état. Tu l'as vû, il ne s'agit que
 de l'emporter, reprit la Princesse
 avec impatience. Uboulouk lui
 laissa dire aussi bien qu'à moi tout
 ce qui nous parut capable de le
 persuader, il n'en fut point émû ;
 & quand nous eûmes cessé de
 parler, je sçaurai, nous dit-il, ce
 que j'ai demandé ou je ne l'em-
 porterai pas. La Princesse fut
 donc obligée de lui tout avoüer ;

voilà qui va fort bien lui répondit l'Arabe, je ne ferai point ce que vous attendez de moi, que je ne fasse ce que vous attendiez du Tailleur. Insolent, s'écria la Princesse, ne crains tu point mon ressentiment ! Non, lui répondit-il froidement, vous êtes déjà assez embarrassée du Tailleur, que feriez-vous encore de moi dans la même situation ? Cela peut être, repliqua la Princesse, mais de quel front ose-tu me faire une pareille proposition. Vous n'avez pas imaginé vous abaisser, lui répondit Uboulouk, en prenant un Tailleur, qu'avoit-il au-dessus de moi ? Au contraire je suis d'une condition plus noble ; Chadul voyant qu'elle étoit des deux côtés dans un danger égal, me pria de la tirer de ce mauvais pas, & de satisfaire Uboulouk, j'y résistai, & Uboulouk, dit-elle, a raison, c'est vous Princesse,

que cette affaire regarde uniquement, c'est donc à vous à vous en tirer. Ainsi Chadul fut obligée de consentir à ses desirs, & le Soldat ayant enveloppé le Coffre de quelques vieilles hardes, trouva moyen de tromper la vigilance de ses camarades, & de se débarasser du corps dont nous n'avons jamais entendu parler. Uboulouk, non content d'avoir deshonoré la fille d'un Roi, voulut encore rendre sa honte publique : un jour qu'il faisoit la débauche avec des gens de la garde du Palais, il se vanta dans la chaleur du vin d'avoir une Maîtresse fort au-dessus de celles qu'ils avoient jamais eu, & qu'ils pourroient avoir. Plus on se moqua de lui & plus il s'échauffa, il en vint au point de parier cinquante Sequins, & quand il eut nommé la fille du Roi, ses camarades étonnés lui dirent : pen-

se à ce que tu dis , songe à la distance qu'il y a d'elle à toi ; vous ne voulez pas me croire , leur dit-il , je pari cinquante autres Sequins que je la ferai venir tout à l'heure ici , le pari fut accepté , il entra dans le Palais & trouva la Princesse qu'il pria de le suivre pour lui faire gagner son pari ; le Roi malheureusement se trouvoit dans une Chambre si près d'elle , qu'Uboulouk d'ayant menacée d'élever la voix , ce qui suffisoit pour la perdre , si elle continuoit à lui refuser sa demande , qu'elle fut obligée d'y consentir. La rage qu'elle avoit dans le cœur contre un homme aussi dangereux , ne lui faisant respirer que la vengeance , elle prit un gros morceau d'opium & le suivit. Elle trouva en effet plusieurs hommes , qui malgré l'état où le vin les avoit mis , furent étonnés de la voir paroître.

tre, & qui voulurent lui témoigner le respect qu'ils lui devoient; mais Uboulouk qui en faisoit les honneurs, leur dit de ne se point contraindre pour elle, & quand il eut pris les cent Sequins du pari, il lui commanda de leur servir à boire. Ce fut alors que la Princesse eut peine à foutenir de si grandes insolences, mais elle eut aussi la facilité de mettre l'opium qu'elle avoit apporté dans la bouteille qu'on lui donna; le vin qu'ils avoient déjà bû rendit son effet beaucoup plus prompt, & la mit en état de s'assurer bientôt de la vangeance qu'elle méditoit, aussi elle leur perça à tous le cœur, & sur-tout au perfide Uboulouk. Après cette sanglante & juste expédition la Princesse revint dans le Palais sans avoir donné le moindre soupçon de son absence. On apprit le lendemain ce massacre avec étonne-

ment ; mais quelque perquisition que le Roi put ordonner on ne put jamais en découvrir l'Auteur. Quelque-tems après le Pere de Chadul conclud le mariage de sa fille avec un Prince voisin de ses Etats, & la Princesse ne pouvant absolument refuser ce mariage, fit faire plusieurs copies de son Portrait ; & c'est, ajouta Edrenouck, suivant le rapport de son Esclave, une de celles qu'elle m'avoit fait admirer. La Princesse m'ordonna donc, poursuivit-elle, de les donner à différens Marchands d'Esclaves, en leur promettant le prix qu'ils demanderoient d'une Esclave vierge à peu près de son âge, & qui lui ressembleroit. L'espoir d'une récompense qui n'avoit point de bornes produisit son effet, un Marchand m'en présenta une dont la ressemblance m'étonna, on lui donna tout ce qu'il demanda ; après qu'on

l'eut examinée & qu'on l'eut trouvée telle qu'on la désiroit , la Princesse la déroba avec un soin extrême aux regards de ses Esclaves & de ses Eunuques ; je demurai seule dans le secret , & pour éviter tous les accidens , elle n'eut point d'autre lit que le mien ; Chadul cependant ne négligea rien pour gagner son amitié , elle se flatta bien-tôt d'y être parvenue , & ce fut alors qu'elle s'ouvrit à elle , & la pria d'occuper sa place dans le lit de son mari la premiere nuit de ses noces ; l'Esclave y consentit , ainsi on la coucha aux côtés du Roi qui fut très-satisfait ; quelques momens après la Princesse qui étoit fort attentive à tout ce qui se passoit , voyant le sommeil de son mari s'approcha du lit , & dit à l'Esclave : leve toi , c'en est assez , je te donnerai tout ce que je t'ai promis , & je reconnoîtrai le ser-

vice que tu m'as rendu ; je suis auprès de mon mari , lui répondit-elle , que demandez - vous ? Quoi perfide , lui répondit la Princesse à voix basse , c'est ainsi que tu me trompes , loin de continuer la conversation , elle embrassa le Prince , & ses caresses qui le réveillèrent , obligerent la Princesse à s'éloigner. Chadul dans un extrême embarras , jugea qu'elle avoit affaire à quelque chose qu'elle ne pourroit chasser d'auprès de son mari sans se perdre elle-même , prit aussi-tôt son parti & descendit dans les Cuisines , ramassa tous le bois qu'elle put trouver , & y mit le feu. L'incendie ne fut pas long-tems sans embraser une partie de la Maison , on accourut de tous côtés pour l'éteindre , le Prince se leva pour donner les ordres nécessaires , & monta sur une terrasse , où l'Esclave le suivit ; la Princesse

qui les observoit s'approcha d'eux & trouva le moment de conjurer le Prince son époux de ne pas s'exposer, l'assurant que sa présence n'étoit point nécessaire dans un endroit que le feu commençoit même à gagner; persuadé par ses conseils, il se retira, & la Princesse poussa si à propos l'Esclave perfide, qu'elle la précipita dans les flammes; elle feignit d'être fort affligée de sa perte, le Roi même s'empressa d'essuyer ses larmes, on éteignit le feu & rien n'empêcha Chadul de goûter les douceurs du sommeil dans les bras de son époux; depuis ce tems elle a vécu tranquille & donné trois enfans mâles au Roi son époux, qui n'a pas eu le moindre soupçon de ce qui étoit arrivé à la femme avant qu'il l'eût épousée, il en a jugé sur la phisionomie: voyez, Seigneur, reprit alors le Vizir quelles ont été ses erreurs,

&

& combien les jugemens des hommes peuvent être trompeurs.

Seifulmulouk ne fut nullement touché de cette Histoire, & ne daigna pas même faire la moindre application sur les dangers qu'il pouvoit courir; il n'y a point d'amant qui ne se croye excepté de la Loi commune, & la prévention de l'amour n'est pas un de ses moindres inconvéniens.

Cependant les deux cens personnes que le Roi Hasm avoit dépeché dans les quatre parties du monde, revinrent quand l'année fut expirée; après avoir été les uns dans la Grece, les autres dans le Kiovanie, quelques-uns avoient parcouru l'Asie, d'autres avoient traversé l'Affrique, mais leurs peines & leurs soins avoient été inutiles, & ils ne rapportèrent qu'un état circonftancié des plus belles filles qu'ils avoient trouvées dans leurs voyages. Moins



le Prince eut d'espérance plus la douleur augmenta quand il vit que les recherches avoient été inutiles ; je n'ai rien épargné pour vous satisfaire , lui dit le plus tendre des peres , il est à présumer que vous aimez un phantome , un objet idéal , la beauté qui vous enflamme est inconnue sur la terre , & l'on n'a pas même dans les quatre parties du monde la moindre connoissance du Pays d'Irem ; comment donc pouvoir y parvenir , comment peut-on obtenir cette beauté prétendue ; ce qu'il y a de certain c'est que les larmes & le désespoir ne sont pas des moyens pour arriver à sa passion. Voilà , mon cher fils , continua le Roi , un état circonstancié de l'âge & des qualités de toutes les beautés qui sont dans le monde connu : choisissez , il n'y en a point que je ne puisse vous donner. Rien ne peut me faire oublier Bedi-

huldgemal, reprit le Prince avec vivacité, quand celles que vous m'offrez seroient plus belles que le Soleil, elles ne pourroient toucher mon cœur, & je préfère l'idée de ma Princesse à la possession réelle de toutes les autres; mais, Seigneur, ajouta-t'il, je n'ai point encore perdu l'espérance de la trouver, je n'ai plus qu'une grâce à vous demander, si vous me l'accordez je n'aurai plus rien à désirer du meilleur pere que le Soleil ait éclairé; elle m'est nécessaire pour ne point mourir, ajouta-t'il, en versant un torrent de larmes. Le Roi le voyant si cruellement déterminé lui promit de lui accorder sa demande. Permettez-moi, lui dit-il, de parcourir moi-même le monde, je serai plus heureux que vos envoyés, mon cœur me le dit, du moins ce cœur sera-t'il satisfait, il aura fait tout ce qu'une aussi

forte passion lui inspire , & pour lors je mourrai content. Ce fut en vain que ce bon Roi voulut s'opposer à ce dessein, il fut obligé de donner tous les ordres nécessaires pour un départ , dont il avoit le cœur percé. Rien ne peut exprimer la douleur du pere en embrassant ce cher fils , le deuil de toute l'Egypte fut général & sincere ; enfin , le Prince s'embarqua sur la Mer Rouge , & monta la superbe & nombreuse Flotte que le Roi avoit fait armer pour le suivre , la jeunesse la plus brillante de ce grand Royaume , les Soldats les plus aguérés , & les meilleurs Astrologues s'embarquèrent avec le Prince.

La Flotte traversa sans aucun événement la Mer Rouge , & navigua très-heureusement jusqu'à la Chine , le Prince mouilla dans les Ports de ce grand Empire , & le Roi Faquefour ayant

appris l'arrivée du Prince , lui rendit tous les honneurs dûs à son rang ; non content de la réception magnifique qu'il lui fit dans son Palais, il eut assez de confiance en lui pour recevoir une fête superbe qu'il lui offrit sur son Vaisseau. Faquefour étonné de la tristesse qui obscurcissoit les graces & la beauté du Prince Seifulmulouk , voulut en sçavoir la raison ; & le Prince lui demanda des nouvelles de Bedihuldgemal , fille du Roi d'Irem ; Faquefour lui protesta que la Princesse & le Pays lui étoient également inconnus ; mais il y a , continua-t'il , un homme dans mes Etats âgé de 170 ans qui peut seul, je crois dans tout le monde , satisfaire votre curiosité : aussitôt il donna ordre qu'on allât le chercher , il fut conduit avec beaucoup de diligence , & le Roi lui ayant fait des questions

sur l'Irem & sur la Princesse, en présence du Prince, il avoua qu'il ne lui restoit plus qu'une idée confuse de ce Pays, dont il avoit entendu parler dans sa jeunesse; mais allez, continua-t'il, à Kebr, le plus grand abord qu'il y ait au monde pour les Marchands de tous les Pays de l'univers, vous y trouverez de plus un nommé Madehour, qui pourra, je crois, satisfaire votre curiosité, il indiqua précisément la route qu'il falloit tenir pour aller à Kebr, & ajouta qu'il falloit au moins trente jours de navigation pour y arriver. Le Prince voyant qu'il ne pouvoit trouver de plus grands éclaircissmens en ce Pays prit congé du Roi, ils se quittèrent en se jurant une éternelle amitié. Après une navigation fort heureuse pendant vingt-cinq jours, il survint une tempête, ou plutôt un de ces terribles oura-

gans , qui font tant de ravage dans les Mers des Indes , & le Prince eut non-seulement la douleur de voir périr l'élite de la nation Egyptienne , mais il eut encore celle d'être témoin de la perte du Vaisseau sur lequel Saïd avoit passé la veille , il le vit s'ouvrir & s'abîmer. Ce funeste accident le rendit insensible à sa propre conservation ; plongé dans la douleur de la perte d'un ami si cher , il ne s'apperçut pas que son Vaisseau meilleur ou plus heureux avoit résisté seul à la violence de la tempête. Cher Saïd , s'écria-t'il , c'est moi , c'est mon funeste amour qui te cause la mort , ces idées lui rappellèrent tout ce que son pere lui avoit dit en le quittant ; il ne fut tiré de l'abîme affreux de ses pensées que par l'attaque d'un Vaisseau que les Officiers de son bord avoient pris d'abord pour un

Marchand , mais qui étoit un Corfair noir ; celui-ci profita du désordre que la tempête avoit causé dans le Vaisseau du Prince , & malgré sa valeur , le désespoir qu'il avoit dans le cœur de l'inutilité de sa recherche & de la perte de son ami , malgré les efforts que firent tous les Egyptiens pour conserver leur liberté , Seifulmulouk se vit enfin prisonnier avec un seul homme de sa suite , tous les autres ayant péri dans le combat. Le Prince chargé de fers & dépouillé arriva bien-tôt après à la côte , les Noirs lui firent prendre le chemin de la Montagne , & le présentèrent à leur Roi ; ce grand homme noir dont les yeux étoient aussi brillans que des Etoilles , étoit assis sur un Trône , le Prince lui parut si délicat & si bon à manger , qu'il l'envoya à la Princesse sa fille , avec celui qui l'accompagnoit ,

l'accompagnoit, lui conseillant de les garder l'un & l'autre comme des mets dont il se privoit pour rétablir sa santé, & lui faire passer le dégoût qui la tourmentoit depuis quelque-tems. La Princesse noir fut sensible à la grace & à la beauté du Prince, l'une & l'autre ne perdent jamais de leurs droits, & la vûe du Prince produisit sur la santé de cette Princesse l'effet que le cœur occupé produit volontiers sur le tempéramment. Elle l'aima donc, & se porta bien, malgré le jeûne austère qu'elle avoit observé pour conserver l'un, puisqu'elle l'aimoit, & l'autre dans la crainte que l'objet de son amour ne s'ennuyât. Quelques jours après le Roi son pere lui demanda comment elle avoit trouvé les Esclaves dont il s'étoit privé pour elle; elle lui répondit qu'elle les avoit trouvé excellens, & qu'il y en avoit un

sur-tout qui l'avoit guérie de tous ses maux ; cependant , la Princesse ne fut plus occupée que du soin de plaire à son nouvel Esclave ; mais quand elle eût été plus aimable , le Prince n'en auroit pas été plus touché , il fut même long-tems sans remarquer l'impression qu'il avoit fait sur elle ; il ne s'en apperçut qu'en la voyant paroître un jour le visage blanchi avec de la chaux , & les sourcils noircis avec du charbon , elle avoit imaginé qu'un moyen de lui plaire étoit de prendre sa couleur , mais il ne lui réussit pas plus que les autres ; enfin , le Prince lui paroissant insensible , elle fut mille fois au moment de l'immoler à la vengeance de ses charmes & de ses bontés. Vingt fois elle prononça l'ordre fatal , vingt fois elle le suspendit ; mais lassée de ne rien gagner sur son cœur , elle ordonna qu'on le fît travail-

ler aux ouvrages les plus pénibles ; ses ordres furent exécutés avec la plus grande rigueur , & on lui fit porter tant de pierres que son dos ne fut bientôt plus qu'une playe ; le Prince au moment de succomber sous le poids de tant de maux , se détermina avec le compagnon de ses infortunes à mourir plutôt que de souffrir plus long-tems ; ils travailloient assez près de la Mer , & parvinrent à construire un radeau sur lequel ils partirent sans aucun obstacle , leurs provisions furent suffisantes pour les conduire dans une Isle où ils trouvèrent des fruits , de l'eau , & des rafraichissemens , ils se couchèrent aux pieds des arbres ; & quand la nuit fut venue , ils virent sortir de la Mer une grande quantité de Poissons de différentes couleurs & de différentes tailles , qui mangèrent de ces

fruits, jouèrent sur le sable, & retournèrent dans leur élément avant la pointe du jour. Cependant, le Prince ne pouvant apprendre dans cette Isle des nouvelles de la Princesse Bedihuld-gemal, dont il étoit toujours également occupé, résolut de se confier encore une fois à son radeau; quelques jours après ce second embarquement son camarade de voyage mourut, & le Prince accablé de ce nouveau malheur arriva dans l'Isle du Bois de Sandal & d'Aloës; c'étoit le plus grand danger qu'il pouvoit courir, les Fourmis dont cette Isle est remplie l'auroient indubitablement mangé, si par bonheur ce n'eût pas été le tems de la retraite de ces animaux terribles, elles sont grosses comme des dogues, & beaucoup plus carnassières; en un mot, elles dévorent tout ce qu'elles trouvent, &

quand les Marchands, que l'ardeur du gain conduit dans cette Isle, pour couper les Bois précieux qu'elle renferme, arrivent, ils sont obligés, pour avoir assez de tems pour les couper & les emporter, de s'y trouver avant la saison qui oblige les Fourmis de se retirer, ils parcourent l'Isle sur des Chevaux très-vîtes, en jettant des morceaux de viande à celles qui les poursuivent pour avoir la liberté de marquer les arbres qui leur conviennent, & qu'ils reviennent ensuite prendre quand l'Isle est débarrassée.

meau, dont la tête étoit noir & les jambes vertes, qui païssoit comme les animaux à quatre pieds, il aima mieux courir les risques d'un nouveau danger ; pour cet effet, il s'attacha doucement à un pied de cet Oiseau, il ferma les yeux dans la crainte que l'élevation du vol ne lui fit tourner la tête. L'Oiseau en effet s'envola & emporta le Prince, il a toujours ignoré le chemin que cet animal lui fit faire, mais ce qu'il avoit craint lui arriva ; car il ouvrit les yeux, & soit à cause de la fatigue, soit à cause du défaut de respiration, la foiblesse lui fit lâcher les mains, la corde qui le tenoit attaché se cassa ; il est constant qu'il étoit perdu, si l'Oiseau qui l'avoit très-bien aperçû n'avoit plongé son vol avec plus de rapidité qu'il ne tomboit & ne l'eût reçû sur son dos sans lui faire le moindre mal, il avoit

intérêt de le ménager, car il le porta tout de suite sur un grand arbre qui renfermoit son nid, & le donna à manger à les petits qui se préparoient à le dévorer; le Prince alloit encore périr sans ressource, si dans le moment il ne fût arrivé un grand Serpent qui renversa le nid, & mangea tous les petits; Seifulmulouk, quoiqu'un peu étourdi de la chute qu'il fit en tombant du haut de l'arbre se relevât promptement, trop heureux d'avoir échappé à d'aussi grands dangers. Après avoir marché quelque-tems, il apperçut une Montagne dont la Mer battoit le pied, & sur laquelle brilloit un Palais éclatant par sa magnificence; avec une peine infinie il parvint jusqu'à la porte, & fit de grands efforts pour détacher une clef qui lui parut être celle de la porte, & qui ne tenoit cependant qu'à

un cloud ; enfin , sa bague toucha le Talisman sans qu'il s'en apperçut , & rien ne l'empêcha de prendre la clef ; il ouvrit le Palais , & ses yeux furent ébloüis de tout ce qu'il découvrit de richesses , il parcourut un appartement immense , au fond duquel il trouva une fort belle fille couchée sur un Trône , & couverte d'un Tapis magnifique ; le Prince la considéra quelque-tems , mais surpris de ne l'avoir point éveillée par le bruit qu'il avoit fait , il ne douta point qu'une pierre gravée sur laquelle elle avoit la tête appuyée ne fût encore un Talisman qui lui causoit ce profond sommeil , il y toucha , aussitôt la fille se leva sur son séant , que voulez-vous encore , cruel Sedibach , dit-elle en s'éveillant à moitié , pourquoi me tourmenter toujours ? Mais un instant après reconnoissant son erreur ,

qui êtes vous dit-elle au Prince ; comment vous trouvez-vous ici ? Belle Princesse , lui dit Seifulmoulouk , je suis un malheureux Amant que l'amour persécute encore plus que la fortune , daignez m'apprendre les raisons de tout ce que je vois dans ce Palais que vous paroissez occuper seule ? Je suis fille , dit-elle du Roi de Serendib , ce Prince n'a reçu du Ciel que trois filles , nous avions mes Sœurs & moi un Jardin qui faisoit notre unique amusement , un Bassin de Marbre qui recevoit une Fontaine nous servoit souvent à prendre les plaisirs du bain , il y a peut-être un an (car le sommeil cause un peu de désordre dans mes dattes) que nous étions déshabillées pour jouir de ce plaisir , il s'éleva tout à-coup un vent terrible qui causa une poussière si épaisse qu'on ne distinguoit plus aucun objet , dans

ce moment nous vîmes au milieu de nous , un homme qui me saisit malgré mes cris , & me porta dans ce Palais ; quand nous y fûmes arrivés , il me dit , qu'il étoit fils d'un Roi des Esprits , & frere de Kilsem aujourd'hui sur le Trône : je vous ai vû , m'ajouta-t'il , & dans ce moment je vous ai aimée. Mais pour un Esprit , lui dis-je , vous avez avec moi un procedé bien singulier , quand on veut plaire , on s'y prend autrement , & vous m'inspirez un éloignement que rien ne pourra vaincre. Vous ne pouvez espérer de me plaire , ajoutai-je , qu'en me reportant tout à l'heure dans l'endroit où vous m'avez trouvée. Tant que je vous aimerai , rien ne pourra me séparer de la belle Meliké , me dit-il avec vivacité , j'aurai du moins la satisfaction de vous avoir en ma puissance ; mes prieres furent inutiles , & les

refus m'ayant encore prévenue à son désavantage , il fut bientôt convaincu que sa vûe & le brillant de son Palais ne faisoient qu'une impression désagréable sur mon cœur , aussi-tôt il m'endormit dans la situation où vous m'avez trouvée , il vient une fois par mois m'éveiller comme vous avez fait , je crois toujours à chaque fois qu'il me réveille n'avoir dormi qu'une nuit : mais Prince , parlez - moi de vous - même , vous êtes donc un autre Esprit , & vous avez autant de pouvoir que Sedifbach , hélas ! C'est peut-être lui qui veut connoître mes sentimens sous un déguisement aussi agréable : Eh bien connoissez les dans toute leur étendue ; je ne me repens pas de l'aveu que je vous ai fait , & jamais je n'aimerai Sedifbach ; non Princesse , je suis tel que je vous en fait l'aveu , lui répondit Seifulmulouk , & je

ne suis pas capable de me déguiser quand j'en aurois le pouvoir, mes malheurs m'ont conduit ici, j'ignore comment j'ai pû rompre les enchantemens qui vous environnoient ; & pour achever de la convaincre, il lui compta l'abrégé de son Histoire ; car ils craignoient l'un & l'autre l'arrivée de l'Esprit, la Princesse ne pouvant sçavoir la date de son dernier voyage. Le Prince ne put retenir ses larmes en parlant de son ami Saïd, & de la recherche inutile qu'il avoit fait jusques-là de la Princesse Bedihuldgemal. Quand il eut fini son Histoire, Meliké lui dit : je puis vous donner des nouvelles de cette beauté ; le Prince à ces mots baïsa la terre en action de graces, & transporté de la joie la plus vive, il la conjura de le tirer de la plus grande peine que jamais homme eût éprouvé. Pendant la grossesse de

ma mere, reprit-elle, il se répandoit une odeur de Musc, dont tout le Palais étoit embaumé, quand le terme de sa grossesse approcha, mon pere fit tendre une tente dans un endroit délicieux de son Parc pour la faire accoucher, & la soulager des incommodités de la chaleur, & sur-tout pour éviter le danger de l'odeur, dont le Palais étoit rempli. Un instant après que ma mere m'eut mise au monde, on la laissa seule, & elle vit descendre d'un arbre sous lequel sa tente étoit dressée, une belle femme qui s'approcha de son lit, & lui dit : je vous ai des obligations que je ne pourrai jamais reconnoître ; il y a long-tems qu'une jalousie de mon mari, assurément très-mal fondée, l'a obligé de m'enchanter sur cet arbre, mon mari & moi nous sommes des Esprits, cependant je n'ai jamais



(
pû comprendre
abandonné à u
sonnable ; enfin
faire abandonn
l'odeur du Mu
fumée de votre
rompre un en
sans la circonf
ches au pied de
été d'une long
mari ne le pou
il a fait d'inutil
eu depuis long
tion de voir qu
tice , mais av
18

reçut dans ses bras, & remit son enfant à la Reine dans un Berceau tout garni de Rubis; ma mere prit tant d'amitié & s'attacha si vivement à la jeune Bedihuldgemal, qu'elle ne voulut point la rendre à l'Esprit sa mere, quand elle me rapporta à elle, sans lui avoir fait jurer de l'amener chez elle plusieurs fois dans l'année. Bedihuldgemal mérite en effet qu'on l'aime, car elle est accomplie; vous voyez que si je pouvois retourner chez mon pere, il me seroit aisé de vous la faire voir, & de vous convaincre de tous ses agrémens; la chose ne vous seroit pas difficile, s'écria le Prince, partons: ce départ me paroît une des plus grande difficultés, lui répondit la Princesse, car vous-même je ne sçais comment vous pourrez sortir d'ici, vous en allez juger: Tout ce que j'ai pû sçavoir de l'Esprit cruel qui

m'a enlevée , c'est qu'il se nomme Sedifbach ; si cette Isle n'avoit pas été inaccessible , il n'en auroit pas fait choix pour m'y retenir , il a pris soin de m'en assurer , la façon dont nous y sommes arrivés l'un & l'autre me confirme dans cette idée ; mais quand je lui ai demandé s'il y avoit loin d'ici au Pays des hommes , il m'a répondu qu'il n'y avoit pour lui qu'une médiocre distance , mais qu'il y en avoit une considérable selon le calcul des hommes ; & quoiqu'il ait répondu avec peine à toutes les questions que je lui ai faites , voici ce que j'en ai pu sçavoir : Je lui demandai quel âge il avoit , il me répondit qu'il avoit sept cens ans , mais où se cache votre ame , lui dis-je , pour vivre si long-tems ? Cette question le fâcha , il me répondit avec assez de brutalité , que cela devoit m'être fort indifférent ; je lui dis
en

en pleurant , ne m'avez vous pas fait assez de peine en me séparant d'avec mes parens , sans me témoigner aussi peu de confiance , que pouvez - vous craindre , par exemple , de la curiosité que je vous témoigne ? Sedifbach sentit bien que les refus n'étoient pas un moyen de me plaire ; il me dit donc : tout inutile qu'il vous puisse être de sçavoir où se retire mon ame , pour vous prouver l'excès de ma confiance , sçachez qu'il y a dans un cercueil de verre un Pigeon dans lequel mon ame est renfermée , & que ce cercueil est au fond de la Mer. L'anneau de Salomon présenté à la surface de cet élément peut seul l'en faire sortir , celui qui auroit ce secret seroit maître de mon sort. Ah Princesse , s'écria Seifulmulouk , vous serez délivrée , voici la bague , l'amour dont je suis occupé me prive de toute réflexion , c'est

elle fans doute qui a détruit les Talismens qui m'auroient empêché de vous voir jamais , & de ſçavoir des nouvelles de Bedihuld-gemal ; allons , Princesſe , ne perdons point de tems , craignons tout d'un Eſprit dangereux ; la Princesſe le ſuivit , ils arrivèrent en peu de tems ſur le bord de la Mer , & d'abord que l'anneau de Salomon eut été préſenté , le cercueil de verre parut ; le Prince l'ouvrit , & faiſiſſant le Pigeon , il lui coupa la tête , en diſant : plût à Dieu pouvoir ainſi traiter tous les mauvais Eſprits ; à peine cette exécution étoit elle achevée , qu'il s'éleva un vent terrible , & ils virent tomber à leurs pieds du ſang avec un corps & une tête ſéparée ; Meliké la reconnut avec plaifir pour être celle de Sedifbach ; le Prince fit alors avec plus de tranquillité un radeau avec lequel il embar-

qua des raisins , des grenades , & ce qu'il put rassembler de provisions ; & montant dessus avec la Princesse , ils profitèrent d'un vent frais qui les éloigna du rivage à l'aide d'une voile que le Prince avoit eu le soin de disposer. Le lendemain de leur embarquement , pendant que Seifulmulouk prenoit quelque repos , un des plus grands Crocodiles les vint attaquer , la Princesse éveilla le Prince , qui tira son sabre , & avec autant de force que d'adresse le coupa en deux ; quelques jours après ils rencontrèrent un Vaisseau qui vint à eux pour leur donner du secours. Meliké apprit avec joie qu'il venoit de Vafit , & qu'il appartenoit au Roi Tadjelmulouk ; c'est un de mes oncles , dit-elle , & qui paye tribut au Roi de Serendib mon pere ; les gens du Vaisseau la reconnurent pour la nièce de leur Roi ,

se prosternèrent devant elle , & suivant ses ordres la conduisirent très-heureusement à Vafit. Meliké y fut reçue avec des transports de joie infinis , & les obligations dont elle fit le détail , & qu'elle convint d'avoir au Prince d'Egypte lui firent partager le bon accueil qu'on lui fit : le Roi dépêcha un Courier à celui de Serendib , pour lui faire part du retour de sa fille ; ce bon pere partit aussi-tôt pour la venir chercher , avec quelle joie l'embrassa-t'il ! Il combla de présens Seifulmulouk , & lui donna une superbe pelisse. Le contentement qu'il éprouva en apprenant que sa fille étoit encore aussi vertueuse que le jour de son enlèvement , malgré les séductions de l'Esprit , & malgré les graces & la jeunesse du Prince d'Egypte , lui firent imaginer avec raison qu'il étoit pere de la fille du monde la

plus sage. Le Roi de Serendib ne fit pas un long séjour chez celui de Vafit, il partit promptement pour retourner à sa Cour, & ne pouvoit plus se séparer de Seifulumouk, aussi il ne négligea rien pour lui en rendre le séjour agréable.

Un jour Seifulumouk en revenant de la Chasse accablé de la tristesse que lui causoit l'amour & l'amitié, apperçut dans la foule de ceux qu'il rencontra sur le chemin du Palais un jeune homme qui ressembloit à Saïd, ce cher ami de son cœur, il le fit remarquer à un homme de sa suite, & le chargea de le conduire dans son appartement, pour repâître au moins ses yeux d'une ressemblance dont son cœur seroit flatté; ses ordres furent exécutés, on conduisit le jeune homme, qui fit quelques difficultés d'obéir; allarmé de se voir arrêté, il

affuroit qu'on le prenoit pour un autre ; quand il fut devant le Prince , il étoit si troublé qu'il le méconnut , Seifulmulouk lui demanda de quel Pays il étoit , il répondit je suis Egyptien , & mon nom est Saïd , il y a trois ans que je souffre éloigné de mon Pays ; le Prince fut si touché de retrouver son ami , & sentit si vivement le reproche que l'état où il le retrouvoit faisoit à son cœur , qu'il ne put s'empêcher de lui sauter au col ; avec quels transports ces amis s'embrassèrent - ils ? Avec quelle vivacité se firent-ils le détail de leurs aventures ? La joie ou le chagrin se peignoient sur leur visage selon la situation représentée. Quand le Prince eut fait un récit fidele à Saïd de tout ce qui lui étoit arrivé , Saïd lui apprit que la tempête ayant brisé le Vaisseau sur lequel il se trouvoit le jour qu'il avoit été séparé

de lui , il s'étoit sauvé sur des débris que la Mer avoit pouffés contre un Isle ; j'avoüe , continua-t'il , que le désespoir que me caufoit la perte de mon Prince , que je croyois certaine , pensa me couter la vie ; cependant l'épreuve que je faisois moi-même des bontés du Ciel me donna quelques espérances ; les fruits de l'Isle à laquelle j'abordai étoient excellens , & réparèrent aisément la fatigue que j'avois essuyée sur la Mer ; mais je ne fus pas long-tems fans me repentir du séjour que j'y avois fait , je n'avois pas remarqué que cette Isle étoit remplie de Singes , quand je m'en apperçus , ils ne me causerent aucune méfiance , au contraire , leurs faults & leur agilité me donnoient un spectacle amufant ; ils profiterent de mon sommeil pour me saisir , ensuite ils m'enfermerent dans une cage de bois , qu'ils suspendirent à un ar-

bre , autour duquel ils faisoient la garde en dansant & en faisant des cris épouvantables ; ils ne me donnerent d'abord que de l'herbe à manger : mais ma cage étant tombée le jour d'un grand vent , je passai les bras à travers les barreaux pour attraper quelques fruits ; les Singes s'apperçurent que je les aimois , & ne m'en laisserent plus manquer ; cependant ils s'ennuyèrent de me garder , & s'étant tout-à-fait écartés , je rompis la cage , & je pris la fuite ; je me chargeai de tous les fruits que je trouvai sur mon chemin , & je ramassai sur le Rivage les débris qui m'avoient apporté ; je fus à peine vingt-quatre heures sur la Mer , que je rencontraï un Vaisseau qui envoya sa Chaloupe pour me prendre ; il étoit monté par des Hommes noirs , qui me parurent d'une grande férocité ; un vent forcé les poussa sur la Côte d'Human ,

d'Human , ils y périrent ; les Gens du pays firent les Noirs esclaves , & me délivrèrent. J'ai vécu plus d'un an réduit à travailler pour vivre ; enfin , j'ai trouvé une Caravane de Marchands qui venoit dans cette Ville , je l'ai suivie en conduisant les Chameaux. J'étois résolu de courir l'Univers pour vous trouver , & de ne point retourner en Egypte sans avoir appris de vos nouvelles : le Prince embrassa mille fois son ami , lui donna ses plus beaux habits , & le mena lui-même au Roi de Serendib , qui obligea Saïd de lui conter son histoire ; ensuite Seifulmulouk présenta son ami à Meliké , qui ressentit à sa première vue ce charme secret , & cette douce illusion que le Prince des Esprits n'avoit jamais pû lui inspirer ; Saïd qui de son côté n'avoit jamais aimé , n'attribua qu'à la reconnoissance des bontés que cette I rin-

celle avoit pour son ami , les sentimens qu'il ressentit pour elle ; il ne les regarda même pendant long-tems que comme une justice qu'il rendoit à son mérite ; mais ils ne furent pas long-tems l'un & l'autre sans démêler plus clairement leurs véritables sentimens ; Seitulumouk fut charmé de voir son ami attaché à la sœur de Bedihuldgemal , il ne lui pouvoit rien arriver qui lui fit envisager un plus agréable avenir , leurs sentimens croissoient chaque jour , & le Prince voyant leur bonheur sans envie désiroit ardemment d'en éprouver un pareil ; enfin , Meliké annonça au Prince que Bedihuldgemal devoit arriver le lendemain ; quelle joie pour un Prince autant éperdu d'amour ! Mais , quelle méfiance de lui-même ! Il aimoit , étoit-il assuré de plaire ? Pouvoit-il s'en flatter ? Bedihuldgemal étoit un Esprit , le Prince

n'avoit d'autre espérance que celle que lui pourroit donner la vérité de ses sentimens, & l'amitié dont Meliké l'avoit si souvent assuré. Bedihuldgemal arriva enfin, & quand elle eut embrassé la Reine sa nourrice & Meliké, qu'elle appelloit sa Sœur, ces jeunes Princesses s'entretinrent en particulier. Meliké lui compta tous les meaux que l'Esprit lui avoit fait, & les obligations qu'elle avoit au Prince Seifulmulouk; mais ce qui m'engage, ajouta-t'elle, à l'aimer peut-être encore plus, c'est l'amour qu'il a pour vous, ma cher Sœur; alors elle lui compta dans le plus grand détail avec la vivacité que donne la reconnoissance, tout ce que ce Prince avoit souffert pour l'amour d'elle: S'il a fait tant de chose pour un simple Portrait, continua-t'elle, que fera-t'il quand il vous aura vûe, quand vos graces

animées par votre esprit auront produit à ses yeux tout ce qui peut séduire à la fois. Bedihuldgemal fut touchée de ce récit , mais elle ne voulut jamais consentir à se laisser voir par le Prince ; que diroit Chesbal mon pere s'il venoit à sçavoir que j'eusse fait une telle démarche , ces anciens Esprits comme lui ne veulent pas que l'on se communique avec tant de facilité : je sçais gré au Prince , continua - t'elle , de ce qu'il a souffert pour moi , je suis touchée de reconnoissance pour les services importans qu'il vous a rendus ; ne me sçachez point mauvais gré de mes refus. A quoi cette entre-vûe nous conduiroit-elle ? vous sçavez que je ne pourrois l'épouser ; enfin , tout ce que Meliké put obtenir de sa Sœur , c'est qu'elle le verroit , & qu'il ne la verroit pas ; j'y consens , lui répondit Bedihuldgemal , pour-

vû qu'il l'ignore. Meliké le lui promit , & voici l'arrangement qu'elle fit : Dans de certaines saisons on abandonne les Maisons de Serendib pour habiter des Tentes qui renferment toutes les commodités & tous les agrémens de la vie ; la Cour étoit alors campée dans un grand Parc , Meliké vint chercher le Prince dans sa Tente , le fit passer assez près de celle de Bedihuldgemal pour en être vû & même entendu ; elle n'eut pas de peine à lui faire parler de l'amour qu'il ressentoit , il s'en acquitta d'une façon si tendre & si sincère que la Princesse en fut émûe , & que son esprit commença dès-lors à n'avoir plus que de foibles droits sur son cœur. Ces sentimens étoient absolument nouveaux pour la Princesse , ils sont peu d'usage parmi les Esprits , elle en fut touchée , mais elle résista constamment au

plaisir de se laisser voir au Prince, elle fit des voyages plus fréquens qu'elle n'en avoit encore fait à la Cour de Serendib, elle consentit à recevoir des Lettres du Prince qui la charmèrent, parce qu'elle n'y trouva que du sentiment; enfin, la douleur de ne pas voir la Princesse causa une grande maladie à Seifulmulouk, & le réduisit dans un état dont Meliké sçut lui faire des peintures aussi vives que touchantes, & qui l'engagèrent une nuit à sortir de sa Tente pour s'approcher de celle du Prince; elle le vit en effet qui pleuroit d'amour en considérant son Portrait, il lui parut abbattu, la tendre pitié qui précède ordinairement l'amour la saisit, elle fut allarmée de sentir qu'elle aimoit malgré elle, & le combat de son cœur avec son esprit la fit tomber évanouïe. Le cri qu'elle fit en tombant fit accourir le

Prince avec un flambeau ; que devint-il , en reconnoissant l'incomparable Bedihuldgemal ; voici donc celle que je cherche , s'écria-t'il tendrement , mais en quel état la trouvai - je ; les Gardes étoient heureusement endormis , il ne voulut éveiller personne , pour ne pas exposer la Princesse , il s'assit à ses côtés , leva doucement sa tête , & la posa sur ses genouils , ses joues luisantes comme la Lune le mirent si fort hors de lui-même qu'il l'embrassa en répandant ces larmes chaudes qui partent véritablement du cœur , & que la vive tendresse fait couler avec délice , il ne put lui donner d'autre secours pour la rappeler à la vie : surprise de la situation où elle se trouvoit , elle prit son voile pour cacher sa rougeur & son embarras. Ah ! Prince , qu'avez - vous fait , lui dit-elle , & quelle est votre info-

lence : Beauté du monde , lui répondit-il , pardonnez à l'amour dont je brûle , souffrez que je vous admire , laissez-moi parler ; je ne dois point vous entendre , lui répondit la Princesse ; Scifulmulouk la conjura au nom de l'amitié qu'elle avoit pour sa Sœur , & ses prieres furent si touchantes qu'elle lui donna audience ; quand il eut exprimé son amour , Bedihuldgemal lui répondit : on m'a fort assuré que la fille du Roi de Zimpar vous aimoit : je ne la connois seulement pas , reprit-il , avec vivacité , n'écoutez - jamais ce que vous diront les Esprits si vous voulez être heureuse en amour , ils sont méchans , les sentimens leur sont non-seulement inconnus , mais il semble qu'ils en soient jaloux , & qu'ils ne s'occupent que du soin de les détruire ; on dit , lui repliqua la Princesse ,

que tous les hommes sont infidèles ; peut-on l'être en vous aimant , lui répondit-il ; si nous étions mariés , si tant est que notre alliance fût possible , poursuivait Bedihuldgemal , nos enfans ne pourroient s'accorder ; ils auront tous de l'esprit , sans doute reprit le Prince avec ardeur , car ils tiendront de vous , & l'exemple de notre union leur servira de règle & d'exemple. Mes parens m'aiment trop , interrompit la Princesse , pour me permettre de vous suivre , ils ne consentiront jamais à une telle alliance. La vérité de mon cœur , la pureté de mon amour les toucheront , poursuivit Seifulmulouk , si vous me permettez de les voir : mais si vous m'aimiez ce même attachement qu'ils ont pour vous les engageroit sans doute à vous satisfaire , c'est la seule occasion où mon cœur vous puisse pardon-

ner d'avoir encore de l'esprit. La Princesse à moitié persuadée , répandoit cependant des torrens de larmes causées par les retours que l'Esprit lui faisoit faire sur elle-même , les réflexions lui peignoient les engagements qu'elle prenoit , & les embarras dans lesquels elle se précipitoit : mais n'y a-t'il pas dans le monde , lui dit-elle , encore des Princeses plus aimables que moi qui vous conviennent mieux , & qui pourront faire votre bonheur. Oh ! beauté du monde , lui repliqua-t'il , toutes les beautés célestes descendroient pour moi sur la terre que je vous préférerois à elles ; tout ce que je vous dis ne vous persuade point , dit-il en pleurant à son tour : j'aime mieux mourir que de vivre si cruellement , en disant ces mots il tira son poignard dans le dessein de se frapper. La Princesse alarmée le lui arracha des mains , &

touchée de cette dernière marque d'amour, elle lui avoua tout l'amour qu'elle ressentoit; ce n'est point encore assez, dit-elle, que d'être obligée de vous aimer malgré toutes les raisons qui s'y opposent, il faut que j'éprouve les plus vives inquiétudes, songez qu'il y a sept mille Esprits qui ont juré votre perte, & qui veulent ne vous laisser aucun repos qu'ils n'ayent vengé la mort de Sedifbach. Je ne crains plus rien puisque vous m'aimez, lui répondit le Prince, quand il y auroit encore mille fois plus d'Esprits acharnés contre moi: il faut, lui dit-elle, que vous alliez voir Suroucbannuan, l'Esprit ne fait pas toujours perdre les droits du sang, c'est mon ayeule, elle m'aime & son naturel est excellent, elle peut seule obtenir le consentement de mes parens; Bedihuldgemal lui permit ensuite de l'ac-

compagner jusqu'à la Tente, ils se firent les plus tendres adieux ; & quand ils furent séparés, leurs idées furent bien différentes ; Seifulmulouk étoit dans la joie que son bonheur lui inspiroit, & ressentoit toutes les espérances flatteuses de l'amour. La Princesse au contraire ne pouvoit revenir de l'étonnement que lui causoient, & sa nouvelle démarche, & les engagements qu'elle venoit de prendre ; elle étoit étonnée sur-tout d'avoir parlé sans esprit, & d'avoir été séduite sans en avoir entendu ; elle ne pouvoit se rappeler un mot de la conversation qu'elle venoit d'avoir ; il lui en étoit cependant demeuré une idée élégante ; & quand elle fit part à Meliké de l'étonnement où elle étoit d'aimer & d'être aimée d'un autre que d'un Esprit ; son aimable Sœur lui dit : Vous ne devez pas

en être étonnée, songez qu'une mortelle vous a nourrie, & vous a rapprochée de l'humanité; consolez-vous, vous aimez Seifulmoulouk, & j'aime Saïd: nous avons fait un bon choix, ne pensons qu'à nous rendre heureuses. Bedihuldgemal chargea quelques Esprits Esclaves de conduire le Prince dans la Ville de Simine par de-là la Mer de Diouchan où Surouchbanuuan faisoit sa demeure ordinaire. Leurs adieux furent tendres, & Meliké obtint du Prince de laisser Saïd à la Cour de Serendib: c'est ainsi que l'amour sépare les amis sans leur causer de regrets.

Le Prince, car les Esprits voyagent en diligence, arriva promptement, & les Esclaves l'abandonnèrent en arrivant dans la Ville qui lui parut plus brillante que toutes celles qu'il avoit vûes jusqu'alors. La Terre étoit d'Ar-

gent, les Maisons étoient bâties d'Emeraudes & de Rubis, on n'y voyoit que des Sandales & des Aloës, les Tentes de toutes les couleurs, & des plus riches Etoffes étoient dans cette saison mêlées avec ces superbes Maisons; il en distingua une plus superbe que les autres, & comprit aisément que c'étoit celle de la Reine mere, il y tourna ses pas, elle parut assise sur un Trône d'Or avec des habits couverts de Diamans brillans. Le Prince se prosterna devant elle. Qui vous a donné la témérité de venir ici, lui dit-elle, vous êtes le premier homme qui ait eu la hardiesse d'y pénétrer. Seifulmouk effrayé d'un accueil si sévère, lui compta les malheurs & les dangers auxquels il s'étoit exposé pour le seul Portrait de sa petite-fille; la Reine lui dit: L'alliance à laquelle vous aspiré

(III)

est impraticable, & n'a jamais eu d'exemple ; elle ajouta - même, que l'inconstance des hommes y mettroit toujours un obstacle qu'elle ne pourroit se dispenser de représenter au Roi son fils, si jamais il avoit la foiblesse d'être ébranlé. Le Prince frappé comme d'un coup de foudre à ces mots redoutables, tomba sans connoissance : il est bon de sçavoir que Bedihuldgemal avoit prévenue la bonne Suroucbanuan, & qu'elle ne lui parloit ainsi que pour éprouver son amour, elle étoit la femme du meilleur naturel, aussi elle se re-

re réussir, venez dans l'Irem, & vous jugerez de la sincérité de mes paroles ; ils partirent en effet, & leur voyage ne fut ni long ni fatigant ; en arrivant, elle dit au Prince de l'attendre dans les Jardins du Palais, pendant qu'elle iroit trouver son fils le Roi Chefbal. Elle lui fit un récit exact de tout ce que le Prince lui avoit appris, elle ne lui déguisa point le tendre retour dont sa fille payoit ses sentimens ; enfin, dit-elle, si vous trouvez que son esprit réponde aux sentimens que je lui ai trouvé, vous ne pouvez faire une meilleure alliance ; un homme bien né dont le cœur est droit, doit à mon sens l'emporter sur les Princes des Esprits qui pourroient vous solliciter pour obtenir votre alliance. Le Roi, touché du discours de sa mere se trouva bien disposé, & demanda à le voir pour juger de son

(113)

son esprit ; car Suroucbanuuan lui avoit avoué qu'elle l'avoit conduit avec elle. Chesbal ordonna donc qu'on le fit entrer ; & déclara qu'il le prenoit sous sa protection , pour le garantir du nombre d'ennemis qui le cherchoient. Quelques fins que pussent être les Esprits qu'il chargea de lui ramener le Prince , ils étoient bien éloignés de le trouver. Chesbal & Suroucbanuuan furent affligés de sçavoir leur recherche inutile. Bedihuldgemal qui n'avoit pas fait un long séjour à Serendib après le départ du Prince en fut promptement instruite , & jura de retrouver le Prince ou de ne jamais revenir dans ses Etats. Tant de soins étoient inutiles , car les trois freres de l'Esprit , dont le Prince avoit coupé la tête , l'avoient rencontré dans les Jardins du Palais , rêvant à son amour & se

K

repaissant des idées flatteuses de l'espérance, il ne s'apperçut point que l'anneau de Salomon étoit tombé de son doigt, dénué d'un secours qui l'avoit garanti jusques-là de toute insulte, ils le rencontrèrent & lui demandèrent s'il n'étoit pas celui qui avoit coupé la tête de Sedifbach. Le Prince les reconnoissans pour des Esprits avec lesquels il jugea que la feinte étoit inutile, convint de la vérité : aussi-tôt ils l'enlevèrent dans les airs, & s'abatirent sur une Montagne, où après l'avoir lié, en lui annonçant sa condamnation, mille Esprits s'assemblèrent pour voir le suplice. On ne voulut point le faire mourir sur le champ, dans la crainte de rendre ses peines trop courtes, mais on se contenta de le faire garder à vûe par quatre Esprits plus méchans que l'Enfer, qui préparoient les différens instru-

mens qui devoient servir à son
martir : mais le plus cruel de
tous étoit sans contredit , celui
de l'assurer qu'il ne verroit ja-
mais la Princesse Bedihuldgemal ,
que son pere avoit enfermée pour
lui faire souffrir des tourmens
inconcevables , & la punir de la
foiblesse qu'elle avoit eüe pour
lui. D'autres fois ils l'assuroient
qu'elle ne parloit de lui que pour
en faire les plus amères plaisan-
teries ; souvent ils lui disoient
qu'elle s'étoit rendue à un Prin-
ce des grands Esprits , & que
dans ses bras elle ne se souve-
noit de l'avoir aimé que pour en
rougir.

Cependant Chesbal envoya de
tous côtés des espions pour sça-
voir ce que le Prince étoit deve-
nu : enfin , il apprit la vérité. Ces
nouvelles animèrent les Princef-
ses , & il leur fut aisé de détermi-
ner le Roi Chesbal à assembler

une Armée de quatre cens mille Esprits pour marcher à Kilsen. Ce Prince de son côté ayant appris ces préparatifs assembla un pareil nombre d'Ifrites, (a) ces deux Armées formidables s'étant mises en marche au milieu des airs, le Roi de Kilsen envoya des Ambassadeurs à Chesbal pour sçavoir le sujet de la Guerre qu'il lui déclaroit; vous avez pris, répondit ce dernier, un homme dans mes Etats, sans sçavoir si je le trouvois bon; indépendamment de ce que cet homme m'est cher, je me plains de ce procédé, ainsi je veux que non-seulement vous me rendiez le prisonnier, mais que vous me fassiez réparation de cette insulte. Il a tué le frere de notre Roi, lui répondirent-ils, rien ne peut nous engager à le rendre, & nous voulons vanger sa mort. Le

(a) C'est le nom des Esprits, ses Sujets.

Roi fut affligé de cette réponse, qui dans le fonds méritoit quelque réflexion. Mais Bedihuldgemal, qui s'étoit mise à la tête de l'Armée, sans attendre le succès de la négociation, ni sçavoir la réponse que Chesbal feroit aux Ambassadeurs du Roi de Kilssem, engagea le combat, les deux Armées se joignirent, les foudres & les tonneres éclairèrent cette Bataille Aëriene. Le Roi de Kilssem fut pris & conduit devant Chesbal. Cruel, lui dit-il, quand il fut en sa présence, si tu as fait périr le Prince d'Egypte, tu dois t'attendre à tout; Kilssem touché de l'état où lui parut Bedihuldgemal, les rassura sur la destinée du Prince, & leur avoüa les tourmens qu'on lui faisoit souffrir; aussi-tôt il fit partir un Esprit, auquel il donna sa bague comme une preuve de l'ordre qu'il portoit, & quelques momens après

on le vit arriver chargé du Prince. Chesbal, Suroucbanuan, & sur-tout Bedihuldgemal coururent lui témoigner le plaisir que son heureux retour leur causoit. Je vous retrouve fidèle, tout ce que j'ai souffert n'est donc rien, lui dit le Prince; la Princesse qui tous les jours avoit un peu perdu de son esprit, ne lui répondit que par le regard le plus tendre & le plus éloquent; mais Chesbal conservant toujours son caractère de justice & d'équité, dit à la Princesse : Seifulmulouk n'a rien fait encore qui nous mette en état de juger de lui, il est vrai qu'il a témoigné un amour extrême, & qui n'est pas commun parmi les hommes, je conviens encore que ses procédés semblent répondre d'une constance extraordinaire; mais il faut juger à présent s'il mérite par son esprit de devenir notre allié, & dans le dessein où

je suis de prouver toujours qu'aucune prévention ne me gouverne, je prie le Roi Kilssem, qui ne doit pas lui être favorable, de lui faire quelques questions. Ce Prince s'en défendit quelque-tems, mais enfin il se rendit à ses instances, & lui demanda qu'elle étoit la chose la plus naturelle aux hommes : *La mort*, lui répondit le Prince. Qu'y a-t'il de plus à souhaiter dans le monde, poursuivit le Roi Kilssem ? *La santé*, repliqua Seifulmulouk. Pendant que l'on faisoit ces questions à son Amant, Bedihuldgemal étoit dans une grande inquiétude, non qu'elle craignît pour l'esprit du Prince, mais l'amour s'allarme de tout, ainsi tous les ressorts de son ame étoient alors en suspens pour juger de la réponse du Prince, lui en inspirer une s'il ne s'en présentoit point à lui, ou bien expliquer celle

qu'il avoit fait ; Kilssem voulut encore sçavoir quel étoit le plus grand nombre des hommes ou des femmes sur la terre , Seifulmulouk dit qu'il y avoit beaucoup plus de *femmes* , parce qu'il y avoit un nombre infini d'hommes qui leur ressembloient par leur mollesse. Quand arrivera le jour du Jugement lui demanda ensuite le Prince qui l'interrogeoit. *Dieu le sçait* , répondit Seifulmulouk. Les Rois charmés de ces réponses donnèrent mille éloges à ce jeune Prince , qui rougit d'être applaudi pour si peu de chose : mais il ne témoigna point le peu de cas qu'il faisoit de ces fortes d'épreuves. Il fit bien de cacher cette impression , car les grands Esprits du monde sont ordinairement attachés à des minuties , la plus légère contrariété les révolte & leur cause une aigreur que rien ne peut éteindre.

Enfin ,

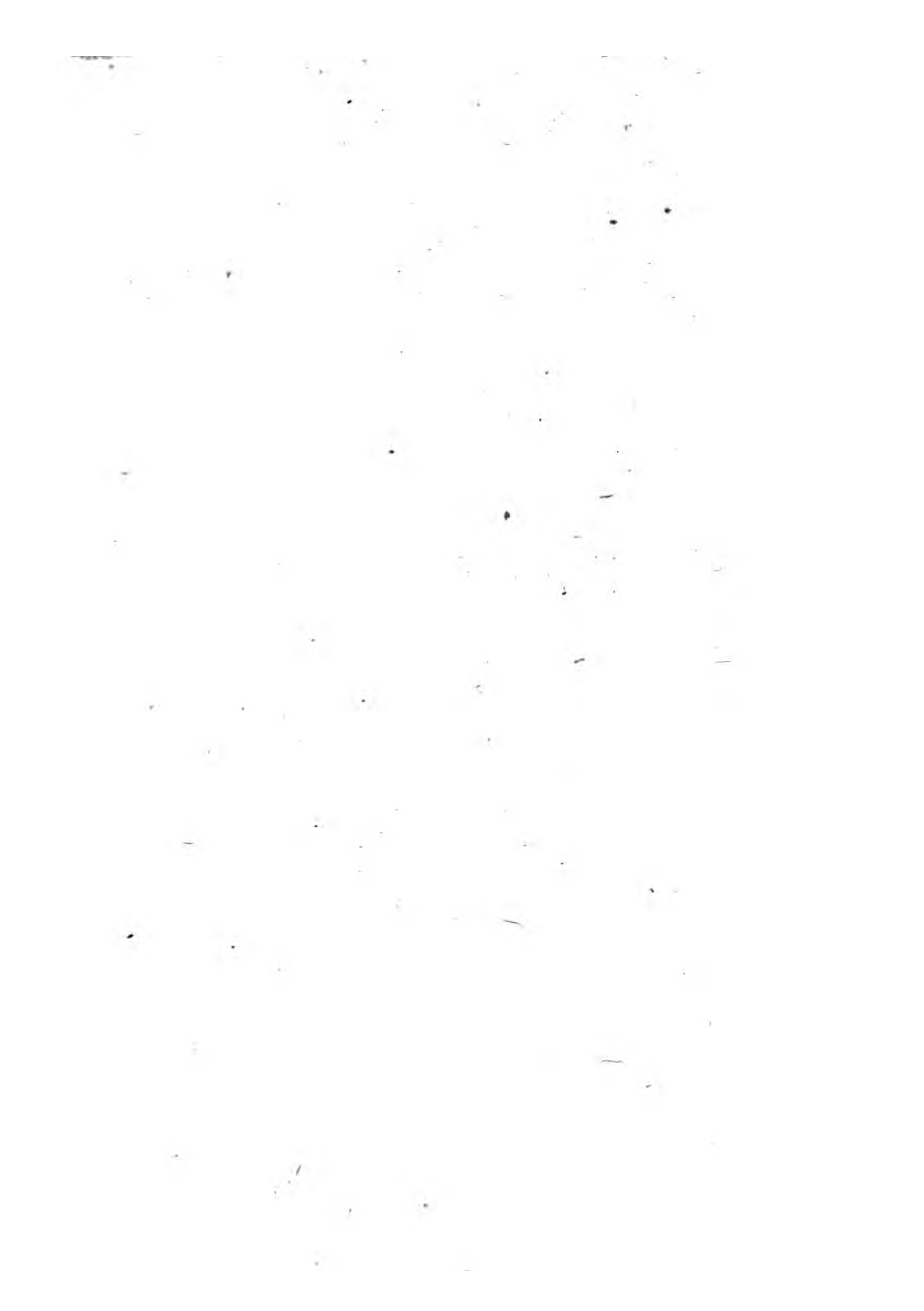
Enfin , Chesbal ne voyant rien qui pût s'opposer au bonheur de sa fille & au désir de la Reine mere pour cette alliance , renvoya le Roi Kilsen libre , & comblé de présens , dans ses Etats , & consentit au mariage de ces jeunes Amans. Quand il en eut fait la déclaration , Bedihuldgemal sauta d'elle-même au col de Seifulmulouk ; car le véritable Esprit n'est jamais contraint par les préventions , qui pour l'ordinaire ne sont que ridicules. La bonne Suroucbanuuan , charmée d'avoir la cérémonie d'une nôce à faire , maria ces Amans avec beaucoup d'éclat , en présence & au gré de tous les grands Esprits de l'Irem , que le Prince avoit séduit par ses graces aisées & naturelles. On lui rendit l'anneau de Salomon , qu'on retrouva dans les Jardins.

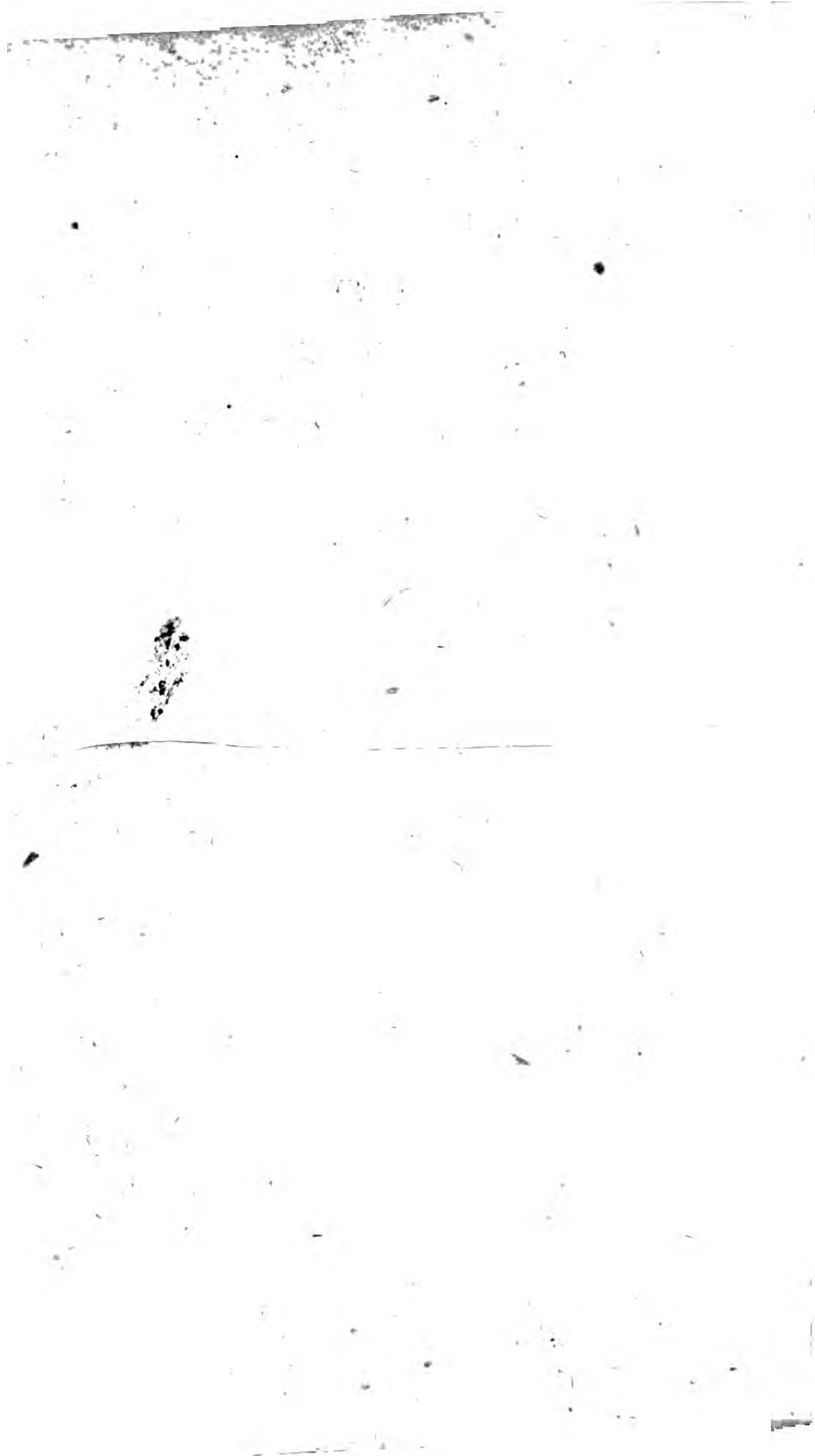
Quand les premiers jours du
L

mariage furent passés , Chesbal dit à son gendre : votre pere est fort âgé , il voudroit vous voir avant de mourir ; de plus vous vous devez à un Royaume que le Ciel vous a confié , partez donc pour le gouverner , nous pourrons nous voir quand il vous plaira , les voyages ne sont pas des objets pour nous. Le Prince lui témoigna des sentimens de reconnoissance & d'amitié dont il fut infiniment content. Aussi-tôt on chargea mille Esprits compilateurs & traducteurs , qui sont les Esclaves de l'Irem ; on les fit ployer sous le faix de l'or , de l'argent , des pierres précieuses & des étoffes les plus riches qu'ils furent obligés de porter : mille autres Historiens & Sçavans furent choisis pour les escorter , & l'on commanda deux cens Poëtes , faiseurs de comptes , de nouvelles & autres bagatelles pour l'amu-

fement des Princes, avec ordre de marcher à pied autour de leur voiture. Leur voyage fut heureux & agréable. Ces heureux Amans arrivèrent bien-tot à Serendib, d'où ils renvoyèrent tous les Esprits, que la quantité de noirceurs & de tracasseries auroient mille fois empêché d'arriver, si on ne les avoit obligés de marcher : ils n'en gardèrent que trois ou quatre pour leur amusement. Cependant, ils séjournèrent assez de tems à Serendib, pour donner à Seifulmulouk celui d'obtenir sa belle Sœur Meliké pour son cher Saïd. Ils prirent ensemble le chemin de l'Égypte, & jamais l'Asie ne verra de Caravanne aussi brillante & aussi agréable que la leur ; car le Roi de Serendib leur donna une Armée magnifique pour les escorter, après les avoir comblé de présens les plus rares. Ils arrivèrent enfin en Égypte, où

Seifulumouk trouva son pere qui n'avoit plus qu'un soufle de vie ; l'absence de son fils & l'inquietude qu'il lui avoit causé avoit beaucoup avancé ses jours : il fut au moment de mourir de joie en apprenant son arrivée & son heureux mariage : aussi-tôt il envoya tout le Peuple d'Egypte au-devant de la Princesse , & remit à son fils la Couronne dans le moment qu'il l'embrassa. Le Ciel m'est témoin , lui dit-il , qu'il y a long-tems que je ne la garde que pour vous. Edrenouk remit également à son fils Saïd les sceaux de l'Empire. Le Roi Hasm mourut quelques jours après son abdication , & Seifulumouk eut une nombreuse postérité , & régna plus de cent cinquante ans dans la plus grande union avec Bedihuldgemal.





12
at

particular to inform the
to the, as I have,
it usually,
in a similar
manner





